This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

PRESENTED BY
PROF. CHARLES A. KOFOID AND
MRS. PRUDENCE W. KOFOID

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SERMONS

LOUIS XV

[ÈME PARTIE

ON AU DÉSERT

Digitized by Google

Digitized by Google

TROIS SERMONS

SOUS LOUIS XV

TROISIÈME PARTIE

UN SERMON AU DÉSERT

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.

Digitized by Google

TROIS SERMONS

SOUS LOUIS XV

PAR

FÉLIX BUNGENER

AUTEUR DE : *Un Sermon sous Louis XIV*
DE *Voltaire et son Temps*, DE L'*Histoire du Concile de Trente*
ET DE *Julien, ou la Fin d'un siècle*

TROISIÈME PARTIE

UN SERMON AU DÉSERT

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
J. CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE DE LA MONNAIE
A GENÈVE, MÊME MAISON
A LEIPZIG, TWIETMAYER

M D CCC LIV

Digitized by Google

Digitized by Google

PQ2201
B8T7
1854
v.3

I

Seize mois se sont écoulés depuis nos derniers événements.

La persécution a repris son cours. A Toulouse, cinq protestants vont mourir. A Marseille, à Toulon, les galères en ont reçu plusieurs. Les portes des couvents se sont fermées sur un nombre inconnu de femmes arrachées à leurs familles, et la tour de Constance, à Aigues-Mortes, où le nombre des prisonnières était descendu à dix-neuf, en a maintenant vingt-cinq, autant qu'elle peut en loger.

C'est là que nous conduirons nos lecteurs.

Deux grandes salles rondes, situées l'une au-dessus de l'autre, occupent la totalité de la tour. Celle d'en bas ne reçoit le jour que de celle d'en haut, par un trou rond d'environ six pieds de diamètre; celle d'en haut n'est éclairée que par un trou pareil, ménagé au centre de la voûte, sur la terrasse qui couronne la tour. C'est par ces trous seulement que la fumée s'échappe, que l'air arrive; et avec l'air entrent le froid, le vent, la pluie.

Là vivent et meurent, en plein dix-huitième siècle, sous les verrous royaux cadenassés par l'Église, quelques pauvres femmes coupables d'avoir été prier Dieu au Désert, ou d'y avoir envoyé leurs enfants. Plusieurs,

M305398
Digitized by Google

comme nous l'avons vu, y sont depuis quinze, vingt, vingt-cinq ans; Marie Durand, depuis près de trente; Anne Gaussaint, depuis bientôt trente-huit.

On continuait, mais en vain, à solliciter pour elles. Protestants, catholiques, Français et étrangers, tout ce qui osait parler y avait usé son crédit. Plus elles étaient innocentes, nous l'avons déjà observé, plus on aurait craint, en les délivrant, de paraître avouer leur innocence.

Mais de grands adoucissements s'étaient introduits peu à peu dans le régime intérieur de leur captivité. La population d'Aigues-Mortes leur témoignait un touchant intérêt; et comme il était sans exemple, — nous n'en avons, du moins, rencontré aucun indice,— qu'une seule eût abjuré, le clergé même avait fini par les laisser tranquilles. Les cordeliers, chargés de les convertir, ne leur apportaient guère plus que des nouvelles du dehors, des aumônes, des vêtements, des consolations chrétiennes, qu'ils avaient appris auprès d'elles à séparer de tout alliage romain. Une Bible, enfin, était entrée! Leurs amis, leurs parents, pouvaient les voir quelquefois. Elles recevaient, elles écrivaient des lettres; on a vu Marie Durand en correspondance avec Rabaut. D'autres pasteurs leur écrivaient aussi. Ces précieux messages étaient toujours lus en commun. De douces larmes s'échappaient de ces yeux qui en avaient tant versé d'amères; on respirait, pour un moment, sous ces lourdes murailles, l'air vivifiant du Désert.

Digitized by Google

II

Un jour donc, ou plutôt un soir, à l'heure où les pauvres prisonnières étaient ordinairement sur leurs grabats, car on ne leur permettait d'autre lumière que celle du soleil, un grand et joyeux mouvement régnait dans la tour de Constance. La salle inférieure, éclairée par une lampe, avait réuni toutes les captives. Les lits étaient intacts. Un seul, celui de la vieille Anne Gaussaint, infirme depuis longtemps, était occupé; mais la malade, assise à demi, suivait des yeux tous les mouvements de ses compagnes. Ses traits, flétris par la souffrance et l'âge, s'illuminaient d'un reflet de leur bonheur.

On venait de traîner les lits dans un des côtés de la salle. Dans l'espace demeuré libre, un vieux fauteuil était adossé au mur. Devant ce fauteuil, une table; sur cette table, un vieux tapis; sur ce tapis, une large Bible aux coins usés. Devant cette table, enfin, quelques chaises, quelques bancs, tout le mobilier vermoulu de la prison.

Tout était prêt. Les prisonnières allaient, venaient. Elles semblaient regretter de n'avoir plus rien à faire.

— Marie, quelle heure est-il?

— Six heures viennent de sonner aux Cordeliers. Nous avons du temps de reste.

— Malheureusement.

— S'il vient plus tard, il restera plus tard.

Digitized by Google

— Vous croyez?...

— J'espère. Il ne paraît pas, du moins, que le major[1] lui ait fixé une heure pour sortir.

— Ce bon major!... Que ferions-nous sans lui?

— Si on savait ce qu'il est avec nous, il serait bien vite cassé.

— C'est un peu fort, en effet. Un pasteur admis dans la tour! Un lieutenant du roi qui le laisse entrer et sortir!...

— Entrer, oui. Sortir...

— Ah! mon Dieu!... Cette idée ne m'était pas venue... Est-ce que vous craindriez un piége?... M. d'Ambly est la loyauté même...

— Il le paraît...

— Auriez-vous quelques indices?

— Rien, absolument rien... Et pourtant... ce ne serait pas la première fois...

Marie avait oublié qu'elle parlait à la mère de Bruyn, de *Judas* Bruyn, car ce nom lui était resté. Elle vit ses yeux se remplir de larmes.

— Pardon, dit-elle, pardon!... A quoi pensais-je?... Ne parlons plus de cela...

— Non; parlons-en... Malheureux enfant!... Depuis que nous attendons celui qu'il a voulu trahir, je ne puis plus penser qu'à lui. Où est-il?... que fait-il?...

— M. Rabaut le sait peut-être.

— Peut-être... Mais qui osera le lui demander?... Ce ne sera pas moi.

— Êtes-vous responsable de la... du...

[1] Le commandant de la tour.

Digitized by Google

— Du crime, voulez-vous dire.

— ... de la faute de votre fils?...

— Non; et pourtant, je tremble à la pensée de voir entrer M. Rabaut. Dire qu'il serait mort... mort de la main du bourreau... lui... notre père... notre premier consolateur après Dieu... et que mon fils serait l'auteur de sa mort!... Ah! voyez-vous, Marie, c'est comme un poids, un poids affreux, que rien ne m'ôtera de dessus le cœur. Il serait là, me parlant avec bonté, pardonnant même à mon fils, que je chercherais encore dans ses yeux la trace de l'horreur que notre nom doit lui inspirer... Mais on ouvre... Est-ce lui, bon Dieu!...

C'était le major, qui venait faire sa ronde. Il était censé ignorer la grave infraction qu'il allait permettre aux règlements de la prison. Aussi ne fit-il que paraître, car il aurait été forcé de voir le dérangement des lits.

— Il est décidément pour nous, dit une des prisonnières.

— Il avait l'air bien sombre, dit une autre.

— Bien préoccupé, dit une troisième.

— On le serait à moins. Il joue sa place, ce soir...

— Et pour nous. Eh bien, qu'avez-vous, Marie?...

— Rien... rien...

— Mais encore?...

— Rien... Je voudrais être à demain.

Digitized by Google

III

La porte se rouvrit. C'était Rabaut.

Est-il besoin de dire à quel point cette visite était un événement pour les prisonnières?

Quelques-unes l'avaient connu. Celles-là, c'était comme si Dieu lui-même eût dû apparaître dans la prison. Beaucoup, et Marie était du nombre, ne l'avaient jamais vu; mais il y avait vingt ans qu'elles entendaient parler de lui. Au désir de recevoir les consolations du pasteur se joignait donc celui de voir l'homme extraordinaire, le héros de tant de récits, le centre de cette étonnante chronique où leurs noms inconnus avaient place à côté du sien.

Mais s'il y avait vingt ans qu'elles savaient et qu'elles répétaient son nom, il y en avait bien davantage qu'il savait celui de leur prison, et que son imagination lui en retraçait la sombre histoire. Quoique les prisonnières d'Aigues-Mortes ne fussent pas plus malheureuses, à tout prendre, que beaucoup d'autres, elles avaient le privilége d'attirer plus particulièrement l'intérêt. Une tour fameuse dans le pays, un vieux château, monument des croisades [1], tout concourait à dramatiser au loin l'humble existence des captives. Ces portes que Rabaut venait de se faire ouvrir, son imagination les

[1] Les fortifications d'Aigues-Mortes, commencées sous saint Louis, furent achevées sous son fils, Philippe le Hardi. Une lettre de Clément IV à ce prince, dans laquelle il louait sa *constance* à les bâtir, fit donner à la principale tour le nom qu'elle a gardé.

Digitized by Google

avait mille fois franchies; ces femmes qu'il allait voir, il savait leur vie à toutes. Celles mêmes qu'il n'avait encore jamais vues, il sentait, à son émotion, qu'il les reconnaîtrait.

Elles s'étaient d'abord précipitées vers la porte; puis, le respect les avait retenues. Elles avaient machinalement formé, autour de lui, un large demi-cercle. Les unes s'étaient jetées à genoux, mais à genoux devant Dieu, non devant l'homme, car leurs regards étaient en haut et leurs lèvres priaient; les autres ne voyaient que lui et ne pouvaient encore penser qu'à lui.

Lui aussi, il était muet et immobile. Ses yeux étaient tantôt au ciel, tantôt sur elles. Ses mains se joignaient pour prier, et aussitôt s'étendaient pour bénir. On n'entendait que quelques sanglots étouffés, et, par intervalles, la voix de la vieille Gaussaint qui murmurait son vieux cantique :

Laisse-moi désormais,
Seigneur, aller en paix...

Enfin, le pasteur s'avança. Il avait aperçu la table, et le fauteuil, et la Bible; il voulait, avant de leur parler, parler encore à ce Dieu pour qui elles avaient tant souffert.

On avait compris sa pensée. Quand il arriva derrière la table, elles s'étaient agenouillées, sur deux rangs, à quelques pas devant lui.

Alors il se mit à prier, mais à haute voix, cette fois. Il pria — essayerons-nous de reproduire ses paroles? — il pria... comme devait prier, dans un tel lieu et au

Digitized by Google

milieu d'une telle assemblée, celui qui risquait tous les jours sa vie pour consoler et pour prier.

« O Dieu, disait-il, ô notre père!... Nos cœurs étaient unis de loin; nos pensées se rencontraient en montant vers ton trône. Tu as voulu que nos voix comme nos cœurs montassent une fois ensemble... Ah! que te rendrons-nous, Seigneur! que ferons-nous pour toi quand tu as tant fait pour nous!... Hélas! pauvres pécheurs, notre reconnaissance même est un piége pour nos âmes. Tout ce que nous avons d'amour pour toi, nous le dépensons à te rendre grâces pour cette faveur d'aujourd'hui; nous oublions qu'avant de nous l'avoir accordée, tu n'en étais pas moins notre protecteur, notre Père, notre Sauveur, notre Dieu. Qu'est-il donc, ce bienfait, en comparaison de ceux dont tu nous as comblés par l'Évangile? Que sont-ils, ces quelques rayons de joie entrés aujourd'hui dans ce lieu, au prix du soleil de justice, toujours levé, toujours resplendissant, pour quiconque regarde au ciel!... Ainsi, mon Dieu, au moment même où nous nous sentons tout à toi, nous avons encore besoin que tu redresses et que tu diriges nos pensées; même en volant au-devant de toi, notre âme pourrait s'égarer. Viens, Seigneur; apprends-nous toi-même le chemin qui mène à toi. Que la chair et le sang n'aient point de part au culte que tu nous permets de te rendre aujourd'hui. C'est la première fois, mon Dieu, c'est la dernière aussi, selon toute apparence humaine, que nous te prierons ensemble... Donne-nous d'être ici ce que nous serons dans le ciel... »

Digitized by Google

IV

Il s'assit. Les femmes, agenouillées jusque-là, se levèrent, et il leur fit signe de s'asseoir. Mais elles ne s'assirent pas, et quand il prit le livre, elles retombèrent à genoux.

Cette Bible, à peine l'eut-il touchée, qu'une émotion nouvelle se peignit dans ses traits. Il venait de la reconnaître. C'était la vieille Bible aux Bruyn. Il était tombé, en l'ouvrant, sur le fameux signet ensanglanté... et une femme, cachée derrière les autres, avait éclaté en sanglots.

— Ce trésor ici!... dit-il. Exposer un tel héritage!...

— Qui l'aurait recueilli?... murmura la femme. Plus de fils...

Rabaut jeta sur elle un regard presque souriant.

— Il est écrit, dit-il, que, des pierres mêmes, Dieu peut susciter des enfants à ceux qui le servent.

— Grand Dieu!... s'écria-t-elle. Je pourrais revoir mon fils!...

— Le revoir, je l'ignore. L'aimer, vous le pouvez.

— Il vit!...

— Oui.

— Il s'est repenti?

— Oui.

— Vous lui avez pardonné?

— Oui... Et Dieu avant moi. Calmez-vous... Cette Bible, en sortant d'ici, rentrera dans des mains pures... Lisons, mes sœurs, lisons...

Digitized by Google

Alors il se mit à leur lire, dans saint Jean, les adieux du Sauveur à ses apôtres. C'était, de toute la Bible, ce qu'elles avaient le plus lu et relu. Il y avait, dans ces admirables chapitres, tant de choses qui semblaient écrites pour elles! Elles les savaient par cœur, et pourtant, dans sa bouche, elles les trouvaient encore nouvelles. Elles se demandaient presque s'il n'y ajoutait rien. Qu'y aurait-il ajouté? Consolations, espérances, tout n'était-il pas là?

« Que votre cœur ne se trouble point, dit le Christ. Confiez-vous en Dieu; confiez-vous aussi en moi...

« Et je prierai mon père, et il vous enverra un autre consolateur...

« L'esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir parce qu'il ne le connaît point; mais vous, vous le connaissez...

« Je vous laisse la paix; je vous donne ma paix...

« Comme mon père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez en mon amour...

« Si le monde vous hait, vous savez qu'il m'a haï avant vous...

« Le serviteur n'est pas plus que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi...

« On vous chassera des synagogues; le temps même approche où, en vous mettant à mort, on croira faire une œuvre agréable à Dieu...

« Vous êtes maintenant dans la tristesse; mais je vous verrai de nouveau. Votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie.

« Père saint, je ne te demande pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal...

Digitized by Google

« Sanctifie-les par ta vérité... afin que tous soient un, comme toi, mon père, tu es en moi, et moi en toi...

« Qu'ils soient un, comme nous sommes un... »

V

A ces mots, il s'arrêta.

— Entendez-vous, mes sœurs?... dit-il. *Un avec Dieu!* Voilà la grande grâce; voilà le grand secret. *Un avec Dieu!* Et que nous font, alors, la haine et les violences des hommes? Comme lui, nous sommes au-dessus. *Un avec Dieu!...* Que nous importent les misères du temps? En nous arrachant à nos biens terrestres, les méchants n'auront réussi qu'à nous ouvrir plus tôt les abords de l'éternité.

Il aimait cette grande idée; il la développa longtemps. Enfin :

— Mes sœurs, poursuivit-il, voilà l'union avec Dieu. Si vous la voulez, achevons... Que cette table devienne la Table Sainte... Où est le pain, mes sœurs? Où est le vin?

On y avait songé. Communier! C'était le plus ardent de leurs vœux.

On apporta les symboles sacrés. Le pain était dans un plat de terre; le vin, dans un gobelet d'étain.

— Nous n'avons rien de plus beau, dit Marie.

— Tant mieux. Jésus avait-il davantage?

Elles voulaient se remettre à genoux.

— Non, dit Rabaut. Faisons comme au Désert.

Digitized by Google

Debout, mes sœurs; et quand je vous appellerai, venez.

Alors, après s'être recueilli quelques moments, il commença.

On demandait à un protestant de nos jours comment la Cène avait lieu dans son église. « Demandez à saint Paul, » dit-il.

Nous aussi, à qui nous demanderait comment on communia, ce jour-là, dans la tour de Constance, nous répondrions : « Demandez à saint Paul. »

« J'ai appris du Seigneur même, dit-il[1], ce que je vous ai enseigné; c'est que le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut livré, prit du pain, et, après avoir rendu grâces, le rompit et dit : Prenez, mangez; ceci est mon corps qui est rompu pour vous; faites ceci en mémoire de moi.

« De même, après avoir soupé, il prit la coupe et dit : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang. Faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous en boirez, car toutes les fois que vous mangerez de ce pain et que vous boirez de cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne... »

Avez-vous lu? Avez-vous reconnu la messe? Et si vous étiez en train de chercher, non pas la messe, mais la Cène, la vraie Cène du Christ, où la reconnaîtriez-vous, sur vos autels dorés, ou sur ces tables dont on vous apprend à vous moquer? Où est-ce que saint Paul se serait le mieux retrouvé, sous les lambris de Saint Pierre de Rome, ou sous les voûtes enfumées de la tour d'Aigues-Mortes?

[1] Ire Épître aux Corinthiens, XI.

Digitized by Google

La liturgie protestante est calquée, comme on sait, sur le récit de saint Paul et sur les exhortations qu'il y a jointes. Quand le ministre eut prononcé les paroles consécratoires, les prisonnières vinrent défiler devant lui. A chacune, selon l'usage, en lui présentant le pain et le vin, il adressait, en forme d'exhortation, un ou deux versets de l'Écriture. Puis, il alla au lit d'Anne Gaussaint. Elle attendait impatiemment son tour. Ses yeux, son âme, tout son être avait volé au-devant du pain céleste. A peine l'eut-elle reçu, qu'elle retomba sur son oreiller, épuisée, haletante... Et elle répétait, toujours plus bas :

Laisse-moi désormais,
Seigneur, aller en paix...

VI

Alors enfin, lorsqu'on eut encore prié, Rabaut s'approcha des prisonnières. Il raconta à la mère de Bruyn où et comment il avait retrouvé son fils ; il ajouta, ce que nous n'avons pas encore eu occasion de dire, comment Bruyn était sorti de prison.

C'était à Bridaine qu'il l'avait dû. Convaincu de son innocence dans sa fâcheuse affaire avec le marquis de Varniers, le missionnaire s'était mis courageusement en campagne. Joly de Fleury, le procureur général, la bête noire de Voltaire, détestait la Réforme au moins autant que l'impiété ; mais c'était, au fond, un homme

Digitized by Google

juste. Il écouta Bridaine; il interrogea le marquis, et celui-ci, qui avait déjà le projet de sauver Bruyn, acheva de tout éclaircir. Mais comme une mise en liberté ne pouvait avoir lieu sans des négociations très-compliquées entre les parlements de Paris et de Toulouse, il avait été convenu qu'on extrairait Bruyn de sa prison, comme pour le reconduire à ses premiers juges, et qu'il s'échapperait dans le trajet.

Ainsi fut fait. Revenu à Paris, sous un faux nom, Gebelin l'avait fait entrer chez son libraire, en remplacement du commis qui avait dénoncé les livres. Là, sous la direction de Gebelin, il avait fait de rapides progrès dans la bonne voie que Dieu venait de lui rouvrir. Mais avec son ancienne foi revenait son ancien zèle. Il n'avait pu rester longtemps aux travaux obscurs d'une boutique; il avait demandé à servir d'aide aux pasteurs, dans les vastes tournées qui se faisaient de temps en temps parmi les disséminés du Nord et de l'Ouest.

Depuis plusieurs mois, il était à l'œuvre. Il avait déjà reconstitué dans l'ombre plus d'un petit troupeau longtemps perdu. Au bonheur de travailler pour l'Église se joignait celui d'avancer sa réhabilitation, car il ne voulait pas encore se considérer comme absous. Il ne le serait, disait-il, que lorsqu'il se sentirait digne de revoir son pays natal; et il ne voulait y entrer que lorsque ses travaux auraient surabondamment couvert sa faute.

Il y avait peu de prisonnières auxquelles Rabaut n'eût quelques détails à donner sur leurs familles ou leurs amis. Elles l'accablaient de questions; l'avidité crois

Digitized by Google

sait par les pleurs mêmes que faisaient couler ses réponses. A qui n'avait-il pas une ou plusieurs morts à apprendre? Mais les entretiens les plus tristes sont ceux qu'on a le plus de peine à finir.

VII

Cependant la nuit avançait. Bien des heures avaient sonné à l'horloge des Cordeliers depuis que le ministre était entré dans la tour. On avait même cru entendre, en dehors de la porte, comme les chuchotements de gens qui s'impatientent. C'étaient les geôliers, avait-on pensé, qui s'ennuyaient de faire sentinelle, car le major leur avait défendu d'entrer, et ils ne devaient ouvrir que quand Rabaut frapperait.

Seule, Marie Durand était revenue à ses craintes. Ce bruit lui avait paru sinistre; son regard exprimait une telle angoisse, que le ministre avait fini par s'en apercevoir. Mais il en était, en ce moment, à des récits douloureux sur lesquels nous aurons à revenir, et qui lui paraissaient expliquer assez cet effroi; tout au plus se disait-il qu'en entendant parler d'un pasteur près de périr [1], elle frémissait à la pensée des dangers qu'il courait constamment lui-même.

Mais tout à coup il se tut. On venait d'entendre, au dehors, comme une crosse de fusil tombant lourdement sur l'escalier. Il pâlit; les femmes restaient immobiles

[1] Rochette, à Toulouse.

Digitized by Google

et glacées. Plus de doute; la trahison veillait à cette porte. Fuir, il n'y fallait pas songer; attendre, c'eût été user en appréhensions le courage qui lui restait. Il alla droit à la porte, et frappa. On ouvrit... L'escalier était couvert de soldats.

Les femmes poussèrent un cri; mais lui, en face du péril, il avait déjà retrouvé tout son sang-froid.

— A qui en veut-on?... dit-il.

Point de réponse encore; mais on entendait une voix impatiente et sourde qui murmurait derrière les soldats : « Allez!... allez donc!... » On reconnaissait celle du major.

— Monsieur, dit le ministre, — et son regard l'allait chercher dans l'ombre, — je n'ai pas besoin de vous dire que ceci est infâme. Puisque vous vous cachez, vous le savez...

Et avec ce geste imposant qui donnait tant d'autorité à sa parole :

— Attendez-moi... ajouta-t-il.

Alors il se retourna vers les prisonnières.

— Adieu... adieu, mes pauvres sœurs...

Mais il ne put continuer. Le bruit des sanglots étouffait sa voix. Elles s'étaient jetées à ses pieds; elles s'attachaient à ses vêtements, elles inondaient ses mains de larmes.

Une d'elles s'était précipitée, les mains sur le visage, contre le lit d'Anne Gaussaint. On la vit tout à coup se relever, pousser un cri et tomber évanouie. Elle avait touché, par hasard, une des mains de la vieille prisonnière... Cette main était froide et raide. Anne Gaussaint avait été exaucée; elle s'en était allée en paix. Son corps

Digitized by Google

déjà glacé prouvait qu'elle avait dû expirer depuis longtemps, peut-être au moment même où le pasteur s'était éloigné de son lit.

— Eh bien, dit-il, Dieu soit béni! C'est moi qui lui ai ouvert sa prison.

Puis aussitôt, retournant à la porte :

— Major d'Ambly, il vous manque une prisonnière... Voici le prisonnier... Allons!...

Les soldats se rangèrent machinalement autour de lui. On aurait douté, à les voir, s'il était leur prisonnier ou leur chef.

— Allons!... répéta-t-il. — Et la porte, se refermant, le déroba aux regards des prisonnières.

VIII

Huit jours s'étaient passés. Ses amis de Toulon, les galériens, attendaient aussi sa visite. Ils ne savaient à quoi en attribuer le retard.

Comme les captives d'Aigues-Mortes, ils commençaient à ressentir les effets de cette tolérance qui s'établissait dans les mœurs en dépit des lois, chez les subordonnés en dépit des supérieurs, chez les supérieurs en dépit d'eux-mêmes.

Mais il n'y avait pas longtemps qu'on les associait encore à toutes les privations et à toutes les souffrances des criminels auxquels ils étaient assimilés. Une lettre écrite au pasteur Lafond, en 1753, par le galérien Isaac Grenier, nous donne à ce sujet les plus douloureux dé-

Digitized by Google

tails. « Les circonstances, dit-il, dépendent toujours de ceux qui nous commandent. Elles varient suivant le caprice de ces esprits bizarres et toujours plus ou moins féroces. On vous a fait le détail des habits que l'on nous donne, avec lesquels il faut essuyer la rigueur du froid et celle de l'été. N'ayant pour toute nourriture que du pain et de l'eau, occupé aux travaux qu'on vous a marqués, on ne peut s'en exempter qu'en payant tous les matins un sol aux argousins; autrement, on est exposé à subir les mêmes peines, exposé à demeurer attaché à une poutre, avec une grosse chaîne, la nuit et le jour. » N'oublions pas de dire que l'auteur de cette lettre avait *quatre-vingt-trois* ans; de plus, il était gentilhomme. L'égalité, bannie encore des relations sociales, existait au bagne, comme on le voit, pour ceux qui auraient eu le plus de droit à des égards. Isaac Grenier venait de perdre son fils, galérien avec lui; sa fortune était confisquée, et ce pauvre *sol* qu'il avait à donner aux argousins, il l'attendait de la charité de ses frères.

Cette égalité même entre les forçats protestants et les criminels ordinaires était déjà un grand progrès, car ils avaient commencé par être en butte aux plus épouvantables traitements. Sous Louis XIV, il n'était pas de torture, soit physique, soit morale, qu'on ne s'ingéniât à leur infliger. Les forçats catholiques étaient presque heureux en comparaison.

Tout cela donc avait cessé. En vain quelques parlements, poussés par le clergé, aiguillonnés par l'éternel besoin d'expier aux dépens d'autrui leurs hardiesses gallicanes, s'étaient repris d'une émulation effrayante pour continuer l'œuvre du grand roi. Ceux qu'ils en-

Digitized by Google

voyaient aux galères y trouvaient généralement des protecteurs, des amis, des soins, tous les adoucissements, enfin, que permettait leur séjour dans le bagne. La dureté de leurs gardiens s'amollissait devant leur courage. On ne savait plus ne pas mettre une distance immense entre eux et les coupables dont ils partageaient le sort; et cette assimilation monstrueuse, que des magistrats avaient prononcée, il n'y avait plus de garde-chiourme qui ne la cassât dans son cœur.

Comme à Aigues-Mortes, enfin, l'impossibilité bien reconnue d'obtenir des conversions avait dégoûté les prêtres; ils se tenaient à l'écart. La douceur ne menait à rien, et la violence était interdite. On tenait, là aussi, à rester fidèle au système d'après lequel les protestants étaient censés condamnés, non comme protestants, mais pour avoir contrevenu aux ordonnances qui leur défendaient de s'assembler. Triste fiction, qui épargnait quelques cruautés aux persécuteurs, mais qui ne servait, d'autre part, qu'à rendre la persécution aussi absurde qu'elle était déjà odieuse.

IX

Quelques jours donc après l'aventure d'Aigues-Mortes, deux de nos forçats, enchaînés ensemble, étaient assis dans l'arsenal. L'un, jeune et vigoureux, lisait; l'autre, vieux et cassé, à demi couché sur un madrier, avait dans tout son corps l'immobilité de la fatigue, et, dans ses traits, celle d'un profond découragement.

Digitized by Google

— Combien de repos encore!... demanda-t-il.

— Une demi-heure, je crois.

— J'en ai besoin. Comment vais-je recommencer!...

— Laissez-moi travailler seul. On ne dira rien.

— Oui... Mais il n'en faudra pas moins être debout, aller, venir, suivre tous tes mouvements... Et tu as beau les adoucir de ton mieux, mon pauvre Fabre, tu me fais un mal affreux.

— Vous ne me l'aviez jamais dit.

— Fallait-il ajouter ce souci-là à tous ceux que tu te donnes pour moi?...

— Vous étiez l'ami de mon père, et je suis presque votre fils...

— *Presque*?... Tu l'es tout à fait, va!... Ce qui est sûr, trop sûr...

Et il soupirait profondément.

— ... c'est que je n'en ai plus d'autre...

On a reconnu le vieux Bruyn.

— C'est égal!... reprit-il. Enchaîner ainsi la vie à la mort... C'est affreux...

Et il secouait, de sa main tremblante, la lourde chaîne qui allait de lui à son compagnon.

— Calmez-vous, dit Fabre. Ne suis-je pas bien heureux, après tout, d'être avec un ami?... Et si j'étais avec un de ces sales coquins?... Calmez-vous...

Il retomba dans son abattement. Son compagnon se remit à lire.

— Tu aimerais mieux te promener, j'en suis sûr... reprit le vieillard au bout d'un moment.

— Non, vous dis-je, non... D'ailleurs, vous voyez bien que je lis.

Digitized by Google

— Qu'est-ce que tu lis?

— Mais vous le savez, père Bruyn. Ma bibliothèque n'a qu'un volume...

— Ah! cette comédie que M. Court t'a envoyée... l'on histoire, je crois...

— Oui... *L'Honnête Criminel*, en cinq actes, par un certain Fenouillot de Falbaire.

— Et cela... te plaît?...

— Hélas, père Bruyn, jamais casaque de forçat n'a été tellement grossière, que l'orgueil ne pût se loger dessous. Oui... on m'a donné là un magnifique caractère... On me fait débiter des vers... des vers... Et cependant...

— Cependant?...

— Je suis un ingrat peut-être... Mais la pièce, en somme, ne me paraît pas valoir grand'chose...

— Ah!...

— Grands mots, grands vers, grands sentiments... Mais de naturel, peu ou point; de religion, encore moins... En revanche, des invraisemblances à foison... Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'auteur ne paraît pas se douter que son héros vive encore. Il a entendu raconter mon aventure; il s'en est emparé tant bien que mal, et il n'a pas songé à en demander la date. Cette erreur, du reste, en dit plus que toutes ses déclamations. Évidemment, il ne lui est pas venu à l'esprit que le fait pût être récent. Des lois pareilles lui paraissaient d'un autre siècle. Je ne serais pas surpris qu'il ignorât s'il y a encore des protestants aux galères...

— Il y en aura bientôt de nouveaux, dit-on.

Digitized by Google

— La chaine de Toulouse doit arriver un de ces jours, peut-être aujourd'hui même. Il y en aura sûrement.

— Puisque M. Rabaut a tant tardé, qu'il tarde encore un peu, et que nos pauvres arrivants aient au moins sa visite.

— Oui; mais ce retard commence à m'inquiéter. Il m'a écrit, comme vous savez, d'Aigues-Mortes. Il devait voir, le jour même, nos prisonnières...

— Ma pauvre femme!... murmura Bruyn.

— ... et partir le lendemain pour Toulon. Il avait obtenu, me disait-il, l'autorisation de nous voir en particulier, dix par dix... Il vous remontera, père Bruyn!...

— L'âme, oui, et c'est bien le principal; mais le corps!...

— Le corps comme l'âme; vous verrez.

— Dieu le veuille! Mais, à propos, tu ne m'as pas dit s'il te parlait des sollicitations entamées en ta faveur...

— Quelques mots...

— Et ces quelques mots?

— Je ne voulais rien vous en dire...

— Pourquoi?... Ah! je comprends... Mon Dieu!... mon Dieu!...

— Eh bien, oui... Il m'écrit que les sollicitations avancent... Que le duc de Choiseul s'est emparé de l'affaire et veut la soumettre au roi...

— Au roi!...

— Il ajoute que cette pièce, toute mauvaise qu'elle est, a fait fureur... Qu'on la lit dans les cercles, qu'on la joue en société... Qu'on la jouera peut-être au

Digitized by Google

théâtre... Que ma délivrance est certaine, enfin...

— Et tu me quitterais! s'écria Bruyn. Et je resterais!... Et tu pourrais... Mais non... va... va... Sois heureux... Sois libre... Qu'est-ce qu'il y a de commun entre toi et moi?... Tu t'es dévoué pour ton père, et moi j'ai été déshonoré par mon fils...

— Encore ce souvenir... Encore!...

— Va... va... Le nom de Bruyn n'est plus bon qu'à s'éteindre aux galères... Mais pardon... pardon... Tu m'as fait du bien, et je serais jaloux de ton bonheur!... Mais aussi, moi, quel avenir!... Seul... livré à je ne sais qui... Mon Dieu!.... mon Dieu!...

X

La cloche sonna. En un clin d'œil, tout fut en mouvement dans l'arsenal.

Mais à peine avait-on repris les travaux, que ce cri : « La chaîne! la chaîne! » se propagea, avec la rapidité de l'éclair, de l'entrée aux dernières extrémités du bagne. La cloche sonnait de nouveau. Les forçats, quittant l'ouvrage, reformaient précipitamment leurs rangs. Ils attendaient, avec une joie bruyante, qu'on leur menât sur le passage de leurs nouveaux compagnons de misère. Les protestants ne prenaient aucune part à cette allégresse brutale; mais il ne leur tardait pas moins de voir quels frères allaient être associés à leur sort.

La triste colonne avait fait halte à l'entrée du bagne.

Digitized by Google

Quand tous les forçats furent rangés des deux côtés de l'avenue, on lui fit reprendre sa marche.

Les forçats ne voyageaient pas, comme aujourd'hui, en voiture. C'était pitié de voir ces visages à longue barbe, ces corps affaissés, ces pieds saignants. Les uns, dans toute l'audace du crime, semblaient renaître à l'air du bagne; les autres, dans l'abattement de la lâcheté ou du remords, tâchaient de se dérober aux regards. Quelques-uns, enfin, ne songeaient ni à se montrer ni à se cacher. S'ils baissaient la tête, c'était avec le calme de la résignation; s'ils la levaient, c'était pour chercher des regards amis. Ceux-là, c'étaient les protestants.

Sur soixante arrivants, il y en avait une dizaine; proportion considérable, et qui rappelait les beaux temps de Louis XIV.

— Le Désert a donné!... disait un vieux garde-chiourme à Fabre et à Bruyn. Y a-t-il de vos amis là dedans?

— Point encore que je connaisse. Mais ils n'ont pas tous passé, probablement...

— Non... En voici, je crois...

La colonne, en effet, se terminait par un groupe de protestants. Fabre, atterré, venait d'y apercevoir ses trois amis, Sabatié et les deux Reboul, les deux frères de Madeleine, ceux qui, avec lui, escortaient Rabaut le jour de la trahison de Bruyn. Ils venaient, eux aussi, de le reconnaître, et ils branlaient la tête en souriant comme font des amis qui se rencontrent.

Ils passèrent. Fabre les suivait des yeux. Le vieux Bruyn était anéanti. Il lui eût été moins cruel de re

Digitized by Google

connaître un fils sous cette hideuse livrée, que de voir arriver tous les témoins de son opprobre.

— Au travail!... cria le gardien.

Fabre, au lieu d'obéir, se mit à suivre la colonne. On le laissa. Les gardiens étaient autorisés à avoir pour lui toute l'indulgence qui ne serait pas trop contraire aux réglements généraux.

Mais Bruyn ne pouvait aller vite. Les arrivants étaient déjà rangés dans une cour, et l'intendant du bagne allait les passer en revue. Ne fallait-il pas reconnaître la marchandise amenée, et donner quittance aux ameneurs?

Cet intendant, le marquis d'Origny, était le premier protecteur des protestants du bagne. C'était de lui que Rabaut avait obtenu l'autorisation de les voir; il avait voulu seulement, comme le major d'Ambly, que la chose eût l'air faite à son insu. Aussi, quoiqu'il adressât fréquemment la parole à Fabre, et qu'il le sût averti de la visite du pasteur, il ne lui en avait pas parlé.

Ce fut donc avec beaucoup de surprise que nos deux galériens le virent s'approcher d'eux, l'air agité, menaçant. Mais ils eurent bientôt compris qu'ils n'étaient pas les objets de sa colère.

— Bonjour, Fabre, dit-il; bonjour, Bruyn...

Puis, plus bas, et de manière à n'être entendu que l'eux :

— Il viendra... Qu'il ne craigne rien...

Et il les laissa stupéfaits, soit de la confidence, soit l'un pareil mélange d'irritation et de bonté.

Digitized by Google

XI

L'inspection terminée, ils purent s'approcher de leurs amis. Fabre se jeta dans leurs bras. Bruyn, les yeux gros de larmes qui ne pouvaient sortir, leur serrait convulsivement les mains.

— Vous ici!... vous ici!...

— Pourquoi pas?... dit Sabatié. Vous y êtes bien, vous deux...

— Où avez-vous été pris?

— Nulle part. On ne se contente plus de surprendre les assemblées, ni même de punir ceux qu'on suppose y avoir assisté. Le cercle des crimes s'étend au gré de nos persécuteurs. On nous a demandé, à nous, s'il était vrai que nous eussions quelquefois escorté M. Rabaut. Nous pouvions nier; nous ne l'avons pas voulu... Et nous voici...

— M. Rabaut sait-il votre malheur?

— Il doit l'avoir su.

— Comment ne me l'a-t-il pas écrit!

— Écrit!... Il t'a écrit récemment?...

— Mais oui; d'Aigues-Mortes...

— D'Aigues-Mortes!... s'écrièrent les trois amis.

— Oui, d'Aigues-Mortes, dit Fabre, surpris à son tour de leur étonnement et de leur ton. Ignoriez-vous que je recevais de ses lettres?

— Non; mais...

— Il m'annonçait, dans celle-là, sa prochaine arrivée ici...

Digitized by Google

— Mais, malheureux, tu crois qu'on va se contenter de l'envoyer aux galères, lui!....

— L'envoyer?... Je ne comprends pas...

Mais il n'avait pas achevé ces mots, que la terrible vérité lui était apparue. Il pâlit; il tremblait d'en demander davantage.

— Mais, reprit-il enfin, êtes-vous sûrs de ce que vous dites?... Il n'y a qu'un instant que l'intendant... Vous avez vu quand il nous a parlé, n'est-ce pas?... Eh bien, il nous disait précisément que M. Rabaut allait venir, qu'il n'avait rien à craindre...

Les amis levaient les épaules.

— L'intendant... l'intendant...

— Oui, l'intendant... C'est notre meilleur ami ici... Il est franc, il est bon...

— Serait-il meilleur, par hasard, que le major de la tour de Constance?

— M. d'Ambly est un homme excellent, dit-on.

— Excellent, en effet... pour les trahisons...

— Ce serait lui!...

— C'est lui. Fiez-vous, après cela, à votre M. d'Origny!... M. Rabaut...

— Mais s'il est pris, dit Bruyn, il n'est plus question de le prendre...

— C'est vrai... Mettez alors que l'intendant s'est moqué de vous...

— Lui?... dit Fabre. C'est impossible.

— Crois ce que tu voudras; mais ce qui est sûr, trop sûr, c'est que notre pasteur est pris...

— Il est perdu!...

— Chut!... Écoute...

Digitized by Google

Et Sabatié, se rapprochant vivement, les entraîna dans un coin de la cour.

—...Écoutez... Nous venons de traverser la province... Nous avons vu, çà et là, quelques amis... Ils ont pu, malgré nos gardiens, nous dire quelques mots... Une fermentation terrible règne dans les Cévennes... Dans huit jours, dans quatre peut-être, le Languedoc est en feu... On verra...

Un gardien survint. Il fallut se séparer.

XII

Sabatié disait vrai. A la nouvelle de l'arrestation du pasteur, le vieux sang camisard avait reflué, bouillonnant, dans ces cœurs si longtemps serrés. Tous les souvenirs et tous les courages s'étaient donné rendez-vous, avons-nous dit, au jour où le despotisme atteindrait celui qui prêchait la patience. Ce jour était venu. Les Cévenols allaient lever la tête. Dieu lui-même, leur semblait-il, en laissant arriver le terme qu'ils avaient fixé, ordonnait le combat et garantissait la victoire.

Les plus modérés, quelques pasteurs même, qui n'avaient cessé de prêcher comme Rabaut la résignation et la paix, commençaient à douter que la révolte fût un crime. Ils savaient ce que Dieu commande aux sujets; mais un siècle de soumission ne les avait-il pas absous d'avance? Et puisque cette soumission n'amenait aucun adoucissement, puisqu'il n'y avait nul espoir que la tyrannie épargnât aucun vestige de leur foi, n'é-

Digitized by Google

tait-ce pas le cas de répéter, mais la tête haute, maintenant, et l'épée au poing s'il le fallait : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes! »

Pourtant, il n'y avait pas de province en France où le vieux et proverbial amour des Français pour leurs souverains se fût conservé plus intact. Oui, ce roi qui les écrasait ou les laissait écraser, les protestants l'aimaient encore ; il était encore, pour eux, l'oint de Dieu et le petit-fils d'Henri IV. Nulle part la nouvelle de sa maladie à Metz, en 1744, n'avait été reçue avec une douleur plus profonde et plus sincère. Un synode, alors assemblé [1], nous a laissé dans ses procès-verbaux un monument de ce curieux royalisme. « Le 20 août, la séance finie, un membre ayant communiqué une lettre qu'il venait de recevoir, et qui contenait la triste et affligeante nouvelle de la maladie du roi, on s'est jeté à genoux pour demander à Dieu, par une ardente prière, le rétablissement de la santé de Sa Majesté. Ensuite, le synode a arrêté que l'on fera, le plus tôt possible, des prières publiques dans chaque église pour le même sujet. » Deux jours auparavant, à l'ouverture du synode : « Après avoir lu la Parole de Dieu et imploré le secours du Saint-Esprit, tous les membres de l'assemblée ont fait les protestations les plus sincères de leur inviolable fidélité envers le roi. » Arrêté, en conséquence, que chaque pasteur fera, chaque année, au moins un sermon sur la nécessité de la soumission aux puissances ; arrêté encore qu'on célébrera sous peu, dans toutes les églises,

[1] C'était le premier synode général, soit *national*, depuis la révocation de l'édit de Nantes.

Digitized by Google

un jeûne solennel, et cela, avant toute chose, « pour la conservation de la personne sacrée de Sa Majesté. » Jamais la soumission chrétienne, jamais le dogme monarchique n'avait été plus hautement professé.

Au reste, ce n'est pas seulement chez eux que nous avons aujourd'hui de la peine à nous figurer ce qu'était le culte de la royauté. L'habitude l'avait rendu à peu près indépendant des vertus ou des vices, des bontés ou des rigueurs de l'homme actuellement sur le trône. Sous le glaive royal, on criait : « Vive le Roi! » tout comme, trente ans plus tard, sous la hache républicaine, beaucoup criaient : « Vive la République! »

On pouvait donc, en ce temps-là, se révolter contre l'autorité royale, se battre même contre les soldats du roi, sans se révolter, pour cela, contre le roi, sans en avoir, du moins, aucunement l'intention. Ce ne serait là, aujourd'hui, qu'un jeu de mots ; quiconque y aurait recours, nous l'accuserions de mauvaise foi, et nous aurions raison. Mais alors, cette distinction était possible. Peu logique, si l'on veut, elle n'en reposait pas moins sur un sentiment réel, inébranlable. Quand les parlements résistaient à la volonté du roi, ils se croyaient aussi royalistes que jamais ; quand les protestants étaient sur le point de recourir aux armes pour se dérober à l'oppression, c'était en leur âme et conscience qu'ils déclaraient vouloir rester les très-humbles sujets du roi.

Il se passait donc, en politique, quelque chose d'analogue à ce qu'on a toujours vu en religion. Peu d'hommes, en secouant le joug des lois de Dieu, ont le sentiment de se révolter contre Dieu ; la plupart, presque tous, en

Digitized by Google

repousseraient l'idée avec horreur. Ainsi en était-il, à cette époque, avec les rois. Un roi était une espèce de Dieu. Il l'était, disons-nous; il ne l'est plus. Voilà la clef de tout ce qui nous paraît inexplicable dans les sentiments et dans la conduite de leurs sujets d'autrefois.

XIII

Quant aux circonstances extérieures, il y avait longtemps qu'elles ne s'étaient rencontrées plus favorables au soulèvement projeté.

Les embarras financiers s'étaient accrus; les affaires militaires allaient de mal en pis. On en était à la cinquième année de cette guerre qui devait finir à sept, mais dont rien n'annonçait encore le terme, et qui n'offrait qu'une perspective indéfinie d'agitations et de désastres. Épuisée au dedans, humiliée au dehors, la France était moins que jamais en état de lutter vigoureusement contre une partie d'elle-même. Les Anglais avaient pris Belle-Isle et menaçaient de là tout le golfe de Gascogne. Les maréchaux de Broglie et de Soubise, à la tête de cent mille hommes, n'avaient obtenu en Allemagne que des succès insignifiants, bientôt suivis d'une défaite [1]. Le fameux *Pacte de famille*, conclu par le duc Choiseul [2] entre tous les princes régnants de la maison de Bourbon [3], n'avait amené, jusque-là, que des

[1] A Fillinghausen, 16 juillet 1761.
[2] 15 août.
[3] Les rois de France, d'Espagne et de Naples; le duc de Parme et Plaisance.

Digitized by Google

complications nouvelles. La marine n'existait plus; les colonies tombaient, l'une après l'autre, au pouvoir des Anglais. Deux fois, dans le cours de cette année, on avait humblement offert, pour ne pas dire demandé, la paix à l'Angleterre; deux fois l'Angleterre avait répondu, par la bouche de Pitt, du ton d'un ennemi sûr de son fait, qui aura la paix quand il la voudra, et qui profite, en attendant, de toutes les chances de la guerre.

C'était, chez nos Cévenols, une très-grave question que de savoir s'ils accepteraient, le cas échéant, le secours de cette puissance. La grande majorité y répugnait. Après avoir tant de fois repoussé, comme une odieuse calomnie, l'imputation d'être unis de cœur aux ennemis du nom français, iraient-ils ouvrir le royaume à ces mêmes soldats contre lesquels la Bretagne et la Guyenne faisaient si bravement le coup de feu? Cette alliance anti-française, si reprochée aux anciens Camisards, leurs enfants la renouvelleraient-ils?

D'autres, pourtant, étaient moins scrupuleux. Ce n'étaient là, selon eux, que des considérations d'honneur humain, graves dans une affaire humaine, légères dès qu'il s'agissait des droits de la conscience et des intérêts de la religion. Dans ce même synode de 1744, le jeûne public ordonné pour la conservation des jours du roi l'avait été, en même temps, « pour le succès de ses armes. » Les succès étaient venus; qu'y avait-on gagné? Tout ce qu'une paix triomphante avait laissé de soldats disponibles, le roi les avait dirigés sur le Languedoc, et la persécution avait repris, plus vive, plus opiniâtre qu'on ne l'avait vue depuis trente ans. Appeler les Anglais pour leur livrer le pays, se disaient ces mêmes

Digitized by Google

protestants, ce serait un crime ; accepter l'appui qu'ils pourraient donner à un soulèvement tout religieux, était-ce autre chose que profiter d'un secours offert par Dieu même? Un pays qui, depuis cent ans, les traite en parias, comment lui reconnaîtraient-ils tous les droits d'une patrie? Une marâtre est-elle donc une mère? Peut-il être interdit de se procurer au dehors quelque appui contre ses fureurs?

Quelques-uns, enfin, qu'on aurait pu appeler le parti philosophique, bien qu'ils ressemblassent fort peu, en tout le reste, aux novateurs du temps, quelques-uns, disons-nous, plus hardis ou plus conséquents, se demandaient s'ils n'étaient pas dégagés de tout devoir envers une patrie qui avait juré leur perte, envers un souverain qui se déclarait décidé à les traiter en ennemis aussi longtemps qu'ils n'abjureraient pas. N'a-t-on pas rompu, disaient-ils, tous les liens qui nous attachaient à la France? Être né sous le même ciel que ses oppresseurs, est-ce donc avoir contracté à tout jamais l'obligation de voir en eux des compatriotes et des frères? Nos frères, nos vrais frères, ce sont ceux qui partagent notre foi. Quant aux droits de la couronne de France, que nous avons jusqu'ici reconnus, rien ne nous oblige à les reconnaître indéfiniment. Au-dessus des droits des souverains, il y a ceux des peuples. Le Languedoc, avant d'être au roi, est à nous. Si nous le donnions aux Anglais, l'Angleterre, par cela seul, en serait la maîtresse aussi bien qu'aujourd'hui la France.

Mais ces raisonnements, conformes aux idées du jour, et, mieux que cela, à d'incontestables principes, étaient beaucoup trop *avancés* pour la masse des protestants.

Digitized by Google

On ne pouvait leur ôter de l'esprit qu'il n'y eût de la trahison à appeler au centre du royaume un peuple avec lequel la France luttait au dehors. Ils n'étaient plus, depuis longtemps, les frères des Français; mais ils ne pouvaient renoncer à l'espoir de l'être un jour. En dépit des persécuteurs, ils ne sentaient entre eux et le reste de la nation qu'une séparation factice. Ce mur, élevé par le fanatisme, mais qui pouvait tomber au premier souffle de la justice et de la raison, ils ne voulaient pas le remplacer par un abîme infranchissable.

Telle était donc, telle avait toujours été, au fond, la situation des esprits. Ces détails, un peu longs peut-être, nous ont paru nécessaires. L'histoire des protestants français au dix-huitième siècle est généralement si peu et si mal connue, même de leurs descendants, que nous ne saurions négliger aucune occasion d'en fixer les traits principaux.

XIV

Cependant, on n'avait encore ni plan ni chefs. Celui qui avait été, depuis vingt ans, le centre et l'âme des Églises, on ne l'avait plus pour le consulter; on se demandait même, non sans quelque inquiétude, s'il approuverait le soulèvement. Tout le monde sentait la nécessité d'attendre au moins que son procès fût entamé. Ne sachant par où commencer, on voulait que les circonstances donnassent elles-mêmes le signal et l'impulsion.

Digitized by Google

On s'en tenait donc à recueillir autant de détails que ssible sur les entreprises, les ressources, les fautes, s succès, les revers des Camisards. L'*Histoire des trou-es des Cévennes*, d'Antoine Court, publiée par son fils nnée précédente, était entre les mains de tout le onde; mais elle ne suffisait plus. On interrogeait les eillards. Tout ce qu'ils avaient vu ou su des combats cette époque, on le leur faisait répéter. Quiconque y ait figuré redevenait l'homme du jour.

Mais de tous les héros encore vivants de l'épopée cé-nole, nul n'avait conservé plus de vigueur dans les cits, plus de verdeur dans l'âme, que le vieux Antoine boul. Depuis les premiers mouvements, en 1702, jus-'aux derniers, en 1709, il pouvait tout dire, tout ndre. Court n'avait eu, dans plusieurs parties de son re, qu'à rédiger les documents dont cette mémoire, ujours jeune, était un inépuisable arsenal.

Mais ce que l'historien n'avait pu rendre, c'étaient s allures originales, l'éloquence inculte, le geste in-if du vieux Camisard. Nul mieux que lui ne transpor-it les gens au sein des agitations de sa jeunesse; nul savait mieux allier à l'enthousiasme des armes, aux ancements d'une ardente foi, toute la gravité de l'expé-ence et de l'âge.

Nul, d'ailleurs, sans en excepter Rabaut, n'avait nné plus constamment des preuves de courage et de vouement. Sa vie — et il touchait à sa quatre-vingt-oisième année — n'avait été qu'un long combat. En venant dans ses foyers après la dispersion des der-ières bandes, il n'avait fait que changer d'armes. oujours le premier, toujours le dernier aux assemblées,

Digitized by Google

aux synodes, tous les dangers l'avaient trouvé à son poste; et cependant, comme ces vieux soldats dont on dirait que les balles ont eu peur, jamais il n'avait été ni surpris, ni compromis, ni personnellement inquiété.

Mais tous les coups qui respectaient sa tête, il les avait vus tomber autour de lui. Sa femme, maltraitée par des soldats, était morte en donnant le jour à un fils. Ce fils, devenu homme, était mort aux galères en 1750. Il avait laissé trois enfants, une fille et deux fils. Les deux fils, nous les avons vus tout à l'heure au bagne. La fille, c'était Madeleine, la fiancée de Bruyn. Nul, depuis son enlèvement, n'en avait eu des nouvelles.

Et c'était pourtant auprès de cet homme, si cruellement éprouvé, qu'on allait chercher force et courage. Tous les soirs, sa vieille maison du Pont-de-Montvert voyait arriver quelques-uns des protestants du voisinage. On causait; on lisait la Bible; on priait. On était venu le cœur serré; on s'en allait un peu moins triste. Quelquefois, au milieu de la soirée, on entendait frapper d'une certaine façon. On tressaillait; on courait à la porte, mais sans lumière, car l'arrivant ne devait pas être vu du dehors... C'était un pasteur en tournée, qui venait demander l'hospitalité pour la nuit. Hélas! cette même maison en avait pourtant vu arrêter deux, Dombres, en 1689, et Arnaud, en 1718; c'était même par grande grâce qu'elle n'avait pas été démolie, comme le voulaient les édits en pareil cas. Mais, danger pour danger, les pasteurs préféraient encore le pieux foyer du vieux Reboul.

Digitized by Google

Depuis quelques jours, cependant, les réunions avaient pris un autre caractère. Le Pont-de-Montvert s'était souvenu qu'il avait jadis donné le signal; il voulait se tenir prêt à le donner encore. Jeunes et vieux affluaient secrètement chez Reboul. Un comité s'était formé. Une grande réunion avait été décidée.

XV

Il se fait nuit. Entrons. Personne n'est encore venu. Reboul est seul dans sa vaste cuisine, où va se tenir, dans une heure, le premier conseil de l'insurrection. Il a laissé son bâton dans un coin. Il va, il vient, il a vingt-cinq ans. Ne sommes-nous pas, ce soir, en 1702?

Sur une table, à droite de la cheminée, il vient de poser sa Bible. C'est elle, c'est Dieu par elle, qui présidera la réunion.

Il s'assied devant le saint livre, et se recueille un moment. Il ouvre, cherche, et marque deux endroits. Lesquels? Nous le verrons plus tard.

Alors il reprend sa promenade; mais son pas est plus lent, son corps moins droit. On dirait qu'il a tout à coup retrouvé le poids des ans.

Sous ces dehors d'audace et d'énergie, plus d'un combat, depuis quelques jours, s'était livré dans son âme. Devait-il, un pied dans la tombe, assumer sur sa tête une responsabilité pareille? Les maux dont cette guerre pouvait être la source, il y échapperait bientôt,

Digitized by Google

lui, par la mort ; mais tous ces jeunes gens qu'il aurait poussés à leur perte, tout ce pays sur lequel il aurait contribué à attirer les plus terribles vengeances, en quel état allait-il le laisser?

A ces moments d'angoisse succédaient des moments d'ardeur. Tous ces dangers auxquels il allait convier ses frères, il les avait assez bravés lui-même pour que nul ne l'accusât d'égoïsme ou de peur. Qui oserait lui demander de quel droit il poussait à la guerre? Il l'avait acheté, ce droit, depuis bientôt soixante ans, à la pointe du sabre et au prix de cent combats. Quels que soient les résultats de la lutte, on lui pardonnera d'avoir voulu saluer, avant de mourir, l'aurore de la liberté pour laquelle il a combattu en vain dans ses jeunes années.

— Eh bien oui !... disait-il ; oui !... — Et il s'était remis à se promener, le front haut, le corps ferme et droit ; — Oui !... la mesure est comble... La guerre !... Dieu le veut... Nous n'avons que trop attendu... Oui, trop... Mais non ; pas de regrets. Nous avons attendu longtemps... longtemps... Tant mieux !... notre cause n'en paraîtra que plus sainte aux yeux des hommes... comme elle l'est déjà aux yeux de Dieu !... Viens, ma bonne épée... viens...

Il alla ouvrir une armoire. Là, dans un double fond dont il savait seul le secret, dormait, depuis un demi-siècle, tout son équipement de Camisard : un long fusil, une cuirasse enlevée à un de ces dragons si lamentablement fameux dans les malheurs des protestants, un large chapeau, deux pistolets, l'épée enfin, dont l'élégance contrastait avec la grossièreté du reste.

Digitized by Google

Elle venait d'un de ses aïeux, compagnon d'Henri IV. Elle avait figuré à Ivry, à Arques; elle avait eu son poids dans la balance en faveur de ces Bourbons, si prompts à oublier à qui ils devaient le trône.

— La voilà!... dit-il. Viens... — Et il alla la poser sur la Bible.

— Là... reprit-il; là... Si tu ne peux plus rien entre mes mains, parle au moins, à ma place, à ceux qui sont assez forts pour se battre, assez jeunes pour espérer...

XVI

Quelques amis entraient en ce moment.

— Enfin!... dit Reboul.

— Nous sommes en retard?

L'horloge du bourg sonnait sept heures.

— Non... Je croyais... Ce jour a été d'une longueur...

On arrivait, mais un à un, deux à deux, les uns par la rue, les autres par le jardin. On venait de placer une sentinelle à chaque entrée. La nuit, sombre et brumeuse, favorisait les conjurés, mais pouvait aussi aider des traîtres. On tâchait donc d'entrer séparément et comme par hasard. L'assemblée, d'ailleurs, ne devait s'ouvrir qu'à huit heures.

— Vous n'avez rien à nous raconter en attendant?... disaient quelques jeunes gens au maître de la maison.

— Raconter, enfants!... Est-ce que je ne vous ai pas tout raconté depuis longtemps?

— Peut-être... Mais nous ne pensions pas, comme

Digitized by Google

aujourd'hui, à faire comme vous. Allons... Ce que vous voudrez... Tout paraîtra nouveau ce soir...

— Nous sommes le?...

— Le seize.

— Seize décembre... Bien... Un de mes plus anciens anniversaires...

Il venait de s'asseoir, au coin du feu, dans son fauteuil de châtaignier. Les jeunes gens, debout, avaient fait cercle autour de lui.

— Oui... c'est bien cela... disait-il comme se parlant à lui-même. Seize décembre... mil sept cent deux...

— Enfants, reprit-il plus haut, vous avez tous vu, n'est-ce pas, entre Alais et Uzès, les ruines du château de Servas? Eh bien, il y a aujourd'hui cinquante-neuf ans qu'il est à bas...

— Grâce à vous...

— Grâce à Dieu d'abord, puis à moi, puis à trente autres, dont le dernier est mort il y a au moins vingt ans.

— Et vous l'aviez pris, ce château?..

— Pas d'assaut... J'y étais entré pieds et poings liés.

— Prisonnier donc?... Vous n'avez jamais été pris, nous disiez-vous.

— Attendez. Ce château nous faisait un mal affreux. Il y avait là une garnison, pas nombreuse, mais composée de tout ce qu'on avait ramassé de plus bandit dans les troupes de la province. Nous tenir en échec, nous tuer, quand ils le pouvaient, quelques hommes, rien de mieux; c'était leur devoir et leur métier. Mais rançonner, comme ils le faisaient, nos villages, détrous-

Digitized by Google

ser sur les grandes routes, en plein midi, tout ce qu'il leur plaisait de considérer comme protestant, entasser des enfants, des femmes, dans les cachots du château, — c'était du brigandage, et il fallait en finir.

Que faire? Attaquer le château?... Nous nous serions brisés contre ses murs. Cavalier, notre chef, n'en dormait pas. « Écoute, me dit-il un jour. Tu vas te laisser attacher les mains derrière le dos. Tu es un prisonnier, un de ces gueux de Camisards, que moi, avec un détachement de trente hommes, soldats du roi, je suis chargé de remettre au commandant du château. J'arrive à la porte. On m'ouvre. J'entre avec quelques-uns de mes hommes, avec les trente, si je peux, et... Tu comprends? » — « Je comprends, dis-je. Qu'on ait seulement bien soin de me détacher, quand il faudra jouer des bras. »

Ainsi fut fait. Seulement, pour donner plus de vraisemblance à la fable, et aussi pour avoir plus d'hommes à faire entrer dans le château, ou m'adjoignit quatre ou cinq compagnons.

Nous arrivons, eux et moi en Camisards, nos gardes en soldats, Cavalier en officier, car on avait une provision d'habits; les soldats tombés sous nos balles nous en fournissaient assez.

Le commandant nous reçoit à merveille; *nous*, c'est-à-dire nos gardes, car quant à nous, prisonniers, on nous descend dans une espèce de fosse, sans lumière, sans air, où nous n'aurions pas vécu trois jours. Mais nous n'y étions pas depuis trois minutes, que nous entendons du bruit, des pas, des cris. On nous tire de notre puits, on nous donne des armes... et le château

Digitized by Google

est à nous. Une heure après, une haute colonne de flamme et de fumée annonçait à tout le pays la victoire des Camisards.

— Et on ne vous la fit pas payer, cette victoire?... demanda un des auditeurs.

— On essaya. Huit jours après, le dimanche avant Noël, comme nous faisions notre culte au Mas Cauvi, dans la terre de Saint-Christol, voici venir le chevalier de Guines avec la garnison d'Alais, trois ou quatre cents bourgeois armés, et une cinquantaine de gentilshommes à cheval. Nous étions en tout quatre-vingts, mais quatre vingts qui en valions quatre cents, par notre courage d'abord, soit dit sans vanité, puis aussi et surtout par la terreur qui commençait à entourer notre nom. Les gentilshommes veulent donner les premiers. Notre décharge en tue cinq ou six et en blesse une douzaine. Nous nous élançons sans attendre une nouvelle attaque. Nous les culbutons sur les soldats; les soldats, culbutés, se replient sur les bourgeois... En moins de rien, gentilshommes, soldats, bourgeois, tout fuyait à toutes jambes. On les poursuivit tant qu'on put, presque jusqu'aux portes d'Alais, et on revint tranquillement achever le service. Nous n'avions pas perdu un homme; nous n'avions pas eu une égratignure. Avis à vous, enfants. Voilà ce qu'on peut quand on a Dieu et le bon droit pour soi.

Digitized by Google

XVII

Reboul commençait à s'animer. Ses yeux brillaient; on eût dit qu'il sentait l'odeur de la poudre.

Le cercle s'était épaissi; mais on ne l'interrogeait plus. A quoi bon les questions? Il n'y avait plus qu'à laisser passer le sanglant torrent de ses souvenirs.

— Oui, reprit-il, avis à vous, mes amis... Avis aussi à vous, nos maîtres!... Quand nous ne pouvions être forts, nous étions rusés; quand le lion, trop poursuivi, était forcé de se cacher, il se faisait serpent.

Quinze jours ne s'étaient pas écoulés depuis la prise du château, que nous entrions de la même manière à Sauve, un gros bourg, presque une ville, avec des murailles, des portes, une garnison dans les règles. Il est vrai que nous étions, ce jour-là, près de trois cents, Cavalier et Roland ayant joint leurs forces. Nous nous habillons, cinquante, en soldats du roi. Nous arrivons, tambour battant et officiers en tête, à la porte du bourg; nous sommes un détachement à la poursuite des rebelles. On ouvre; on nous reçoit comme des libérateurs. Les soldats, rangés en bataille sur la place, voient arriver des rafraîchissements; les officiers sont invités à dîner chez M. de Vibrac, le seigneur du lieu. Mais à peine sont-ils à table, qu'on annonce à grand bruit l'approche des Camisards. Nous courons à la porte, pour la défendre, disons-nous, et nous l'ouvrons. Nos amis entrent; les bourgeois et la garnison n'essaient même

Digitized by Google

pas de résister. Ils s'attendaient, les pauvres gens, à être passés au fil de l'épée ; mais nous n'en voulions, ce jour-là, qu'aux munitions et aux armes. Nous en faisons provision, et nous partons... Ah ! j'oubliais... Nous brûlâmes l'église... et nous fusillâmes le curé...

Reboul s'arrêta un moment, comme pour juger de l'effet que produisaient ces derniers mots.

On le regardait avec surprise. — Le curé !... murmurait-on. Le curé !...

— Eh oui, dit-il ; le curé. Cela vous étonne?... Tant mieux ; vous vaudrez mieux que nous. Oui, nous avons été cruels... Oui... nous avons trop souvent ressemblé aux brigands qu'on lâchait contre nos villages... Plaignez-nous, enfants, plaignez-nous... Et Dieu veuille avoir oublié nos crimes !... Mais avant de nous condamner, songez un peu à ce que nous étions, à ce qu'étaient nos ennemis, à ce qu'on avait dévoré, avant d'en venir là, de douleurs et d'opprobres. Vous êtes sous des lois de fer, c'est vrai ; mais au moins ce sont des lois. Nous, nous avions autant de maîtres, autant de bourreaux, plutôt, qu'il y avait dans le pays de soldats et de prêtres. Les édits ne se sont pas adoucis ; mais ils ont fini par former une législation complète. A force de vous opprimer, ils vous protégent. Tout est réglé ; vous savez ce que vous aurez à chercher ou à fuir, à désirer ou à craindre. Alors, il n'y avait en quelque sorte qu'un édit, qu'un mot d'ordre : nous anéantir le plus tôt possible, et à quelque prix que ce fût. Puis, vous êtes nés sous le joug ; nous, nous venions de nous voir enlever toutes les conquêtes de nos ancêtres, tous les droits que nous avions crus garantis par un édit

Digitized by Google

olennel, par une possession de près d'un siècle. Vous
ie voulez pas brûler les églises?... Tant mieux; mais
ous n'avez pas vu, comme nous, cinq cents temples
omber sous le marteau démolisseur. Vous ne vou-
ez pas fusiller les prêtres?... Tant mieux; mais vous
ie savez pas ce que c'était que les prêtres d'alors.
u'est-ce que ce renard d'abbé Charnay en comparaison
le ce tigre d'abbé Chayla, qui avait précisément sa ca-
erne ici, au bout du pont, à deux pas de chez moi?
'abbé Chayla! ce nom seul faisait frissonner. Quinze
ns il fut le bourreau de la contrée; quinze ans il passa
es jours et ses nuits à inventer de nouvelles persécu-
ions, de nouveaux supplices. Il nous était arrivé, en 87,
vec le titre d'inspecteur des missions des Cévennes.
nspecteur, en effet!... car il n'y avait pas une maison
u'il ne fouillât, pas une contravention qu'il ne sût et
u'il ne lavât dans le sang. Torturer était son bonheur,
a vie. Cette maison dont il avait fait sa forteresse, et
ui avait appartenu, avant lui, à un de nos frères, d'An-
ré, assassiné par le chevalier de Genne, nous la savions
erpétuellement pleine, de la cave au grenier, de pro-
stants mourant à petit feu entre ses mains. Il les te-
ait des mois entiers aux ceps, pris à la fois par les
ieds et par les jambes, de sorte qu'ils ne pussent ni se
ver ni s'asseoir. Il leur arrachait, avec des pincettes,
barbe, les sourcils, les cheveux. Il leur mettait des
harbons dans les mains, et les leur tenait fermées jusqu'à
que les charbons fussent éteints. D'autres fois, il leur
itourait les doigts de coton imbibé d'huile. Il y mettait
feu, et les doigts étaient rongés jusqu'aux os [1].

[1] Ces détails, qu'on pourrait croire inventés ou au moins fort

Digitized by Google

Ce n'étaient là, d'ailleurs, que ses passe-temps avec ceux qui n'étaient pas assez coupables pour être mis en jugement. Partout où il voyait ou pouvait espérer qu'on vît des charges suffisantes, il appelait les juges, c'est-à-dire le bourreau, car il n'y avait pas d'exemple qu'on eût manqué à condamner ceux dont il demandait la mort. Les édits ne punissaient que les actes; mais lui, il s'était arrogé la juridiction des inquisiteurs. Paroles, regards, sentiments, tout était matière à procès. Une pauvre fille d'ici, Françoise Brez, fut pendue pour avoir dit qu'on ne devait pas adorer l'hostie. De cette fenêtre que voilà, je la vis marcher à la mort.

Eh bien, sous cette atroce oppression, nul ne songeait encore à résister et à s'armer. Nous souffrions, nous mourions. Nous voulions être, jusqu'au bout, comme des agneaux qu'on mène à la boucherie.

Dieu ne le permit pas. L'abbé Chayla devait périr. Sa mort allait donner le signal de l'insurrection.

Et pourtant, Dieu le sait!... Le jour même où nous nous ruâmes contre cette maison maudite, nul de nous ne songeait encore à tremper ses mains dans le sang de l'abbé Chayla. Nous ne voulions que délivrer ses vic-

amplifiés, sont rapportés, dans tous les récits du temps, avec les caractères de l'authenticité la plus complète. Ils ne sont d'ailleurs que trop conformes à tout ce que nous savons de la manière dont les protestants étaient traités.

Étranges contradictions du cœur humain! L'abbé Chayla avait été missionnaire chez les sauvages. Plusieurs fois il s'était vu sur le point de passer par leurs effroyables tortures. Il les avait bravées avec un courage d'apôtre, — et c'était lui qui les essayait, à son tour, sur des Français, sur des chrétiens!

Digitized by Google

s, une surtout, Massip, que plusieurs de vous ont
u, et qui devait mourir le lendemain. Qu'avait-il
Il avait servi de guide à des protestants de Moissac,
oulaient se réfugier à Genève. Ses parents, ses amis
nt allés se jeter aux pieds du prêtre; mais il avait
e leurs prières, il avait raillé leurs larmes. Un jour,
ıme nous étions assemblés au mont Bougés, nous
ons arriver la femme, le frère et les enfants de Massip;
rs gémissements, leurs cris interrompent le service.
emain, disaient-ils, demain il meurt!... Et vous le
seriez mourir!... » Nous nous regardions en silence.
us venions de prier pour lui; quant à le délivrer, nul
n avait eu la pensée. Les plus hardis en pâlissaient,
n de peur, nous ne l'avons que trop montré, mais tant
us étions loin de toute pensée de révolte. « Il mourra
nc!... » s'écriait la pauvre femme. « Il mourra!... »
pétaient les pauvres enfants. « Il ne mourra pas!... »
écriai-je. Et à l'instant la résolution fut prise, le
ın formé.

Nous étions là une cinquantaine d'hommes. Nous
us donnons rendez-vous, pour le soir, au même en-
oit.

Tous viennent. Quelques épées, quelques vieilles hal-
pardes, dix ou douze fusils, voilà nos armes; beau-
up n'ont que des bâtons. Ainsi commença l'armée
ınt le chef devait finir par traiter d'égal à égal avec
ı des maréchaux de Louis XIV.

J'ai quatre-vingt-trois ans, enfants; mais j'en vivrais
ıcore autant que je ne l'oublierais pas, cette soirée!
n était au mois de juillet. La nuit était venue tard,
ais noire, humide, étouffante. Un de ces orage dou-

Digitized by Google

teux qui énervent le corps et l'âme était depuis longtemps suspendu dans l'atmosphère; il semblait attendre, pour éclater, que nous fussions prêts à agir. La nuit, l'approche du danger, la nouveauté surtout de l'entreprise, tout contribuait à notre émotion. Moi, ma pensée allait plus loin. J'avais lu les commencements de l'histoire suisse; je savais comment on devient un peuple. Si nous allions le devenir! Si cette prairie déserte allait être notre Grütli!... Hélas! elle est restée inconnue. De tous ceux qui la foulaient ce soir-là, moi seul je vis encore... Et je ne l'ai jamais revue qu'elle ne m'ait semblé rouge de sang!...

Nous prions; nous partons. Il était minuit. L'orage approchait; les éclairs nous montraient la route. A cent pas du bourg, nous prions encore... Et tout à coup, aux premiers roulements du tonnerre encore éloigné, notre ennemi entend se mêler un chant lugubre... C'est nous qui entrons dans le bourg, lentement et en bon ordre, en entonnant ce psaume, devenu depuis notre chant de guerre :

Que Dieu se montre seulement,
Et l'on verra dans un moment
Abandonner la place...

Nous cernons la maison; nous demandons les prisonniers. Rien ne paraît, rien ne bouge. Nous approchons. « Feu! » dit au dedans une voix, celle de l'abbé lui-même. Plusieurs coups partent des fenêtres, nous tuent un homme, nous en blessent deux ou trois. Alors nous nous ruons sur la porte; nous l'enfonçons; nous courons aux cachots. Quel spectacle, bon Dieu!... Quel

Digitized by Google

ques-uns étaient dans les ceps, les mains, par un raffinement barbare, attachées sur le dos. A côté de ces malheureux toujours couchés, d'autres, toujours debout, les bras tirés vers la voûte, s'affaissaient sous le poids d'une épouvantable fatigue. Nous les détachions; ils tombaient. Nous pleurions; nous rugissions. Tout à coup, comme par une inspiration du démon : « L'abbé!... criâmes-nous tous à la fois. L'abbé!... où est l'abbé!... » L'abbé veut fuir. Il est pris; il est amené devant ses victimes. Nous nous précipitons sur lui... L'ai-je frappé? Je n'en sais rien. On m'a dit qu'il avait demandé la vie. « Si je me suis damné en vous persécutant, aurait-il dit, voulez-vous, pour cela, vous damner en me tuant? » Mais je n'écoutais, je n'entendais, je ne voyais plus rien. Tous ces frères dont nous venions de faire cesser les tortures, tous ceux qui y avaient succombé, ceux qui gémissaient aux galères, ceux qui avaient péri à la potence ou sur la roue, tous, tous enfin, morts et vivants, il me semblait les voir s'ameuter autour de cet homme, le désigner du doigt, le marquer au front d'un signe sanglant; tous, il me semblait les entendre s'écrier : « Point de pitié pour qui n'a jamais eu pitié! »

Et cependant, au milieu des agitations de la guerre, ce meurtre nous est souvent revenu comme un remords. Souvent, dans nos désastres, nous nous disions tristement : « Pourquoi avons-nous tué l'abbé Chayla? C'était un mauvais début. Dieu nous en punit. » Souvent, dans nos succès mêmes, quand il nous arrivait de considérer d'un œil plus calme cette longue extermination dont nous étions les instruments : « Pourquoi avons-nous tué l'abbé Chayla! disions-nous encore. C'est pour nous

Digitized by Google

punir de sa mort que Dieu nous en fait tuer tant d'autres. Nous avons marché dans le sang ; nous voilà condamnés à y nager !... » Oh ! non, enfants, non, point de sang ! Point d'autre que celui qui sera loyalement versé, s'il le faut, dans les combats ! Cinquante ans de souffrances ont maintenant lavé notre drapeau. Il est pur. Conservez-le pur !... Et que tous les amis de l'Évangile, à quelque nation qu'ils appartiennent, puissent l'accompagner de leurs sympathies et de leurs vœux !...

XVIII

Tout le monde était arrivé. On écoutait, dans un religieux silence, les récits du vieux Reboul.

Enfin, sans quitter le foyer, il tourna son fauteuil vers l'assemblée. On prit place. On apporta devant lui la table sur laquelle nous l'avons vu posant sa Bible. Il se recueillit, puis l'ouvrit...

C'était aux premières pages de Néhémie. Elle avait, pour les protestants opprimés, tant d'intérêt, tant d'à-propos, cette naïve histoire des malheurs du peuple de Dieu ! Ils leur allaient si bien, ces soupirs, ces vœux, ces consolations, ces promesses ! Comme ils suivaient les Juifs captifs aux bords inhospitaliers de l'Euphrate ! Comme ils hâtaient, de tous les élans de leurs cœurs, le retour de ces mêmes Juifs dans le pays de leurs ancêtres ! La captivité, le retour, la reconstruction du temple, tout, enfin, tout, pour eux, était figure et prophétie. Ils se voyaient dans ces tableaux ; ils y lisaient

Digitized by Google

en traits ineffaçables, l'assurance d'un avenir plus heureux. Quand s'accompliraient-elles, ces promesses? Quand brillerait sur leurs montagnes l'aurore de la liberté et de la paix? Quand se relèveraient leurs temples?... Hélas! après tant d'espérances déçues, ils renonçaient à interroger l'avenir. Des voix qu'ils avaient pu croire inspirées avaient prédit, au commencement du siècle, la fin prochaine de leurs maux. Le siècle s'écoulait, et leurs maux ne finissaient pas. Leurs prophètes s'étaient trouvés des menteurs ou des fous. Ils s'en remettaient maintenant à Dieu, à Dieu seul. « Celui qui a fait les promesses, pensaient-ils, saura bien trouver une fois le moyen de les accomplir. » Et ils se consolaient en les lisant; et ils les trouvaient toujours plus belles, plus consolantes, plus divines.

« Il arriva, lisait Reboul [1], que comme j'étais à Susan, la ville capitale, quelques gens arrivèrent de Juda, et je m'enquis d'eux sur Jérusalem.

« Et ils me dirent : Ceux qui sont restés en Juda sont là, dans le pays, en grande misère et en grand opprobre; et les murs de Jérusalem demeurent renversés, et ses portes restent brûlées.

« Et il arriva que, dès que j'eus entendu ces paroles, je m'assis, je pleurai, et je menai deuil durant plusieurs jours; et je jeûnai, et je fis ma prière devant le Dieu des cieux;

« Et je disais : Je te prie, ô Éternel, Dieu des cieux, toi qui es le fort et le terrible, toi qui gardes l'alliance à ceux qui t'aiment.

[1] Néhémie, I.

Digitized by Google

« Voilà, certainement nous avons péché devant toi ; nous n'avons pas gardé la loi que tu nous avais donnée.

« Mais souviens-toi de la parole que tu nous envoyas par Moïse ton serviteur, disant :

« Vous commettrez des crimes et je vous disperserai parmi les nations ;

« Puis vous retournerez à moi et vous garderez mes commandements ; et s'il y en a d'entre vous qui aient été chassés jusqu'aux extrémités des cieux, voilà, je les ramènerai au lieu que j'aurai choisi pour y faire habiter mon nom... »

Le *retour*, toujours le *retour*, c'était l'idée favorite et la préoccupation constante de ces hommes exilés et asservis au sein même de leur patrie. Mais ce qu'il y avait de plus touchant dans leurs vœux, c'était l'humilité profonde avec laquelle ils acceptaient, comme châtiments de Dieu, les plus cruels effets de la méchanceté des hommes. Leurs prières, leurs liturgies, leurs cantiques, les exhortations de leurs pasteurs, tout est plein, tout est profondément imprégné de cette idée. Jamais de comparaison orgueilleuse entre leurs mœurs si graves et la corruption du siècle ; jamais soupçon que, devant Dieu, devant le Saint des Saints, ils valussent mieux que d'autres, et que leurs péchés eussent moins besoin d'être lavés par le sang de la croix. C'était du fond du cœur qu'ils disaient avec Néhémie : « Nous avons péché devant toi ; nous n'avons pas gardé la loi que tu nous avais donnée ! »

Digitized by Google

XIX

A ces cris d'un homme de Dieu, un homme de Dieu allait répondre.

Nous avons vu Reboul marquer deux endroits dans sa Bible. Il ouvrit au second, et lut.

« Consolez, consolez mon peuple[1].

« Parlez à Jérusalem selon son cœur; criez-lui que le temps marqué est accompli, que son iniquité est tenue pour acquittée.

« Pourquoi dirais-tu, ô Israël, que ta souffrance est cachée à ton Dieu, que ton droit lui est inconnu?

« C'est lui, c'est l'Éternel qui rend la force à qui n'a plus de force.

« Tous ceux qui s'attendent à lui, les ailes leur reviendront comme aux aigles; ils marcheront, et ne se lasseront point; ils courront, et ne se fatigueront point.

« Monte, ô Sion, monte sur une haute montagne. Élève ta voix avec force; élève-la, te dis-je, et ne crains point.

« Dis à Juda : Voici ton Dieu!...

« Il paîtra son troupeau comme un berger. Il assemblera ses agneaux entre ses bras; il les gardera sur son sein; il guidera les brebis qui allaitent.

« Mais les forts, il les abattra. Son bras dominera sur eux. Leur salaire est déjà compté.

[1] Ésaïe, XL.

Digitized by Google

« Que sont les nations devant lui? Un peu de poussière, un néant.

« Que sont les princes devant lui? Poussière et néant aussi.

« Voilà, leur tronc ne jettera point de racine en terre. Dieu soufflera sur eux, et ils sécheront, et le tourbillon les emportera... »

XX

On eût dit, à ces mots, qu'il passait déjà parmi l'assemblée, ce souffle à balayer les rois. Les yeux brillaient; les mains se serraient convulsivement. Un sourd enthousiasme s'amassait dans les cœurs.

Mais le feu était assez attisé, trop peut-être. Reboul s'arrêta.

— Frères, dit-il après un moment de silence, ce tourbillon, ce ne sera pas nous. N'allons pas nous donner une mission que Dieu ne confirmerait pas. Armons-nous pour avoir le droit de vivre. Demandons à pouvoir bâtir en paix; ne demandons pas à démolir. Dès que nous aurons obtenu justice, nous rentrerons, humbles sujets, sous le sceptre auquel Dieu nous a soumis.

Mais jusque-là, en avant, frères!... Le temps de la patience est passé. Non! Dieu ne peut vouloir que nous assistions plus longtemps, sans résister, à la ruine de nos églises. Ces chefs, ces pères en la foi qu'il nous avait donnés lui-même, il ne saurait vouloir encore, et toujours, que nous les laissions immoler. Sauvons-les, ou périssons avec eux!...

Digitized by Google

Frères, c'est une chose affreuse que de verser du sang!... Je le sais, moi... moi qui en ai versé jadis... Eh bien, c'est pourtant moi... moi... le dernier des Camisards... après cinquante ans de patience... c'est moi qui vous dis : « En avant!... »

Que ferons-nous? Par où commencerons-nous?... Nous l'ignorons encore. Nous essaierons tout à l'heure, avec l'aide de Dieu, de nous tracer une route, de calculer et d'organiser nos ressources. Mais ce que chacun de nous a déjà pu et dû faire dans le secret de sa conscience, c'était de se demander ce qu'il venait faire ici et dans quel but il allait prendre les armes. Ceux qui se sentiraient poussés par des pensées de vengeance, arrière!... Ceux qui chercheraient une vaine gloire, arrière!... Ceux qui ne songeraient pas uniquement à leur salut et à Dieu, arrière!... Qu'ils ne combattent pas, ceux-là! Ils n'en sont pas dignes. Ils ne pourraient qu'attirer sur notre cause le mépris des hommes et la colère de Dieu.

Frères donc, à genoux... A genoux, tous... Que chacun, devant Dieu, et en le suppliant d'éclairer sa conscience, s'adresse encore une fois ces questions...

Alors il se fit un grand silence. Tous les Cévenols, à genoux, les mains jointes, les yeux fixés vers la terre, s'interrogeaient dans le secret de leurs cœurs.

Ces formes solennelles étaient, du reste, usitées dans leur culte. Souvent, surtout aux jours de jeûne, l'officiant s'interrompait pour ordonner un de ces examens de conscience, grave appel qui ne risquait pas, dans ces assemblées périlleuses, de dégénérer en vains semblants.

Digitized by Google

Reboul aussi s'était mis à genoux. Son front s'appuyait sur la Bible. On ne voyait que ses cheveux blancs et ses mains jointes.

Enfin, il se leva; et quand tous se furent levés :

— Frères, dit-il, écoutez maintenant... et répondez... non pas à moi, mais à Dieu.— Êtes-vous encore décidés?

— Oui, dirent-ils.

— Prêts à tout souffrir?

— Oui.

— Pour vous venger?

— Non.

— Ceux que vous allez avoir à combattre, vous ne les haïssez pas?

— Non.

— Vous resterez les sujets du roi?

— Vive le roi!

— Vous ne voulez que pouvoir vivre en paix, élever vos enfants et servir Dieu?

— Oui.

— Vous le jurez?

— Nous le jurons.

— Eh bien donc, encore un coup, en avant!... En avant, cœurs droits et mains pures!... Dès maintenant, l'épée peut sortir du fourreau...

Reboul avait saisi la sienne. Il venait de la tirer à demi. Il s'arrêta.

— Mon Dieu, dit-il, permets-tu?... Si nous nous trompions, pourtant!... Si nous allions, tout en croyant te servir, te déplaire! Mais non... Tu nous arrêterais... Tu ne nous laisserais pas nous perdre ainsi pour ce monde et pour l'autre...

Digitized by Google

Et d'une main tremblante d'émotion, tantôt il repoussait l'épée dans le fourreau, tantôt il la tirait, mais lentement, comme s'il eût voulu retarder l'instant fatal où on en verrait la pointe. Une fois dehors, lui semblait-il, c'était irrévocablement la guerre, et il s'effrayait d'en sentir le symbole en son pouvoir.

Enfin, — et cette fois, c'était la pointe qu'on voyait :

— La voilà !... dit-il.

Puis, plus bas :

— Mon Dieu, quand rentrera-t-elle!...

XXI

Mais un indicible étonnement venait de se peindre tout à coup dans les yeux de ses auditeurs. Lui-même, il avait entendu quelque mouvement derrière lui, près d'une porte qui s'ouvrait à côté de la cheminée. Au même instant, une main se posait sur son bras.

— Reboul, dit une voix bien connue, remettez l'épée dans le fourreau. Il est écrit que celui qui frappera de l'épée, périra par l'épée...

C'était Rabaut.

Comment était-il là? Que s'était-il donc passé depuis que la nouvelle de son arrestation avait mis les Cévennes en émoi? — Il est temps que nous le disions.

Au sortir de la tour, il avait été déposé dans une chambre de l'appartement du major. Deux sentinelles étaient derrière la porte; deux se promenaient sous la fenêtre.

Digitized by Google

Mais il n'aurait pas entendu leurs pas, que l'idée de fuir ne lui serait pas venue. Il était brisé, anéanti. Un suprême effort l'avait soutenu, mais aux dépens des derniers ressorts de son âme.

Vingt ans de dangers affrontés avec autant de bonheur que d'audace l'avaient rendu, nous l'avons dit, quelque peu fataliste. Nul n'était plus soumis à la volonté de Dieu ; nul, cependant, n'avait été jusque-là plus autorisé à croire que Dieu était pour lui et avec lui. Il s'était cru invulnérable ; il venait de voir qu'il ne l'était pas. Le charme était rompu. Il s'abandonnait à sa destinée. Il n'avait plus qu'à ne pas murmurer et à mourir.

Il ne murmurait pas ; mais il n'avait pas même encore mesuré tout son malheur. Plus la chute est grande et subite, plus il faut de temps pour la bien sentir. Il n'y a que les douleurs médiocres qui prennent immédiatement dans le cœur toute la place dont elles vont disposer. Il en est du cœur comme d'un vase où les gouttes entrent sans peine, et qu'un torrent, où vous le plongez en entier, ne remplira pourtant que peu à peu.

Mais, d'instant en instant, il sentait s'élargir sa plaie. A mesure qu'il revenait de son étourdissement, il passait en revue tout ce qui saignait en lui. Il s'épuisait à compter ses déchirements.

Quant à la pensée de la mort, il n'avait ni à l'aborder ni à la chasser. C'était une vieille connaissance, une amie ou une ennemie, comme on voudra, avec laquelle il avait trop l'habitude de vivre pour qu'elle fût, en ce moment, beaucoup plus terrible qu'à l'ordinaire.

Mourir donc, c'était peu ; mais se sentir arraché à ces églises dont il était, après Dieu, la colonne, à cet apos-

Digitized by Google

lat qui était devenu sa vie, à ces collègues qu'il aimait auxquels il était si nécessaire, à cette épouse qui avait rtagé tous ses périls, à ce fils dont il s'était réjoui de ider bientôt les premiers dans la même carrière, — là ait le poignant, là était l'horreur.

Puis, au milieu de cette vie errante, il avait contracté i invincible besoin de mouvement, d'air, d'espace. Il y avait pas une heure que cette porte s'était fermée r lui, et il sentait déjà comme l'ennui d'une longue ptivité. Il étouffait dans cette chambre. Il s'y prome- it, inquiet, agité, comme l'animal des forêts dans n étroite cage. A chaque tour, il lui semblait qu'elle était rétrécie sous ses pas.

Enfin, il s'assit. Quelques larmes purent s'échapper de s yeux. Un peu de paix descendit dans son cœur. Il eut force de prier; il remerciait Dieu de la lui avoir rendue.

XXII

On entendit un coup de pistolet... M. d'Ambly s'était rûlé la cervelle.

Il n'avait pu résister, le malheureux, au sentiment de on crime et de sa honte. Une trahison pesait trop à on cœur de vieux soldat.

Aussi n'était-ce pas de lui que la pensée en était ve- ue. Celui qui avait acheté sa conscience, comme jadis elle de Bruyn, c'était l'éternel ennemi de Rabaut et es protestants; c'était Charnay.

Il était par hasard en tournée à Aigues-Mortes. Il vait su, de M. d'Ambly lui-même, la visite promise

Digitized by Google

aux prisonnières. Le major, qui savait sa haine, lui en avait parlé pour la rareté du fait, mais comme d'une affaire où lui, Charnay, n'avait absolument rien à voir. Quant à une trahison, comme il n'en avait de sa vie eu la pensée, il ne supposait pas non plus qu'on pût songer à la lui demander.

Aussi Charnay s'était-il bien gardé de lui en parler du premier coup. Il avait pris la chose en plaisantant.

— M. Rabaut, tout de bon?...

— Tout de bon.

— Il ne manquerait plus que de l'inviter à dîner... et moi avec...

— Qu'à cela ne tienne... On le dit de bonne compagnie... Faut-il?...

Mais le jésuite avait détourné la conversation. Il comprenait qu'après un repas pris ensemble, la trahison revêtirait une couleur tellement odieuse que jamais le major ne s'y laisserait amener.

Il eut un moment la pensée de le laisser en dehors du complot. Rien n'était plus facile que de faire arrêter Rabaut à l'entrée ou à la sortie. Mais, de cette manière, le jésuite assumait sur lui, sur les siens, tout l'odieux de la chose. Il n'en viendrait donc là qu'à la dernière extrémité, sur le refus formel du commandant. Il avait encore, d'ailleurs, deux ou trois jours devant lui. Rien ne le forçait de se décider.

Dès le lendemain, un hasard qui n'en était pas un lui fit rencontrer le major. On causa un moment; on allait se séparer.

— A propos, dit Charnay, j'ai pensé à vous toute la nuit...

Digitized by Google

— A moi!...

— A vous. Savez-vous bien que si on venait à savoir.... ce que vous m'avez dit...

— Par qui le saurait-on?... Pas par vous, je pense...

— Allons donc!... Mais enfin, on peut le savoir... Et M. de Saint-Florentin... ne badine pas...

— Ma foi, vous avez peut-être raison... Tout bien pesé, quand ce Rabaut viendra, je le ferai prier de s'en aller...

Ce n'était pas le compte de Charnay.

— Le renvoyer... dit-il; pourtant... à la rigueur... Enfin, vous y réfléchirez...

Le soir, on se retrouva à souper chez le curé d'Aigues-Mortes. Le major prit Charnay à part.

— J'ai réfléchi, lui dit-il; je ne sais trop, en vérité, que faire. Le renvoyer, ce serait singulier... Le laisser entrer... oui... comme vous dites... M. de Saint-Florentin ne badine pas... Après avoir gardé les autres, je pourrais bien être gardé à mon tour...

— Vous avez pris goût à garder, je crois...

— C'est précisément pour cela que je n'aimerais pas à changer de rôle... Bien que, à vrai dire, Aigues-Mortes me fasse déjà singulièrement l'effet d'une prison.

— Vous vous ennuyez ici?...

— Passablement. J'ai vécu à Paris, cher Père...

— Et vous aimeriez y mourir...

— J'aimerais encore mieux y vivre... Mais le moyen? Me voilà ici; on m'y laisse... comme un vieux verrou que je suis...

— Les bons verrous ont bien leur prix, major. Il en faut à Paris aussi...

Digitized by Google

— Oui, à la Bastille... Mais il y en a assez sans moi... malheureusement...

— Une place est pourtant vacante...

— Laquelle?...

— Sous-gouverneur, je crois...

— Taisez-vous... Ne me faites pas venir l'eau à la bouche.

— La Bastille est dans le département de M. de Saint-Florentin...

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Que M. de Saint-Florentin peut vous donner, s'il veut, ladite place.

— C'est clair; mais quelle raison y a-t-il pour qu'il le veuille?

— Que sais-je, moi!... Des recommandations...

— De qui? Qui est-ce qui pense encore à moi?

— Quelque service éclatant...

— Éclatant?... A Aigues-Mortes?... En gardant mes vingt-cinq vieilles femmes?...

— Écoutez. On vous a remis vingt-cinq têtes...

— Oui, vingt-cinq. Après?...

— Eh bien, si... par exemple... vous en rendiez vingt-six...

D'Ambly recula, comme s'il eût marché sur un serpent.

Mais le serpent l'avait mordu. Il eut beau s'en aller en jetant sur le jésuite un regard de colère et de mépris. Le poison était dans ses veines.

Achèverons-nous en détail l'histoire de sa séduction? Dirons-nous ses angoisses, ses longs combats avec lui-même et avec le père Charnay, car celui-ci en était venu

Digitized by Google

peu à peu à parler net, à presser, à commander, comme jadis avec Bruyn? — On a vu le résultat de la lutte. M. d'Ambly avait arrêté le ministre; puis, accablé de honte et de remords, un coup de pistolet avait mis fin à son supplice.

XXIII

Mais pourquoi, plutôt que de s'ôter la vie, n'avoir pas simplement rendu le ministre à la liberté?

Il le pouvait; il n'osa. Il n'y songea même pas. Charnay était là; Charnay le fascinait de ses regards. En lui vendant son honneur, le vieux soldat lui avait vendu son courage, son âme, tout son être. A peine rentré chez lui avec ce prisonnier qu'il n'osait regarder en face, il était allé s'enfermer dans une chambre reculée; et c'était là que les soldats, accourus au bruit, venaient de le trouver mort.

Grand mouvement, là-dessus, par toute la maison. Rabaut entendait des pas, des cris. Une voix à lui inconnue, mais dont le son lui arrivait, dur et sec, à travers le bruit, paraissait donner des ordres. C'était celle de Charnay. Il s'était arrogé le commandement de la maison, et les soldats obéissaient sans mot dire. Ils le connaissaient, d'ailleurs, pour le vrai général en chef de toutes les troupes destinées à agir contre les protestants.

Tout à coup, Rabaut crut entendre comme une altercation entre lui et une autre personne qui, à ce qu'il paraissait, venait d'arriver. Les allants et venants se

Digitized by Google

turent. Les deux voix approchaient, de plus en plus irritées.

— On est donc condamné, s'écriait l'un, à vous trouver sur le chemin de toutes les infamies?...

— Ceux qui m'y trouvent, disait l'autre, ce sont apparemment ceux qui y sont.

— Ceux que vous y poussez, à la bonne heure.

— Ou que vous m'aidez à y pousser.

— Monsieur!...

— Mais oui... Avez-vous donc oublié ce Cévenol...

— Ah!... Vous croyez que, pour avoir été une fois votre complice, je vais rester sous votre joug?... Détrompez-vous. La trahison manqua; elle manquera encore...

— Il est sous clef, heureusement.

— En vérité?...

— Il est mon prisonnier...

— Il n'y a pas de prisonnier ici. Il n'y a qu'un homme traîtreusement arrêté... et qui va être libre...

— Vous oseriez!...

— Qui est-ce qui est le maître ici, monsieur?

— Le roi... Et le roi ne veut pas qu'on laisse échapper un rebelle...

— Le roi, à Aigues-Mortes, c'est moi qui tiens sa place... Et le *rebelle* va sortir...

La voix se rapprochait toujours. L'autre interlocuteur semblait courir après celui qui venait de parler.

— Colonel, criait-il, colonel!... Prenez garde à vous... On saura tout...

— Oui, tout... tout... soyez tranquille... On saura qu'un brave officier s'est brûlé la cervelle, pour avoir cédé un moment à vos conseils...

Digitized by Google

Ils arrivaient devant la porte. Rabaut suffoquait de saisissement et d'angoisse.

— Colonel !... colonel... criait encore le jésuite. Au nom de Dieu !...

— Au nom du diable, taisez-vous !... Sentinelles, emmenez-le...

— Vous n'ouvrirez pas...

— J'ouvrirai...

XXIV

La porte s'ouvrit.

Vaincu par l'émotion, Rabaut était retombé assis. Il put à peine se lever pour aller au devant de son sauveur.

— Monsieur, dit celui-ci, vous êtes libre... Allez où bon vous semblera... Mais au plus vite, ajouta-t-il en baissant la voix. Allez... Dans une heure, dans moins peut-être, je ne serais plus le maître... Ces gens savent tout, voient tout, peuvent tout... Vous avez entendu, sans doute... Si le père Charnay...

— Charnay !... dit le ministre.

— Oui... Ah ! c'est juste... Vous ne le connaissez peut-être pas...

— Non.

— Je comprends... Vous ne pouviez deviner... Mais son nom, vous le connaissez de reste ; sa haine, vous en avez eu assez de preuves ; son pouvoir... Ma foi, il n'y a que lui qui sache où il commence et où il finit. Ainsi, pas de retard... Je vais vous faire escorter jusqu'à l'auberge... Vous faites seller votre cheval, et vous partez...

Digitized by Google

— Saurai-je, au moins, à qui je dois...

— Le marquis de Narniers, monsieur.

Ce fut pour le coup que Rabaut se crut tombé de Charybde en Scylla. Ce nom pouvait-il annoncer autre chose qu'un nouveau piége? Il recula d'un pas. La défiance et le mépris se peignaient déjà sur sa figure.

— Monsieur, dit le marquis avec douceur et fierté, vous m'insultez... mais vous en avez malheureusement acquis le droit... Le temps est précieux; ne le perdons pas en explications. Quand vous serez en sûreté, alors peut-être vous serez plus disposé à me rendre votre estime... Allez...

XXV

Dix minutes après, Rabaut quittait Aigues-Mortes et prenait la route de Toulon. Il était deux heures du matin.

Au point du jour, le jésuite sortait par la même porte et prenait la même route.

Il avait su, toujours par le major, le projet de visite aux galériens. Il allait voir, en conséquence, s'il serait plus heureux à Toulon qu'à Aigues-Mortes. Puisqu'il avait gagné M. d'Ambly, il pouvait gagner M. d'Origny; et M. d'Origny, peut-être, ne se brûlerait pas la cervelle. Bien entendu qu'il ne lui dirait pas pourquoi le major se l'était brûlée. Puis, il saurait bien faire en sorte qu'une fois retombé dans le piége, le prisonnier ne risquât plus d'échapper.

Mais son projet devait manquer des deux bouts.

Digitized by Google

D'abord, l'intendant des galères n'était pas un second
mbly. Charnay fut huit jours à Toulon avant d'oser
rder cette matière. Quand il s'y hasarda enfin,
d'Origny fut longtemps sans même le comprendre,
l faillit, après, le faire jeter par les fenêtres. De là
umeur de M. d'Origny à l'arrivée des galériens de
ulouse, car la scène venait précisément d'avoir lieu.
Rabaut, de son côté, hésitait fort à se rendre à Tou-
n. Il était sûr de l'intendant; mais Charnay pouvait
tteindre par d'autres.

Il poursuivait cependant, lorsqu'il trouva en chemin,
ez un ami, des lettres qui l'appelaient à Toulouse. Il
alla donc, et sans délai, car il s'agissait d'affaires
aves. C'était là qu'il se trouvait tandis que la nou-
lle de son arrestation se répandait dans la province;
était de là qu'il arrivait quand nous l'avons vu entrer
ez Reboul.

XXVI

Dirons-nous la joie de ses amis? Leurs projets ont
sez montré à quel point il leur était cher.

Cette joie, cependant, n'était pas chez tous sans mé-
nge. Les plus ardents, ceux qui avaient appelé de
urs vœux le moment où on secouerait le joug, pré-
yaient, non sans fondement, que sa délivrance allait
anger les dispositions du plus grand nombre. On
était soulevé pour lui; lui sauvé, les scrupuleux et les
èdes allaient recommencer à prêcher l'obéissance.
on air, d'ailleurs, ses premiers mots à Reboul, ses

Digitized by Google

habitudes bien connues, tout annonçait qu'il serait le premier à la prêcher.

Reboul avait obéi, mais à demi. Il n'avait pas remis l'épée au fourreau; il ne l'avait que posée sur la table.

— Mes amis, reprıs le pasteur, qu'ai-je appris! Des projets de soulèvement! des plans de guerre!...

— Pour vous, dit Reboul.

— Pour moi, oui, je le sais... J'en ai été fier, trop fier peut-être... Ce que n'avaient pas fait des années de souffrance, la nouvelle de mon malheur l'a fait en quelques jours... Quelle récompense, mes amis, du peu qu'il m'a était donné de faire pour vous et pour votre cause! Comme je devrais, pensez-vous, car je l'ai déjà lu dans vos yeux, comme je devrais me hâter d'entrer dans ces projets dont j'ai été l'occasion!... Mais, vous le voyez... Ce n'est pas moi qui ne veux pas... C'est Dieu... Il a permis que vous vous armassiez pour moi... et au moment où vous alliez mettre la main à l'œuvre, me voilà... Croyez-vous que ce n'est pas lui qui m'envoie?... Et si c'est lui, qui osera penser que ce ne soit pas pour vous arrêter!... Mais... Reboul... Qu'avez-vous?...

Reboul s'assit tristement.

— C'est fini, murmurait-il, c'est fini...: Esclave on a vécu, esclave on mourra...

— Et libre on ressuscitera, Reboul... Est-ce que vous l'oubliez?...

Mais d'autres l'oubliaient aussi. Quand on a entrevu la liberté, fût-ce à travers des flots de sang, on ne revient pas du premier coup à l'humilité de l'esclave et à la résignation du chrétien.

Digitized by Google

— Reboul a raison, dit une voix.

— Il a raison, répétèrent cinq ou six autres. Toujours
ffrir... toujours attendre... Nous ne le voulons
...

— Nous ne le voulons pas!.... dirent-ils alors à peu
s tous.

Mais Rabaut, penché vers le vieillard, s'était relevé
es derniers mots. Il avait reculé d'un pas, les bras
isés. On murmurait encore que déjà on s'en repen-
t.

— Vous ne *voulez* pas?... dit-il. A votre aise...
ez... Mais souvenez-vous d'une chose, c'est que je
vous bénis pas...

Ils baissaient les yeux.

— Pardonnez-nous... disaient déjà quelques-uns.

— Vous pardonner? reprit-il d'une voix plus douce.
n'est pas moi que vous avez offensé. Que Dieu vous
rdonne, à la bonne heure!... Et s'il ne faut que le
demander, je suis prêt... *Nous ne voulons pas!* Eh!
i sommes-nous, pauvres vers de terre, pour dire :
Nous ne voulons pas!... » Depuis quand n'est-ce
ıs Dieu seul qui veut, Dieu seul qui peut vouloir?...
r enfin, quand vous en auriez le droit, mes amis, en
ez-vous le pouvoir? Je n'ai pas voulu vous parler,
s le début, des obstacles à surmonter; il fallait qu'un
otif plus noble, et surtout plus chrétien, vous ébran-
t auparavant. Mais ils sont, ces obstacles, à moins
e vous ne comptiez sur des prodiges, absolument
surmontables. Vous espériez soulever la province?
ètrompez-vous. La province n'est pas ce qu'elle était
ıtrefois. L'indifférence, l'amour des commodités de

Digitized by Google

la vie, la peur, enfin, s'il faut tout dire, ont pénétré partout. Hors de vos montagnes, les plus zélés trembleraient. Vainqueurs, quel moyen auriez-vous de profiter de vos succès? Vaincus, on vous écraserait. Vos frères vous plaindraient, vous admireraient peut-être; quant à se joindre à vous, ils ne le voudraient ni ne le pourraient. Non, mes amis, point d'illusions. Le moment n'est pas venu. Viendra-t-il? Dieu le sait; mais ce n'est pas à nous de le hâter autrement que par nos prières.

XXVII

L'irritation avait cessé, mais le découragement pouvait venir. Aussi Rabaut ne quitta-t-il pas ce sujet qu'il ne leur eût rendu, comme il savait si bien le faire, cette sérénité d'esprit qui seule est le vrai courage et la vraie résignation. Il les élevait, par la foi, au-dessus des misères comme au-dessus des félicités de ce monde. Plus d'illusions, mais plus de ces emportements humains qui leur en avaient fait un besoin. Le passé était noir; l'avenir, plus noir encore; mais on s'en remettait à Dieu, le grand consolateur de ceux qui souffrent.

Puis il leur raconta sa visite à Aigues-Mortes, sa captivité, sa délivrance. On pria; on se sépara. Il avait été convenu qu'on enverrait par toute la contrée, pour annoncer son retour et l'abandon des projets de soulèvement.

Une heure après, sur cette même table où nous avons

Digitized by Google

ı la Bible et l'épée, un modeste souper était servi. ıbaut, son hôte et deux amis, venaient de prendre ace autour.

— Eh bien, monsieur le pasteur, dit Reboul, vous nez de Toulouse. Où en sommes-nous, là-bas?

— Mal; bien mal.

— Ainsi, plus d'espoir?...

— Je ne le crois pas.

— Pauvre Calas!

— Pauvre Rochette!

— Nous les avions presque oubliés, ces jours der-ırs...

— Pour ne penser qu'à moi...

— Ah! c'est que vous... voyez-vous...

— N'en parlons plus, Reboul... Braves amis!...

Il lui serra la main, et on resta un moment sans ːler.

— Vous pensiez à moi, reprit-il; eh bien, moi aussi, pensé à vous. Une des choses qui me poursuivaient, ıgues-Mortes, dans cette interminable heure, savez-ıs ce que c'était? Précisément la pensée du bonheur ː j'avais si souvent goûté, le soir, après des jour-ːs fatigantes ou périlleuses, dans les maisons hospi-ières où je passais la nuit.

— Et la mienne en est, n'est-ce pas?...

— Si elle en est, Reboul!

— Mais elle est bien triste, à présent... Mes pauvres ants!... Si au moins vous les aviez vus à Toulon!... · ils y sont, je pense; ils doivent y être arrivés. Que bien vous leur auriez fait!....

— Courage, Reboul... Dieu est avec eux...

Digitized by Google

— Et avec nous... quand vous y êtes...

— Quand j'y suis!... Pourquoi pas toujours?

— Vous voyez bien que nous allions faire des folies...

On causa d'autres choses. Ce n'étaient pas les sujets qui manquaient.

A côté des périls et des souffrances, il y avait tous les détails de l'administration intérieure que nous avons vu restaurer par Antoine Court, et qui était arrivée, à cette époque, à une régularité qu'on eût admirée en pleine paix. Chaque Église avait son consistoire, inflexible gardien de la discipline et des mœurs. Sans consistoire, elle eût cessé de figurer au nombre des Églises. Ainsi le portait un décret de 1723. « Attendu que, dans les villes et lieux où il n'y a point d'Anciens, il est arrivé des désordres et des scandales, il a été délibéré qu'on en établirait incessamment; et faute de ce faire, et s'il y a un refus de la part des fidèles, ils ne seront point visités des pasteurs, *ni avertis pour aller aux assemblées.* » Dirons-nous que c'était sévère? Disons sublime, et nous aurons dit plus vrai. Ayez des Anciens, ou vous n'êtes pas convoqués à ces assemblées... qui mènent droit aux galères et à la mort. Jamais la langue de l'honneur n'a mieux dit avec moins de prétention et moins de mots.

Les consistoires avaient beaucoup à faire. État civil, finances, aumônes, surveillance des mœurs, organisation et police des assemblées, telles étaient leurs attributions principales. C'était un État dans l'État; mais un État qui n'existait qu'à la condition d'être invisible. L'affaire la plus simple se compliquait de précautions sans fin.

Digitized by Google

Aussi Reboul et ses convives, Anciens tous trois au consistoire du lieu, avaient-ils mille choses à demander au pasteur. Si l'intendant de la province eût, par hasard, entendu leur conversation, il n'aurait pas été médiocrement surpris de l'étendue du champ que leur zèle savait se faire parmi tant d'édits, tant d'arrêts et tant d'espionnages.

— Vous ne nous parlez pas de votre fils, dit Reboul. Mourrai-je sans l'avoir revu? sans l'avoir entendu prêcher?

— J'espère bien que non. Ses études vont être finies. Vous le verrez, s'il plaît à Dieu, au printemps.

— Ministre?...

— Non, mais prêt à l'être. Nous le consacrerons en France. Un beau jour pour moi, Reboul!...

— Et pour l'Église. Qui le consacrera?

— Vous me le demandez?...

— Je devinais... Dieu soit avec lui... et avec vous!...

On se réjouissait, dans le pays, du retour de Rabaut le fils, qui étudiait, comme on l'a dit, au séminaire de Lausanne. Il avait partagé, encore enfant, les fatigues et les dangers de son père. Quoiqu'il fût absent depuis dix ans, on se rappelait ses talents précoces, et on aimait à se les représenter mûris par l'âge et l'étude.

XXVIII

Quand on eut fini de souper :

— Vous voulez donc, reprit le ministre, que je vous dise où on en est à Toulouse...

Digitized by Google

— Pardon, interrompit Reboul. Nous n'avons rien su qu'à demi, encore ne sommes-nous pas sûrs si le peu que nous savons est bien vrai. Auriez-vous la bonté de reprendre d'un peu plus haut?

— Très-volontiers. Je remonterai, si vous voulez, à l'arrestation du pasteur Rochette. Vous l'avez connu, n'est-ce pas?

— Peu; mais beaucoup de réputation.

— Il le méritait. C'était — je n'ose plus dire *c'est* — c'était un des plus dévoués et des plus capables d'entre nous. Il avait desservi d'abord les églises de l'Agénois, puis celles du Quercy. Enfin, dans notre dernier synode, le 3 juin de cette année, nous lui avions décidément assigné le quartier du Montalbanais. C'est dans cette assemblée, où il faisait les fonctions de secrétaire, que je l'ai vu pour la dernière fois.

Trois mois de ministère avaient suffi pour lui donner, dans ce nouveau champ de travail, une heureuse et remarquable influence. Il semblait se multiplier en proportion des besoins de son église. Il était partout; il faisait tout. Peu de jours avant sa captivité, j'ai su qu'il allait avoir à tenir, en quelques semaines, plus de vingt réunions différentes.

Arrivé, le 13 septembre, à Caussade, on vint le chercher de la campagne pour baptiser un enfant. Son guide ordinaire, Viala, alla reconnaître les lieux, et revenait, vers minuit, avec un homme de l'endroit. Rencontrés par une patrouille de garde bourgeoise, ils se troublent, disent qu'ils attendent quelqu'un, qu'ils vont à Montauban. Le pasteur, qui venait à leur rencontre, est interrogé aussi, et répond, ce qui était vrai,

Digitized by Google

qu'il va à Saint-Antonin. Cette contradiction paraît suspecte. On les arrête tous les trois.

A Caussade, nouvel interrogatoire. Il pouvait mentir; il ne voulut pas se sauver par un mensonge. Il se nomma.

Le maire et les consuls étaient effrayés de leur capture. Deux d'entre eux, anciens protestants, voulaient qu'on le relâchât sans bruit; les autres, quoique catholiques, ne se souciaient pas de le livrer au parlement. Il fut tacitement convenu qu'on le laisserait s'évader la nuit suivante.

Tout à coup, le bruit se répand que les protestants des environs vont arriver en armes pour délivrer leur pasteur. On sonne le tocsin; on s'arme à la hâte. Des bandes parcourent les rues. On va jusqu'à arborer la croix blanche, souvenir de la ligue et de la Saint-Barthélemy. Le tocsin sonne également à quatre ou cinq lieues à la ronde. De toutes parts les catholiques accourent. Ils viennent protéger Caussade contre la fureur des protestants.

Les protestants, cependant, n'arrivaient pas. Personne n'affirmait en avoir vu seulement quatre ensemble, encore moins un seul qui fût armé; et de fait est qu'il n'y a jamais eu aucune trace de ce prétendu projet d'invasion. Mais les consuls, en attendant, avaient été forcés de mettre leur prisonnier en lieu sûr. Tout Caussade montait la garde autour de la prison. Notre ami était perdu.

Il ne devait pas l'être seul.

D'horribles menaces avaient été proférées contre nous. Des protestants s'étaient vu assaillir dans leurs

Digitized by Google

maisons ; quelques-uns même avaient été contraints de repousser la force par la force. Le sang n'avait pas coulé; mais il n'aurait fallu qu'un coup pour amener un massacre.

Tandis que les protestants de Caussade se barricadent chez eux, le bruit arrive à Montauban qu'ils vont être égorgés, qu'ils le sont peut-être déjà. Trois frères, gentilshommes verriers du comté de Foix, se trouvaient dans cette ville. Ils apprennent l'arrestation du pasteur, l'exaspération des catholiques. Ils partent pour Caussade, armés de leurs fusils de chasse. Qu'y vont-ils faire? Ils ne le savent pas ; ce qui est sûr, c'est qu'ils n'ont pas la pensée d'attaquer à eux trois, avec des fusils de chasse, un bourg tout rempli de soldats, et nul n'a vu qu'ils aient tenté, dans la route, de se procurer des compagnons. On les voit venir de loin. On les assaille, on les désarme... Et les voilà, vous le savez, à Toulouse, sous le poids d'une accusation capitale. Il y a eu, disent leurs ennemis, révolte à main armée; et le parlement est tout prêt à prononcer en conséquence.

— Mais leurs amis?... dit Reboul. Car enfin ils doivent en avoir... Ils en ont...

— Beaucoup. On a remué ciel et terre. C'est pour eux que je viens d'aller à Toulouse, où j'étais déjà il y a deux mois. J'ai dirigé moi-même les démarches; j'ai parlé, j'ai fait parler. Inutile!... Ils périront. Quant au pasteur, il ne faut pas songer à rien obtenir de ses juges. La loi est formelle; quand ils voudraient le sauver, ce qui n'est guère le cas, ils ne pourraient. Tout au plus peut-on espérer pour lui la potence au lieu de la roue.

Digitized by Google

C'est donc plus haut qu'il a fallu s'adresser. Le gouverneur, les ministres, le roi, ont été harcelés de nos suppliques. J'ai écrit moi-même au duc de Richelieu, au duc de Fitz-James, même à madame Adélaïde, la fille aînée du roi. Elle avait une ou deux fois témoigné, assure-t-on, quelque pitié pour nous. Tout ce que j'ai pu imaginer de plus propre à toucher son cœur sans blesser sa piété, qui n'est pas des plus éclairées, je le lui ai dit en faveur de notre malheureux ami. Point de réponse. A-t-elle seulement reçu ma lettre? M. Court n'est pas parvenu à le savoir. En attendant, la procédure avance; l'arrêt est peut-être déjà dressé.

— Comme le serait le vôtre, interrompit Reboul, si vous étiez resté entre leurs mains... Mais nous l'aurions déchiré, nous... Ou nous y aurions laissé nos têtes...

— Reboul, au nom de Dieu, ne parlons plus de ces projets...

— Oui, vous avez raison... N'en parlons plus...

Il soupira. Le chrétien s'était soumis; le Camisard se réveillait toujours.

XXIX

— Il me reste à vous raconter, reprit le ministre, les commencements du procès Calas. Dans l'autre, nous n'avons contre nous que des lois iniques et des juges inexorables; dans celui-ci, nos ennemis ont déjà accumulé toutes les folies et toutes les horreurs du fanatisme.

Digitized by Google

Vous avez connu les Calas. Un père universellement estimé, une mère aimable et pieuse, des enfants qui n'avaient pas tous répondu à leurs soins. Le troisième fils, Louis, s'était fait catholique; l'aîné, Marc-Antoine, menait une détestable vie, paresseux, dissipé, sombre, incapable de prendre plaisir à rien, même aux débauches par lesquelles il cherchait à se distraire. Il avait été très-lié avec Bruyn, celui qu'on appelait mon Judas, et qui a si bien effacé, depuis, son infamie d'un moment. Mais lui, il était condamné à rouler, de faute en faute, jusqu'au fond de l'abîme où il va entraîner son père.

C'était le 13 octobre. J'étais depuis quelques jours à Toulouse, tout occupé de Rochette et des trois frères Grenier. J'avais vu les Calas dans la journée. Le père m'avait demandé de voir son fils, de joindre mes efforts aux siens pour tâcher de le faire changer de vie. On m'avait conduit dans sa chambre. J'avais trouvé un homme abruti par le vin et la débauche, sourd aux exhortations, aux prières, à la voix de la religion aussi bien qu'à celle de la nature. J'étais même sorti sans revoir son père, tant il me paraissait certain qu'on ne devait plus rien espérer. Le malheureux m'avait-il mieux compris qu'on ne l'eût dit à son air? Ai-je contribué, en lui montrant l'horreur de son état, à sa détermination d'en sortir par le suicide? Peut-être. Dans une âme empoisonnée, tout peut devenir poison,

Le soir, vers dix heures, passant par hasard dans la même rue, j'entends des cris. J'accours; mais comme plusieurs personnes étaient déjà arrêtées devant la porte, la prudence m'oblige de rester à quelque distance.

Digitized by Google

e suis toujours, vous le savez, comme un éclaireur au nilieu du pays ennemi.

La porte s'entr'ouvre; la foule recule avec effroi. Derière cette porte, à l'entrée de la boutique, un homme st suspendu. Je reconnais Marc-Antoine. Au même nstant, j'aperçois le jeune Lavaysse, un ami de la famille, qui monte sur une table et coupe la corde, tandis que d'autres personnes reçoivent le cadavre dans leurs ›ras. Le guet arrive. On repousse la foule. La famille ‹t quelques voisins restent seuls dans la boutique, s'efforçant, mais en vain, de rappeler Marc-Antoine à la vie.

Arrivent, sur ces entrefaites, deux capitouls, Lisle le Brive et David de Baudrigue, ce dernier bien connu par son animosité contre nous. Et cependant, ils étaient là depuis plus d'un quart d'heure, qu'ils n'avaient encore songé ni l'un ni l'autre à soupçonner ou à chercher un crime. Il en était de même dans la foule. Personne, autour de moi, n'avait encore dit un mot contre l'opinion unanime que le malheureux s'était pendu.

Les capitouls s'en allaient; ils n'avaient pas même dressé de procès-verbal, Tout à coup, du milieu de la foule, une voix crie que Calas devait abjurer sous peu, qu'il est mort assassiné, que l'assassin ne peut être que son père. Un des capitouls lève les épaules et continue son chemin; l'autre, David, s'arrête, court après lui, le ramène, et donne ainsi en un instant une consistance alarmante au bruit qu'on vient de semer. Aussitôt, sans autre examen et malgré les représentations de son collègue, il fait arrêter toute la famille, y compris Lavaysse et une servante. On les conduit à l'Hôtel de Ville. Le cadavre y est aussi transporté, et, contre toutes les

Digitized by Google

règles, c'est alors seulement qu'on dresse le procès-verbal.

J'étais resté parmi la foule; j'avais suivi, non sans terreur, les effrayants progrès d'une opinion qui ne m'avait d'abord paru qu'absurde. A chaque instant c'étaient de nouveaux détails sur la prétendue conversion de Marc-Antoine, sur ses projets d'abjuration, sur son *martyre*, car on commençait déjà à donner ce nom à sa mort. Au bout d'une heure, il y aurait eu du danger à paraître penser autrement que la multitude.

Je me retirai, cependant, plus affligé de ce fanatisme héréditaire que sérieusement inquiet sur le sort des Calas. L'examen, pensais-je, même aussi partial qu'on pouvait le craindre, aurait bientôt établi leur innocence.

J'avais compté sans le clergé.

Il est d'usage, dans l'église romaine, qu'en cas de crimes graves dont les auteurs sont inconnus, les fidèles soient solennellement sommés, sous peine d'excommunication, de venir déposer ce qu'ils savent ou soupçonnent au sujet du fait dont il s'agit. Cette sommation, ordinairement accompagnée de détails destinés à faciliter les recherches, est ce qu'on appelle un *monitoire*.

On se hâta donc d'en lancer un. Cette pièce, signée du vicaire général, s'écartait tellement des formes communes, que je ne pus m'empêcher, au premier abord, de la croire altérée ou supposée. Je savais la haine des prêtres; mais je les avais crus plus adroits à la cacher.

On commençait par supposer admis, incontestable, ce qui était à prouver avant tout, savoir que la mort de Calas était le résultat d'un crime.

Digitized by Google

Cela posé, sans désigner ouvertement le père, les questions étaient arrangées de telle sorte que les réponses porteraient nécessairement sur lui.

Enfin, tous les articles présupposant le crime, et tout renseignement étranger à ces articles devant, d'après la jurisprudence ordinaire, rester en dehors de l'information, la porte était fermée aux dépositions à décharge.

Bientôt, comme si ce n'était pas assez d'une barrière élevée d'avance entre la vérité et les juges, on eût dit que ceux-ci voulaient se condamner eux-mêmes à ne pouvoir l'accueillir, quand même elle forcerait la barrière et arriverait, évidente, à leurs consciences.

Le monitoire avait supposé établi que Calas était mort assassiné. Les capitouls font un pas de plus : ils prennent sur eux d'affirmer que Calas est mort catholique, ou, du moins, tout prêt à le devenir. Ils ordonnent, en conséquence, que le corps soit provisionnellement inhumé *en terre sainte*, et cela, pour plus de solennité, dans le cimetière de Saint-Étienne, la cathédrale de Toulouse.

Le curé fit des objections. La catholicité du mort, disait-il, n'était rien moins que prouvée. Malgré le monitoire, aucun prêtre n'avait encore affirmé que Marc-Antoine lui eût jamais fait des ouvertures au sujet de ses plans d'abjuration. Dans quelle fausse position n'allait-on pas se trouver, si, après des obsèques catholiques, on venait à avoir la certitude que le défunt était mort protestant; si surtout, après lui avoir rendu tous les honneurs que l'Église refuse aux suicidés, on était forcé d'avouer qu'il avait péri par un suicide? — Mais

Digitized by Google

c'était là précisément ce que leur haine avait fait vœu de ne pas avouer. On passa outre. On décida que l'inhumation aurait lieu...

Le branle était donné. Une cinquantaine de prêtres, avec cierges, bannières, tout l'attirail, enfin, des enterrements solennels, viennent prendre le corps à l'Hôtel de Ville. Une foule immense les suit. Le corps est présenté à l'église. L'eau bénite ruisselle sur le cercueil. Le peuple ne peut plus douter. Calas est mort catholique; Calas est mort martyr de sa foi.

Dès le lendemain, voici des messes pour le repos de son âme. Églises, couvents, confréries, s'animent d'une sainte émulation. Les pénitents blancs, chez lesquels Calas, disait-on, devait se faire inscrire aussitôt après son abjuration, veulent particulièrement se distinguer. J'ai assisté à cette abominable comédie, prélude trop certain d'un drame affreux. L'église était tendue, non de noir, mais de blanc. Ne fallait-il pas dire aux yeux que ce jour était un jour de fête, que le défunt était entré triomphant dans le ciel? Au milieu s'élevait un magnifique catafalque; un squelette était debout au sommet. Dans sa main droite, une palme, symbole du martyre; dans l'autre, un écriteau sur lequel on lisait en grosses lettres ; *Abjuration de l'hérésie*. Tous les couvents, toutes les confréries de la ville et des environs assistaient, par des députés, à ce lugubre spectacle. Toute la contrée était sur pied. Le peuple, l'imagination frappée, priait, pleurait, s'indignait. L'arrêt de mort de nos pauvres amis se lisait sur tous les visages.

Qu'avait-il été, pourtant, cet homme dont on s'évertuait à faire un martyr et presque un saint? Toute la

Digitized by Google

lle avait su ses débordements; tout le monde avait aint son père. Avait-on au moins aperçu en lui, dans s derniers temps, quelque amélioration? Non. Tel on ıvait vu depuis des années, tel il était resté jusqu'à fin. Les voisins pouvaient l'attester. La veille de sa ort, il avait passé la soirée dans une maison de jeu; était rentré, comme à l'ordinaire, taciturne et chan-lant. Ainsi, non-seulement rien ne prouvait qu'il eût ngé à se faire catholique, mais ce projet, à le suppo-r réel, n'avait été accompagné d'aucun changement ns sa conduite. Libertin il avait vécu; libertin il était ort.

Mais la haine n'y regarde pas de si près; l'église ro-aine, d'ailleurs, n'a jamais été fort scrupuleuse dans choix de ses héros. Qu'importe ce qu'on fait, pourvu u'on croie ou qu'on ait l'air de croire? Qu'importe ce ue Calas a été, pourvu que sa mort fournisse une occa-on de fanatiser le peuple, de perdre quelques hugue-ots, de réchauffer, enfin, quelques-unes des calomnies ont on nous poursuit depuis deux cents ans? Car n ne s'est pas contenté de crier au parricide; on veut u'il y ait chez nous une loi secrète, prescrivant aux arents de mettre à mort ceux de leurs enfants qui oudraient passer au catholicisme. Où a-t-on vu, je ne irai pas cette loi, puisqu'on prétend que nous la tenons achée, mais des actes qui parussent en être les consé-uences? Les convertisseurs nous ont arraché assez 'enfants, assez de jeunes gens; combien en a-t-on vu 'assassinés jusqu'ici? Quand il serait prouvé que Marc-ntoine est mort de la main de ses parents, ce serait ncore un crime isolé; ni notre Église, ni nous, ne de-

Digitized by Google

vrions en être solidaires. Mais non. Cette loi de sang qu'on a mise sur notre compte, il n'y aura bientôt pas un catholique à Toulouse qui n'en parle et qui n'y croie comme s'il l'avait lue, comme s'il nous l'avait entendu prêcher. Il m'a fallu prendre la plume pour tâcher de détruire, chez quelques-uns au moins, ces odieuses préventions. Une brochure, que je viens d'achever, s'imprime secrètement à Toulouse. Produira-t-elle quelque bien? Je n'ose en attendre beaucoup. Les uns sont trop aveuglés pour s'instruire; les autres, trop avancés pour reculer.

Nous avons cependant eu un moment d'espérance. Les capitouls ayant ordonné, le 18 novembre, que Calas, sa femme et son fils Pierre, fussent appliqués à la question, les accusés interjetèrent appel, et le parlement, le 5 décembre, a cassé l'arrêt des capitouls. En même temps, il évoquait l'affaire et ordonnait un plus ample informé.

Nous respirions; mais ce ne fut pas pour longtemps. On a laissé subsister la procédure, si grossièrement et si partialement instruite; on a ordonné, peu après, une nouvelle publication du monitoire. Ainsi, l'œuvre des capitouls se continue au parlement. Même fausseté dans les bases, même irrégularité dans la marche, même acharnement, sous des formes un peu plus graves, contre les accusés et contre nous.

Nous avons, il est vrai, plus d'amis qu'on ne le croirait; mais la plupart n'osent parler. Il se passe en ce moment à Toulouse ce qu'on ne voit communément qu'en des temps de révolution : ce sont les violents, c'est la populace qui fait l'opinion publique. Ceux qu'on

Digitized by Google

a vus les plus portés, en d'autres occasions, à mépriser les jugements de la foule, ce sont maintenant ceux qui ont le plus l'air de penser que la voix du peuple est la voix de Dieu. « Vous êtes tout Calas!... » disait un de nos ennemis au conseiller De la Salle, le seul qui n'ait pas suivi le torrent. « Et vous, répondit M. De la Salle, vous êtes tout peuple. »

Voilà, mes amis, où nous en sommes. Les Calas sont au secret; toute communication avec eux est impossible. Ne recevant aucune direction, ignorant tout ce que les juges instructeurs trouvent bon de leur cacher, ils tombent, à chaque interrogatoire, dans quelque nouveau piége. Pressés de questions sur des points insignifiants qu'aucun d'eux n'avait pu songer à noter dans sa mémoire, ils ne sont pas toujours rigoureusement d'accord; et ces contradictions, recueillies, amplifiées, vont grossir la masse des faits sous lesquels on prétend les écraser.

Je n'espère plus rien; mais je combattrai jusqu'au bout. Si leur sang doit couler, je veux au moins qu'il ne coule pas en vain. Qui sait si leur mort, dans les vues de Dieu, n'est pas une des conditions de notre délivrance ?

XXX

Il était près de minuit, et Rabaut devait repartir avant le jour. Les deux amis se retirèrent. Le pasteur monta dans sa chambre.

Digitized by Google

Cette chambre, située au premier étage, n'avait qu'une fenêtre, donnant sur un petit jardin. Elle était, du reste, assez bien pourvue de tous les moyens d'évasion que permettaient les lieux: A la fenêtre, une échelle de cordes, toujours roulée derrière le volet intérieur. Dans une armoire, une porte secrète menant à la cave ou dans les combles, selon qu'on voudrait descendre ou monter. Derrière le lit, enfin, en cas que la maison fût à la fois envahie et cernée, un dernier refuge. C'était une cachette basse et longue, dont l'entrée, au niveau du sol de la chambre, était habilement dissimulée dans un des panneaux du soubassement. Là, couché dans le mur, respirant par une fente, on pouvait encore défier, un jour ou deux, les recherches de l'ennemi.

Rabaut était occupé à noter, avant de se mettre au lit, son itinéraire du lendemain. Il avait une foule de gens à voir, d'affaires à régler; et comme il tenait à retourner le plus tôt possible à Toulouse, il voulait faire en sorte de ne perdre ni un pas, ni un moment.

Il faisait froid. Cette maison solitaire, cette chambre inhabitée, ce lourd silence de la nuit, tout concourait à ajouter au froid qui prend les membres cet autre froid qui prend le cœur.

Rabaut avait fini, et il ne se levait pas. Il éprouvait ce vague saisissement qui vous retient et vous cloue à votre place, comme si vous aviez peur du bruit que vous ferez en remuant. Il écoutait, immobile, les gémissements du vent, le frôlement des feuilles sèches qui tourbillonnaient dans le jardin, la vieille pendule, enfin, qu'il entendait au-dessous de lui, dans la cuisine, et

Digitized by Google

dont les battements égaux contrastaient sourdement avec les bruits désordonnés du dehors.

Il lui semblait, depuis quelques moments, avoir entendu quelque chose qui n'était ni le bruit du vent ni celui des feuilles. Ce bruit, qui venait du jardin, avait continué une fois entre deux raffales; mais alors il avait cessé tout à coup, comme s'il se fût aperçu qu'il allait se trahir, et qu'il devait attendre une nouvelle irruption de la bise.

Minuit sonna, et aussitôt, comme à un signal attendu, le bruit parut renoncer à se cacher. Plus de doute. C'étaient des pas, des voix. Rabaut court à la fenêtre. Il colle son œil à une petite ouverture, pratiquée dans le volet; mais il n'aperçoit rien. La nuit est noire. A peine aperçoit-on le sommet de quelques arbres, dont les branches dépouillées se dessinent sur les ténèbres du ciel. Mais les voix, les pas se rapprochent.

Au même instant, sur la rue, on heurte violemment à la porte. Celle de la chambre s'entr'ouvre. C'est Reboul. « Fuyez ou cachez-vous! » dit-il; et il descend à la hâte. Mais Rabaut n'a déjà plus le choix. Le jardin vient de s'éclairer; on aperçoit distinctement des soldats, des paysans armés. Fuir est impossible; mais il importe qu'on puisse croire qu'il a fui. Il ouvre l'escalier secret, le laisse ouvert, et va s'enfermer dans la cachette.

Là, il n'entendait plus qu'un bruit confus. Il sentit, à l'ébranlement de la muraille, qu'on enfonçait la porte. Puis, le tumulte envahit la maison. L'escalier tremblait sous les pas; les crosses de fusil retentissaient sur les planchers.

Digitized by Google

La porte de la chambre, enfin, s'ouvrit avec fracas. Plusieurs personnes s'y précipitèrent à la fois.

— Nous y voici !... Arrivez !... criait une voix.

Et cette voix, Rabaut la connaissait maintenant. C'était la voix d'Aigues-Mortes, la voix du Père Charnay.

XXXI

Repoussé de Toulon, Charnay était revenu, furieux, au Pont-de-Montvert, son quartier général comme inspecteur des missions du pays. Il avait su, mais seulement le soir même, l'assemblée qui devait avoir lieu chez Reboul. Ne pouvant réunir, en un moment et sans bruit, assez de gens pour s'emparer d'une quarantaine d'hommes, il avait résolu d'attendre que la moitié au moins fussent sortis. Mais, sur ces entrefaites, il apprit qu'un homme à cheval venait d'être vu près du bourg; que ce même homme avait été rencontré, peu après, passant à pied dans la rue et s'introduisant chez Reboul. Plus de doute : c'était un pasteur.

Charnay change aussitôt son plan. Dans les assemblées, il le sait, le mot d'ordre est toujours de faire évader le pasteur. Il se décide donc à laisser en paix l'assemblée, car, fût-elle réduite à quelques hommes, elle trouverait peut-être encore un moyen de lui dérober ou de lui arracher sa proie. Ainsi, que tous s'échappent, pourvu que le pasteur soit pris.

On avait observé que, seul, il avait un manteau. On pouvait donc, malgré l'obscurité de la nuit, le reconnaître à la sortie, le suivre, le saisir. Deux hommes,

Digitized by Google

accroupis dans l'ombre à quelques pas de la porte, l'avaient inutilement attendu ; d'où on concluait, ce qui avait tout d'abord paru probable, qu'il passerait la nuit dans la maison.

Vers onze heures, quelques affidés de Charnay s'étaient glissés un à un dans le jardin ; d'autres, échelonnés dans la rue, étaient prêts à se rapprocher au premier signal. Charnay avait cependant décidé qu'on attendrait minuit. Le pasteur serait couché, pensait-il, et on en aurait meilleur marché.

XXXII

— Nous y voici !... criait-il donc en s'élançant le premier dans cette chambre qu'une lampe allumée, un lit, une chaise devant la table, lui indiquaient assez comme le but de ses recherches.

Mais il avait encore un pied sur le seuil qu'il s'arrêta, interdit et haletant.

— Personne !... personne !

Puis aussitôt, apercevant l'escalier dérobé : — Bien !... reprit-il ; nous y sommes... Il n'est certainement pas sorti... Il est là-haut... ou là-bas...

Quelques hommes montèrent ; quelques autres, l'abbé en tête, descendirent.

Peu après, ils étaient tous de retour. Rien dans les combles ; rien dans la cave non plus, sauf une porte qui conduisait au jardin, et dont on remarqua que le verrou était tiré. Mais les sentinelles du dehors avaient eu l'œil

Digitized by Google

sur cette porte. Elle ne s'était pas ouverte, disaient-ils.

Or, ce verrou, c'était Reboul qui avait trouvé le temps, au premier éveil, d'aller le tirer, pour qu'on pût croire que Rabaut s'était sauvé par là. La ruse avait réussi. Malgré la dénégation des sentinelles, on commençait à croire à l'évasion.

Charnay s'était assis, dans une agitation terrible, sur la chaise où Rabaut était naguère à écrire ses notes. Le poing fermé, le bras étendu sur la table, l'œil fixé sur le mur, à peine écoutait-il les rapports qu'on venait lui faire. Que lui importaient les détails? La conclusion restait la même. Il avait manqué son coup; il n'avait plus qu'à ronger en silence le frein que Dieu avait mis encore une fois aux élancements de sa haine.

De temps en temps il secouait sa stupeur, et ses yeux s'allumaient d'un sombre espoir.

— Est-on allé sur le toit?...

— Oui, mon Père.

Il redevenait immobile.

— A-t-on fouillé partout?

— Oui, mon Père.

Nouveau silence.

— A-t-on sondé les murs?...

— Oui, mon Père.

— Partout?...

— Partout... Ah! pas dans cette chambre...

Se lever, saisir un bâton, frapper à coups secs et pressés partout où il pouvait atteindre, ce fut l'affaire d'un moment. Mais les murs gardèrent le secret. Il avait frappé trop haut, car la cachette était, on se le rappelle, au niveau du plancher. D'ailleurs, le panneau qui en

Digitized by Google

ırmait la porte était appuyé de manière à ne pas ren-
re, au choc, un son plus creux que les panneaux voi-
ns.

Le jésuite alla se rasseoir.

— J'ai froid, dit-il. Qu'on me fasse du feu.

— Ici?... dit un de ses gens.

— Ici... Eh! eh!...

Une nouvelle idée lui venait. Si le proscrit était, par
asard, dans la cheminée?... C'est par une cheminée que
: pasteur Lafage, aux environs de Monoblet, en 1754,
ısaya de se sauver. Une balle, comme il arrivait sur le
›it, lui fracassa le bras. Trois jours après, il était
endu à Montpellier.

Charnay se hâta donc d'envoyer deux hommes sur le
›it. Lui-même il arrangea le bois; lui-même il alluma
: feu. Mais les hommes revinrent seuls. Rien n'était
›rti... que la fumée.

Tout à coup, il se souvint de Reboul. A défaut d'un
asteur, il avait une autre victime. Aux termes des
lits, Reboul allait aux galères et sa maison était rasée.
utant en était arrivé, en 1754, au protestant Novis,
›ur avoir donné asile à Lafage.

— Qu'on me l'amène, dit Charnay. Peut-être en tire-
›ns-nous quelque chose...

Il ne l'espérait pas, car la fermeté du vieillard était
›nnue. Il voulait voir. Certains animaux carnassiers
ment beaucoup à jouer avec leurs victimes.

— Eh bien, lui dit-il, il s'est sauvé?...

— J'en ai déjà remercié Dieu, monsieur.

— Vous l'en remercierez aux galères... N'oubliez
ıs... Vous aurez tout le temps...

Digitized by Google

— Monsieur croit que j'y resterai longtemps?...

— A perpétuité, parbleu!... Vous ne savez pas l'or donnance?...

— Si fait... Mais elle m'atteint un peu tard. J'a quatre-vingt-trois ans, monsieur. *Perpétuité*, à c âge...

— Vos biens sont confisqués.

— Qu'en ferais-je?... Je vais au bagne, et mes héri tiers y sont déjà.

— Votre maison sera rasée.

— *Si cette tente où nous logeons est détruite, nou avons dans le ciel...*

— Taisez-vous.

— Vous voulez que saint Paul se taise?

— Taisez-vous... Où est-il?

— Qui?

— Le ministre.

— Quand je le saurais, vous pensez bien que je ne le dirais pas.

— Et vous l'ignorez?

— Je l'ignore.

Il le disait avec d'autant plus d'assurance, qu'il ne savait en effet si Rabaut était caché ou avait réussi à fuir.

— Mais enfin, dit Charnay, d'un ton sensiblement plus doux, vous ne pourriez pas nous donner... quelques... indications? Nous oublierions volontiers, nous, qu'il était chez vous...

— Oui... Mais je n'oublierais pas, moi, que j'aurais commis une infamie... Croyez-vous que cela ne valût pas vos galères?...

Digitized by Google

— Vous tenez à y aller?

— Je tiens à mourir comme j'ai vécu, que ce soit ici à Toulon. Mais oui... Vous avez raison... J'y tiens... me sera doux d'y être, puisque j'y serai pour ma foi, ıbord, pour M. Rabaut ensuite...

— Pour?... s'écria Charnay.

Mais il n'avait que trop bien entendu. Les yeux lui rtaient de la tête. Il s'était jeté sur Reboul, et lui seuait convulsivement le bras.

— Rabaut!... criait-il. C'était Rabaut!...

— Mais oui... dit tranquillement le Cévenol. Vous ı le saviez pas?...

En effet, Charnay ne s'en était pas douté. Il croyait abaut à Toulon ou dans les environs; rien n'avait pu ıi faire supposer qu'il l'eût suivi de si près dans les évennes. Trop heureux de prendre un pasteur, il n'avait as songé à demander quel était celui qui venait de lui chapper. Si Reboul, d'ailleurs, avait pu penser qu'il ıe le sût pas, il se serait gardé de le lui dire.

XXXIII

Sa fureur n'avait plus de bornes. Il se reprochait tout haut d'avoir mal pris ses mesures. Il faisait venir ses soldats, ses paysans; il leur demandait, d'un ton terrible, de nouveaux détails qu'il n'écoutait pas. Il voulut monter au grenier, redescendre à la cave, fouiller lui-même tous les coins.

Au milieu de ces violences, il avait encore une fois

Digitized by Google

oublié le vieux Reboul. Celui-ci était resté dans la chambre, sous la garde de deux soldats qui n'osaient aborder Charnay pour lui demander ses ordres. Ils causaient, en attendant, avec lui. Ces hommes paraissaient médiocrement contents du rôle qu'on leur donnait à jouer dans la contrée. Des soldats français, pensaient-ils, auraient eu en ce moment mieux à faire que d'aider les pourvoyeurs d'échafauds. Ils auraient préféré, en somme, servir sous le maréchal de Soubise, tout battu et chansonné qu'il était, que de vaincre sous un jésuite et de faire des prisonniers de quatre-vingt-trois ans.

— Et tu ne sais pas où il est?... reprit tout à coup le prêtre, en revenant se camper devant lui.

— Je ne le sais pas, dit Reboul.

— Ah!... tu ne le sais pas!... Ah!... tu ne veux pas parler!... Attends... attends... Nous avons desserré les dents à de plus têtus que toi...

— A des lâches.

— Pour la dernière fois, veux-tu?...

Reboul leva les épaules.

En un clin d'œil, avec l'échelle de cordes, Charnay l'eut lié sur une chaise. Puis, lui arrachant sa chaussure, il le traîna devant le feu.

Les soldats ne cachaient pas leur horreur. Charnay faisait rougir les pincettes. Ainsi avait fait M. de Machault, on se le rappelle, pour arracher des révélations à Damiens.

Reboul avait pâli. On l'entendait prier tout bas.

— Tu pries, je crois?... dit Charnay, tout en arrangeant ses tisons.

— Il priait aussi, l'abbé Chayla...

Digitized by Google

– Quand?...

– Quand nous le tuâmes, monsieur l'abbé, pour ir fait à quelques-uns des nôtres... ce que vous voulez faire...

– Est-ce que tu croirais... par hasard... m'épou-ter?...

– Ce serait facile, je crois... Vous voilà déjà tout si...

– Moi!...

– Mais rassurez-vous. Nous n'en sommes plus à as-siner. Quand la vengeance est sûre, pourquoi la hâte-ns-nous?...

– La vengeance! Quelle vengeance?...

– Croyez-vous en Dieu, monsieur?...

– Tais-toi, malheureux!...

– Eh bien, ne demandez pas sur qui nous comptons... s pincettes sont rouges, monsieur l'abbé...

Charnay les prit...

Cependant Rabaut entendait, voyait. Par cette même ite qui lui servait pour respirer, il apercevait, par-ssous le lit, et le feu, et Charnay baissé devant le , et les pieds nus du malheureux Cévenol. Sa réso-ion était prise. Il ne laisserait pas le sacrifice s'ac-mplir. Au premier cri, au premier gémissement de victime; il criait au bourreau de s'arrêter, et il se rait à lui.

Mais le bourreau hésitait. Plusieurs fois il avait pris s pincettes, et, plusieurs fois, comme ne les trouvant s assez rouges, il les avait remises dans le feu. Son n, toujours plus menaçant, dissimulait mal son em-rras. Il était visiblement combattu. Par la pitié?

Digitized by Google

Peut-être, car c'était la première fois, nous devons le dire, qu'il allait faire de sa main l'office de tourmenteur; mais c'était aussi, et surtout, par la pensée des dangers qu'il risquait d'appeler sur sa propre tête. D'un côté, le souvenir de Chayla; de l'autre, les limites de ses pouvoirs d'inspecteur, qui ne comprenaient nullement celui d'infliger la torture, encore moins celui de l'infliger de sa main. Ce droit, messieurs des parlements s'en étaient toujours montrés fort jaloux; et ce n'était pas le moment, pour les jésuites, de se mettre mal avec eux par une inutile usurpation.

Rabaut, une main sur le verrou, l'autre sur sa poitrine, comme pour étouffer le bruit des battements de son cœur, Rabaut, disons-nous, ne le perdait pas de vue. Son courage et sa force s'usaient dans cette atroce attente. Jouer sa vie, il en avait l'habitude; mais la contempler, de ses yeux, suspendue à un fil, et à un fil qu'il lui faudrait couper dès qu'il plairait à un furieux de le tendre, — c'était plus qu'il ne pouvait supporter. Il étouffait; il avait besoin de se retenir pour ne pas briser sa cachette, ne fût-ce que pour respirer.

Tout à coup, il se fit un grand fracas. Reboul, immobile et muet, avait vaincu. Charnay n'avait osé aller au delà des menaces; il s'était relevé, jetant au loin, comme pour le punir de son inutilité, l'instrument du supplice. Puis il s'était précipité vers la porte, et son pas, chancelant de rage, retentissait déjà dans l'escalier.

Quelques moments après, ses gens emmenaient le Cévenol.

Quelques jours après, ses démolisseurs mettaient à bas la maison. On trouva la cachette. Elle était vide.

Digitized by Google

Et pendant qu'on démolissait la maison, le propriétaire arrivait au bagne, où l'attendaient ses deux petits-fils.

XXXIV

Tandis que les galères recevaient de nouveaux hôtes et que la mort planait sur les prisonniers de Toulouse, la cause de la tolérance n'en faisait pas moins, dans un certain monde, de grands et curieux progrès.

Curieux, en effet, car la légèreté du siècle n'était nulle part plus bizarrement empreinte.

Plaindre les protestants était devenu la mode; mettre un terme à leurs maux, nul n'y songeait, nul, du moins, parmi ceux qui avaient en main le pouvoir de les soulager.

Il y a des gens qui vous font de touchants morceaux sur la bienfaisance, et qui ne sont rien moins que bienfaisants. Est-ce hypocrisie? Quelquefois; mais le plus souvent, ce n'est que légèreté. Parlez-leur de la pauvreté : ils sont tout cœur et tout larmes. Parlez-leur des pauvres et pour les pauvres : ils auront presque l'air étonné qu'il y en ait.

Ainsi faisait-on, il y a cent ans, pour ces intrépides débris du protestantisme français. Plus leurs malheurs tranchaient avec les raffinements du jour, plus on se laissait aller à ne s'en émouvoir que comme d'une vieille histoire. On plaignait leurs martyrs, mais comme ceux des premiers siècles, tout au plus comme ceux de

Digitized by Google

la Chine ou du Japon. Quelquefois même, comme on en a vu plus haut un exemple, il y avait réellement erreur sur l'époque de leurs souffrances. L'auteur de l'*Honnête Criminel* avait cru mettre sur la scène un fait déjà ancien. Son héros, avait-il pensé, ne pouvait être mort depuis moins de vingt ou trente ans. Marmontel, de qui il tenait l'histoire et qui lui avait suggéré l'idée d'en faire un drame, Marmontel n'en jugeait pas autrement.

Cependant cette pièce que le héros lui-même, comme nous l'avons aussi vu, trouvait assez médiocre, avait du succès à Paris. C'était, à tout prendre, un des moins mauvais échantillons de ce genre bâtard que Diderot avait mis à la mode, et qu'on a si bien caractérisé par le nom de *drame bourgeois*; genre faux, s'il en fut, puisqu'on lui avait conservé la raideur du drame classique, tout en choisissant les héros dans un monde moins élevé, où la solennité de l'ancien ton n'avait plus aucune excuse. Ajoutez à cela l'exagération dans les sentiments, le philosophisme dans les idées, l'enflure dans le style, — et voilà ce qu'un siècle usé avait la bonhomie de considérer comme un progrès sur les nobles défauts du théâtre de Racine.

L'*Honnête Criminel* était donc la pièce du jour. On ne la jouait pourtant pas; elle ne parut au théâtre qu'en 1768. Le gouvernement s'y était-il opposé? Nous n'avons pu le savoir. Quoi qu'il en soit, l'effet n'en était que plus général. On se serait contenté d'aller la voir, tandis qu'on la lisait, qu'on la relisait, que tout le monde, enfin, voulait en savoir des tirades. On était tolérant avec l'*Honnête Criminel*, comme on était pieux

Digitized by Google

avec le *Petit Carême*, comme on aimait les champs, au coin du feu, avec M. de Saint-Lambert, les bergers avec Boucher et Watteau, l'astronomie avec M. de Fontenelle, l'ancienne Rome avec M. de Florian, les animaux avec M. de Buffon, la nature et la vérité, en un mot, avec quiconque excellait à les gâter.

De Paris, la pièce avait passé à Versailles, car c'était Paris, maintenant, qui donnait le ton à la cour. Les dames l'avaient sur leur toilette; les petits marquis, dans leur poche. Elle allait arriver au roi.

XXXV

Rien n'était changé, depuis un an, dans la vie privée du monarque. Il devenait de jour en jour plus difficile à amuser; de jour en jour, la favorite y mettait plus d'art et plus de soin.

Elle lui avait assez chanté le *Devin de village;* elle imagina de lui déclamer l'*Honnête Criminel*.

Ces représentations intimes, connues sous le nom de *Spectacles des petits cabinets du roi*, dataient de 1747, troisième année du règne de madame de Pompadour. Elle avait brillé, à Étioles, sur le petit théâtre de M. de Tournehem, son oncle; elle voulait se procurer l'occasion d'obtenir, sous les yeux du roi, la continuation de ces succès.

Elle eut bientôt formé sa *troupe*, car on trouva plaisant de prendre et de garder ce nom. Les premiers qui la composèrent furent le duc de Chartres, les ducs

Digitized by Google

d'Ayen, de Nivernais, de Duras, de Coigny, le comte de Maillebois, les marquis de Courtenvaux et d'Entraigues. En femmes, on était moins riche. Il n'y avait, avec la marquise, que la duchesse de Brancas, la comtesse d'Estrades et la comtesse de Marchais. Pour le chant, on n'était que trois en tout : madame de Pompadour, madame de Brancas et le duc d'Ayen. Aussi ne joua-t-on d'abord, en fait d'opéras, que de petits actes à trois, tels que *Bacchus et Érigone*, *Ismène*, *Églé*, etc. Le *directeur*, enfin, était le duc de La Vallière, et le souffleur l'abbé de La Garde, bibliothécaire et secrétaire de madame de Pompadour.

On avait débuté par l'*Enfant prodigue* de Voltaire, mais si secrètement que l'auteur lui-même ignora, pendant quatre ou cinq jours, comment la pièce avait été reçue. Il n'avait pas, du reste, à en être fort inquiet. La marquise l'avait choisie ; la marquise y jouait. Louis XV fut enchanté. Il décida même, à cette occasion, qu'on pourrait applaudir en sa présence, ce qui était jusque-là interdit aussi bien en particulier qu'en public. Ce fut le premier privilége accordé aux petits spectacles, et ce privilége, dans les idées de la cour, était immense.

Le nombre des spectateurs, borné primitivement à cinq ou six, ne fut jamais considérable ; il se passa même plusieurs années avant qu'on admît des dames. Leur présence eût ramené l'étiquette, que le roi tenait, avant tout, à bannir de ces réunions ; il fallait qu'on pût se placer, sans distinction de rang, dans un parterre où le roi seul aurait une place fixe et distinguée.

Mais si cette simplicité se maintint plus ou moins du

Digitized by Google

côté des spectateurs, il n'en fut pas de même du côté de la troupe. En 1750, nous la trouvons magnifiquement montée en musiciens et en danseurs. Le corps de ballet compta jusqu'à vingt personnes, les unes appartenant à la cour, entre autres le marquis de Courtenvaux, *premier danseur*, et le reste, les figurants, choisis à l'Opéra. Vingt choristes, hommes et femmes, y étaient aussi recrutés. A l'orchestre, enfin, on était trente, dont un tiers d'amateurs et une vingtaine d'artistes, tous des plus distingués.

Cela dura quelques années. Le roi, bien que toute la cour eût fini par être de la partie, continuait à se croire en petit comité, tout comme Louis XIV, au milieu des magnificences de Marly, s'était cru jusqu'au bout dans un petit château bourgeois, où il venait se reposer des grandeurs de Versailles.

Un beau jour, Louis XV s'aperçut qu'il s'ennuyait là comme ailleurs; il en conclut que ces *petits* spectacles ne différaient guère plus que de nom des anciens grands spectacles de la cour.

Alors, on ôta peu à peu ce qu'on avait peu à peu ajouté à l'organisation première. La troupe redevint ce qu'elle était dans l'origine, augmentée de quelques noms, diminuée de quelques autres, juste en état, enfin, de réciter l'*Honnête Criminel*.

XXXVI

Le roi en avait ouï parler (de la pièce, s'entend, non du héros, car il était moins homme que personne à

Digitized by Google

s'inquiéter de ce qu'il était devenu). Il avait agréé qu'on la lui jouât à Bellevue, dans une de ces soirées où il aimait à voir sa cour réduite à sept ou huit personnes, mais ne s'occupant que de lui, ne s'amusant que pour l'amuser lui-même, ne riant, ne conversant, ne mangeant, que pour le faire lui-même converser, rire, manger.

La pièce, du reste, se prêtait admirablement à être jouée en société. Six personnages, pas plus; une seule décoration, représentant la mer, avec une maison à droite et une à gauche, pour faire entrer et sortir les acteurs; d'action, peu ou point, mais des monologues à foison, du sentiment à pleines mains, tout ce qui pouvait le mieux flatter l'amour-propre des acteurs en leur offrant successivement à tous l'occasion de se distinguer.

Il est vrai que, en eût-il été autrement, les gens de bonne volonté n'auraient pas manqué davantage. C'était une grande affaire, à la cour, que de monter sur ce petit théâtre, à côté de la marquise, devant le roi. Le moindre bout de rôle était brigué comme une grâce insigne. « J'eus une fois, dit madame du Hausset dans ses Mémoires, un commandement à demander pour un de mes parents; mais madame de Pompadour n'aimait rien demander à M. d'Argenson. Pressée donc par ma famille, qui ne pouvait concevoir qu'il me fût difficile, dans la position où j'étais [1], d'obtenir pour un bon militaire un petit commandement, je pris le parti d'aller trouver le ministre. Il me reçut assez froidement.

[1] Madame du Hausset était femme de chambre de madame de Pompadour.

Digitized by Google

ame je sortais, M. le marquis de V***, qui avait en-
lu ma demande, me suivit. Vous voulez un comman-
ient, me dit-il. Il y en a un de vacant qui m'est
mis pour un de mes protégés. Voulez-vous faire un
ange de grâces? Je vous le céderai. Je voudrais être
gent... — Et comme je ne comprenais pas la plaisan-
e: Voici, reprit-il. On va jouer *Tartufe*, et il y a,
ime vous savez, un rôle d'exempt de police... Faites-
i donner ce rôle, et le commandement est à vous.
si fut fait. J'eus mon commandement, et le marquis
iercia Madame comme si elle l'eût fait duc. »

Donc, fussiez-vous marquis ou duc, vous étiez tout
ireux, à Bellevue, de vous appeler Champagne ou
otin. Frontin, c'était le nom classique; aussi Fe-
illot de Falbaire, l'auteur de l'*Honnête Criminel*,
vait-il pas manqué de le donner à un de ses valets.
lit valet récitait onze vers; un autre, deux seule-
nt; un troisième n'avait qu'à accourir sur le théâtre,
ur soutenir une dame en pâmoison. Mais la dame
mée, ce devait être la marquise... Et qui aurait osé
pas briguer l'honneur de la recevoir dans ses bras?
Mais elle aurait trouvé trop simple de ne choisir que
rmi les gens qui s'offraient. Pour elle, c'était peu que
s'amuser de la pièce, très-peu amusante d'ailleurs; il
lait qu'elle s'amusât des acteurs eux-mêmes, ou du
oins de quelques-uns des acteurs. C'était une manière
faire sentir sa puissance aux gens qu'elle n'atteignait
is autrement.

Le marquis de Narniers était de retour à Versailles.
changement survenu dans son caractère et dans ses
ées n'avait pas échappé, avant son départ pour le

Digitized by Google

Midi, à madame de Pompadour. Sans être encore, à beaucoup près, un homme religieux ni même un homme très-grave, il n'était plus ce jeune écervelé qu'on avait vu dévoué corps et âme au culte exigeant de la faveur. L'évêque ne comprenait rien à l'indifférence de son neveu pour ce qui avait jusque-là été son tout ; il n'y voyait qu'une sottise à ajouter à tant d'autres. « Vous vous perdez !... » lui disait-il, quand il le voyait rester des semaines sans aller à la toilette ou au cercle de madame de Pompadour.

XXVII

— Eh bonjour, marquis !... lui dit-elle, la première fois qu'il y vint après son retour. Voilà bien longtemps qu'on ne vous a vu.

— J'étais dans le Midi, madame. J'avais mon régiment à voir, et diverses affaires à Aigues-Mortes, où j'ai l'honneur de commander pour le roi.

— Très-bien ; mais voilà plusieurs jours, je crois, que vous êtes de retour.

— Trois ou quatre jours, madame.

— Et on ne vous pas encore vu ?...

— Des affaires... une visite à mon oncle...

— Oh ! je ne vous demande rien... Ah !... si fait... un petit service...

— Madame...

— Vous savez... ou vous ne savez peut-être pas... que nous devons jouer un de ces jours, devant le roi, une pièce nouvelle... l'*Honnête Criminel*...

— Devant le roi !...

Digitized by Google

— Devant le roi. Vous qui devenez, dit-on, le bon
ıi des protestants...
— Madame...
— C'est, comme vous voyez, une bonne œuvre, et
ıs serez heureux de vous y associer. Tous les rôles,
ılheureusement, sont donnés. André, c'est M. de
ırigny, mon frère. Le comte, c'est monseigneur le
c d'Orléans. M. d'Olban, c'est le marquis d'Entrai-
es. Lisimon, le père d'André, c'est M. le duc de
chelieu...
— Non pas, madame, non pas!... cria le duc, qui
ıusait à quelque distance.
— On ne vous parle pas, dit la marquise en riant.
— Non... mais j'entends.
— Vous avez promis.
— Pas du tout. Moi... un rôle!... moi... des vers!...
— Belle affaire! une centaine...
— Cent cinquante, au moins.
— Vous les avez comptés?... Bien. C'est une preuve
ue vous songez à les apprendre.
— Mais...
— Revenons, monsieur de Narniers. Restent trois
alets. Deux sont pris; le troisième, ce sera vous, s'il
ous plaît.
M. de Narniers s'inclina.
— Ce soir, reprit-elle, nous répétons.
— Ce soir?... Mais comment... Mon rôle...
— Vous êtes muet, cher marquis.
— Ah!... muet?...
— Muet. La charge, comme vous voyez, n'est pas
lourde.

Digitized by Google

— Qu'en savez-vous, ma sœur?... dit Marigny.

— Mais...

— Muet!... C'est bien dur, au contraire... Une femme doit savoir cela...

— Méchant!...

Le marquis n'avait pu que s'incliner une seconde fois. Il était définitivement enrôlé dans la troupe de Bellevue. Il ne lui restait plus qu'à se faire faire un galant habit de laquais.

XXXVIII

Cependant, au milieu de ces préoccupations futiles, la cour n'était pas gaie. Le choix d'un drame larmoyant, à la place des folles pièces qu'on montait d'ordinaire à Bellevue, était déjà peut-être, sans que la marquise s'en fût doutée, un résultat de la gravité des circonstances.

Elles étaient graves, en effet.

« Si vous voulez des nouvelles de nos armées, avait écrit Voltaire en février [1], le régiment de Champagne s'est battu comme un lion, et a été battu comme un chien. Si vous voulez des nouvelles de la marine, on nous prend des vaisseaux tous les jours. Si vous aimez mieux des nouvelles de finance, nous n'avons pas le sou. »

En décembre, c'était bien pis. L'hiver avait suspendu

[1] Lettre à M. d'Argence de Dirac, 24 février 1761.

Digitized by Google

a guerre; mais l'année suivante s'annonçait plus rude
t plus ruineuse qu'aucune des précédentes. Le Pacte
e famille, dont nous avons déjà dit quelques mots,
vait excité en Angleterre une effroyable irritation.
'Espagne, disaient les Anglais, devait immédiatement
orter la peine de son rapprochement avec la France;
t l'avidité britannique avait déjà calculé ce qu'il y
urait à lui prendre en vaisseaux, en trésors, en colo-
ies. Organe de ces haines et de ces espérances, Pitt
vait demandé la guerre; mais il s'était trouvé seul,
ans le conseil, à la vouloir sans délai. Il s'était retiré.
a démission, donnée avec éclat, n'avait servi qu'à
iguillonner l'opinion. Son successeur, lord Bute, qui
aguère voulait la paix non-seulement avec l'Espagne,
ais avec la France même, lord Bute, le chef des
ries, avait cédé à l'entraînement général. L'Espagne
llait être attaquée; la France, en vertu du Pacte de
mille, était obligée de la défendre.

Ainsi, tandis que les régiments d'Allemagne, décimés
découragés, venaient lentement se refaire au sein
e la patrie épuisée, il fallait, pour l'année suivante,
nger au midi aussi bien qu'au nord, à la mer comme
la terre, et cela, sans aucune de ces illusions belli-
ueuses qui donnent de la force aux faibles, du cou-
ge même aux lâches. Il fallait secourir l'Espagne,
vec le sentiment qu'on avait fait son malheur et qu'on
e la sauverait pas. Il fallait combattre, enfin, avec la
rtitude que, fût-on heureux autant que brave, on ne
mporterait aucun succès décisif. Quoique la dernière
mpagne n'eût pas été sans gloire, non-seulement la
uestion n'avait pas fait un pas, mais on se voyait

Digitized by Google

moins avancé qu'au commencement de l'année. Le sang de la noblesse avait coulé en abondance; les familles en deuil se demandaient ce qu'il avait produit. On levait les yeux vers le trône... Il en descendait des pensions, mais rien de plus. Il n'y avait à attendre du roi aucun enthousiasme pour la France, aucun intérêt sérieux pour ceux qui tombaient au champ d'honneur, aucune de ces paroles qui vont au cœur des braves et dont le Béarnais payait les siens.

Deux partis divisaient la cour. Les maréchaux de Soubise et de Broglie étaient revenus d'Allemagne en s'accusant mutuellement des revers de l'armée. Tous deux ils avaient fait des fautes; tous deux ils avaient commis la plus grande et la plus inexcusable: ils avaient été battus. On pouvait, on devait peut-être les disgracier l'un et l'autre; mais, s'il fallait choisir, Soubise était incontestablement le premier à sacrifier. C'était lui qui, à Fillinghausen, en négligeant d'occuper certains défilés, en laissant son collègue se battre seul pendant trois heures, avait causé la perte de la bataille; c'était lui qui, brave de sa personne, mais hors d'état de concevoir et encore plus d'exécuter un plan de quelque étendue, avait sans cesse dérangé ceux du maréchal de Broglie, heureux encore quand il ne les avait pas volontairement entravés. Il faut voir, dans les mémoires du temps[1], ce qu'était alors une armée française. Hormis la bravoure personnelle qui n'était même pas très-générale parmi les simples soldats, il n'y restait presque rien de ce qui fait une

[1] Ceux, en particulier, du comte de Bezenval.

Digitized by Google

rmée forte et capable de grandes choses. Point de scipline, point d'unité, point de confiance dans les iefs, qui n'en méritaient du reste aucune. Le moent venu, on se battait bien; mais on n'avait, jusie-là, nulle envie de se battre. Des mois, des saisons itières se passaient en marches, en contre-marches. 'était Turenne, moins le génie; c'était l'art de la ierre arrivé, comme tous les arts, à force de raffineents, à une stérilité complète. Il attendait sa régénéition; et le maréchal de Soubise était moins que perinne en état de l'opérer.

Mais il était l'ami de madame de Pompadour; mais avait été nommé, soutenu, dirigé même par elle. Ne i avait-elle pas envoyé plus d'une fois des plans de ampagne de sa façon, des cartes où elle marquait, vec des mouches à visage, les villes à prendre, les idroits à fortifier? Donc ce n'était pas lui qui s'était ompé, mais la fortune. Son rival, en conséquence, enait d'être destitué et exilé.

Il n'en avait pas fallu davantage pour que la déveur publique, jusque-là à peu près partagée entre s deux, tombât de tout son poids sur le favori de la arquise. On ne s'en était pas tenu là. Absous déjà ès qu'on l'avait vu exilé, le maréchal de Broglie était evenu, en quelques jours, un grand capitaine, un éros. Deux vers :

> On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage;
> C'est le sort d'un héros d'être persécuté...

laient applaudis avec fureur. Son successeur, quel u'il fût, était déjà condamné. La malignité publique

Digitized by Google

ôtait d'avance à l'armée tout ce qu'elle aurait pu retrouver, au printemps, de confiance et d'enthousiasme.

Même à la cour, où nul ne pouvait songer à lutter contre le crédit tout-puissant de la marquise, le maréchal de Broglie n'avait jamais eu plus d'amis que depuis sa chute. Madame de Pompadour ne pouvait pas ignorer que, s'il en devait quelques-uns à son mérite, il en devait le plus grand nombre au désir de la mortifier elle-même, aux distinctions dont elle comblait son rival. Elle se demandait donc, non sans angoisse, si elle n'avait pas trop lié son sort à celui d'un général malheureux, dont les échecs passés retombaient déjà sur elle, dont les échecs futurs pouvaient la perdre avec lui.

En vain vous vous flattez, obligeante marquise,
De mettre en beaux draps blancs le général Soubise.
Vous ne pouvez laver à force de crédit
La tache qu'à son front imprime la disgrâce ;
Et toujours on dira, ce qu'à présent on dit,
Que si Pompadour le blanchit,
Le roi de Prusse le repasse...

Ainsi rimaient les courtisans; ainsi fredonnaient la cour et la ville. Et le temps n'était plus où on pouvait dire : « Qu'ils chantent, pourvu qu'ils payent. » Non; la chanson, à cette époque, ce n'était plus qu'une arme d'avant-garde. Derrière était toute une armée, avec l'Encyclopédie pour drapeau, la destruction pour mot d'ordre, l'avenir pour champ de bataille. On avait jadis appelé la France « une monarchie absolue, tempérée par des chansons ; » mais le pays avait passé, sans s'en apercevoir, sous l'absolutisme des

Digitized by Google

idées, qui faisait de la chanson même un de ses instruments les plus puissants.

Ainsi donc se rapetissaient et s'agrandissaient tour à tour, selon qu'on attaquait les hommes dans les institutions ou les institutions dans les hommes, toutes les questions du moment et de l'avenir. Un mouvement immense aboutissait à un couplet; un couplet renfermait en germe un mouvement immense.

XXXIX

Cependant le duc de Richelieu, incapable de résister aux caprices de la marquise, s'était mis à étudier son rôle. Il espérait bien ne pas le jouer; mais quant à s'y refuser formellement, il n'osait.

Outre sa répugnance à figurer, à son âge, dans un exercice de ce genre, il redoutait, non sans raison, l'infidélité de sa mémoire et sa profonde incapacité quant aux vers. Les règles de la prosodie étaient pour lui comme celles de l'orthographe : il ne les avait jamais retenues, jamais senties; il n'en avait absolument pas la bosse, aurait-on dit de nos jours. Pour connaître un vers faux, il ne savait d'autre moyen que de le scander sur ses doigts. S'il écoutait ou récitait, un pied de plus, un de moins, c'était tout un pour lui. De là, même lorsqu'il disait bien, une défiance telle qu'il se perdait à tout propos. Peu d'hommes, en conversation, parlaient plus facilement que lui; mais cette facilité même, dans les vers, était un piége. Il y changeait

Digitized by Google

perpétuellement des mots, et ces mots manquaient rarement d'être ou trop longs ou trop courts.

Il avait donc parlé au roi du mauvais pas où on voulait l'engager. Le roi était déjà décidé à ne pas permettre qu'un duc, un ancien général, s'exposât à se faire moquer de lui ; mais comme les préparatifs de ces petits spectacles l'avaient toujours plus amusé que les spectacles mêmes, il n'avait pas paru désapprouver le bizarre projet de la marquise. Il aimait beaucoup, en particulier, à faire répéter les rôles; il mettait même, à ce qu'il paraît, assez de talent et d'entrain dans ces petites leçons. Le maréchal les donnait aussi assez bien [1] ; mais quant à les recevoir, il sentait qu'il aurait la tête fort dure.

Il s'y était donc pris d'avance. Quand madame de Pompadour, à sa toilette, avait parlé comme comptant sur lui, elle en savait plus qu'elle n'en disait. Le roi lui avait confié que Richelieu apprenait déjà sa leçon, et que lui, le roi, il la lui faisait réciter.

XL

Ce même soir donc, une heure environ avant la répétition annoncée, le roi et son premier gentilhomme étaient à deviser au coin du feu.

Le roi, comme il lui arrivait communément lorsqu'il croyait avoir de quoi occuper sa soirée, était

[1] Il avait, comme premier gentilhomme de la chambre, la surintendance des théâtres royaux.

Digitized by Google

d'assez bonne humeur. Le maréchal, contre son ordinaire, paraissait assez préoccupé. Nouvelle source de bonne humeur pour le roi, qui l'appelait jeune débutant et s'amusait de ses appréhensions.

— Ah çà, dit Louis XV, après l'avoir aidé de son mieux dans une des tirades de ce pauvre vieux Lisimon, savez-vous qu'elle ne vaut pas le diable, cette pièce?...

Et il la jeta sur la cheminée. C'était une brochure in-8°, de ce grossier papier gris-jaune sur lequel on imprimait tout ce qui n'était pas édition de luxe. Le papier, soit dit en passant, a été long à se civiliser. Il n'y a pas cent ans que les plus raffinés marquis écrivaient encore leurs billets doux sur une espèce de carton, dont un caporal, aujourd'hui, ne voudrait pas.

— A qui le dites-vous, Sire!... répondit lamentablement Richelieu.

— Ne vous plaignez pas trop. Votre rôle est le meilleur... le moins mauvais, veux-je dire... Puis, ajouta le roi en ricanant, joué par vous...

— Votre Majesté veut m'achever...

— Vous êtes bien modeste, Richelieu...

— Vous êtes bien cruel, Sire...

— *Par pari refertur.*

C'était encore une des malices du roi que de parler latin au maréchal. Il n'en savait lui-même que très-peu; mais Richelieu, on se le rappelle, pas un mot.

— Plaît-il?... dit Richelieu.

— Eh oui, je vous rends la pareille. Ne vous moquiez-vous pas de moi quand vous me disiez que je chantais bien?

— Mais...

Digitized by Google

— Pas de mais. Vous vous moquiez...

— Moi, Sire!...

— Moi, seigneur, moi, que j'eusse une âme si traîtresse!...

dit le roi, déclamant. Allons, Cinna poursuivit-il, pas d'exclamations...

Sieds-toi ; je n'ai pas dit encor ce que je veux...

— Dites-le, Sire.

— Eh bien donc, un jour qu'on avait répété chez la marquise le *Devin*, de M. Rousseau, je fredonnais je ne sais plus quel air. « Bien, disiez-vous, bien!... » Et j'avais fini par vous croire. Tout à coup, devant une glace, qu'est-ce que j'aperçois?...

— Comment, Sire, vous auriez vu,..

— Bien. *Habemus confit...*

— Plaît-il?...

— J'ai vu... ce que vous vous rappelez très-bien, à ce que je vois. J'ai vu mon premier gentilhomme, mon admirateur du moment d'avant, je l'ai vu qui faisait le signe de se boucher les oreilles... Ai-je bien vu, monsieur de Richelieu?...

Tu te tais maintenant, et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance...

— Continuez, Sire.

— Quoi?

— Votre rôle. J'attends le « soyons amis. »

— Avons-nous cessé de l'être?

Digitized by Google

— Ah! Sire, voilà qui est encore plus magnanime.

— Eh bien, puisque nous revoilà amis, et que le premier caractère de l'amitié, c'est la franchise...

Le roi branlait la tête.

— Achevez donc, Sire, dit Richelieu.

— La vérité, cher duc, m'oblige à vous dire que vous avez tout ce qu'il faut pour le gâter, ce rôle qui n'est déjà pas trop bon...

Richelieu parut étonné. Malgré sa répugnance à dire des vers, son amour-propre lui avait déjà fait entendre qu'il ne les disait pas trop mal.

— Oui, reprit le roi; puisque l'auteur y a mis tant d'emphase, il faudrait au moins que l'acteur n'enlevât pas le peu de naturel qui est resté. Vous êtes beaucoup trop grand seigneur, Richelieu, pour représenter un vieux bonhomme...

— Qu'on me l'ôte, le vieux bonhomme. Je ne demande pas mieux.

— Non pas! non pas!... Allons... Encore une fois ces vers... Et tâchons de mettre un peu moins d'esprit là où il ne faut que du sentiment.

Richelieu se leva, fit quelques pas, et, revenant de l'air d'un homme qui cherche :

— .... Voici donc le rivage
Où mon fils est venu languir dans l'esclavage...

— Cela va mieux, dit le roi.

— Votre bras, ô mon Dieu, l'aura-t-il soutenu
Au milieu des horreurs...

Digitized by Google

— Plus doux ! plus doux!

— ... d'un destin si funeste ?
Le reverrai-je? Ou bien, dans le séjour céleste,
Lui payez-vous déjà le prix de ses vertus?...

— Ta... ta... ta... ta... Nous voilà dans les nues...

— Qui? Le poëte, ou moi?...

— Tous les deux. Puis, encore une absurdité que je n'avais pas aperçue.

— Où?

— C'est un protestant qui parle. Les protestants ne disent pas *vous* à Dieu.

— C'est juste. Les poëtes n'en font pas d'autres. Nos Grecs et nos Romains ne sont pas plus Grecs et Romains que ce Lisimon-là n'est protestant.

— Vous devriez bien dire cela à votre ami Voltaire.

— Oui... si je voulais m'en faire un ennemi mortel. A l'entendre, c'est lui qui a retrouvé les mœurs, le langage, les couleurs de l'antiquité. Corneille en a eu, dit-il, quelque idée; Racine aucune, ce qui est, du reste, assez vrai; lui, Voltaire, il a retrouvé les sources... Et en définitive, à quelques nuances près, c'est toujours la même chose. Les Grecs ne se reconnaîtraient pas mieux dans *Mérope* que dans *Phèdre;* les Romains, pas mieux dans *César* que dans *Britannicus*. Dans *Mahomet*, dit-il, il a peint les mœurs arabes; dans *Zaïre*, les mœurs musulmanes et chrétiennes... Et il n'y aurait qu'à changer les noms, qu'à modifier quelques détails, pour que ses prétendus Arabes devinssent des chrétiens, ses chrétiens des Arabes, ses musulmans

Digitized by Google

des Arabes ou des chrétiens. Nous nageons en plein faux, Sire...

— Oui, ajouta le roi, et dans le pire des faux, celui qui parle au nom du vrai. Ce que vous disiez du théâtre, on le dirait de tous les écrits du jour. Du temps des fictions, c'était le vrai qui se cachait sous le faux; aujourd'hui que tout le monde raisonne, c'est le faux qui se cache sous les formes du vrai. Mais allons... Voilà bientôt l'heure... On nous attend chez la marquise. Du naturel, Richelieu. Vous venez de prêcher très-bien... Prêchez un peu d'exemple.

XLI

Madame de Pompadour, en effet, les attendait, mais en s'occupant de tout autre chose. Tandis que le roi de France, au coin du feu, causait de vers avec un vieux courtisan, sa maîtresse, avec deux ministres, était à dresser le budget et à discuter des plans de campagne.

Le duc de Choiseul, que nous avons vu ministre des affaires étrangères, était depuis quelques mois ministre de la guerre. Il avait gardé quelque temps les deux départements; puis, cédant le premier au comte de Choiseul-Praslin, son parent et sa créature, il avait pris celui de la marine, sinécure, disaient les mauvais plaisants, depuis que les Anglais avaient débarrassé la France de ses vaisseaux et de ses colonies. Berryer, son prédécesseur, n'y avait fait que des fautes. Aussi tracassier qu'incapable, il n'avait fait qu'achever de

Digitized by Google

ruiner ce qu'on appelait encore la flotte. Mais il était, comme M. de Soubise, le protégé de madame de Pompadour. En lui ôtant la marine, il avait fallu lui donner les sceaux. Ainsi, d'un lieutenant de police on avait fait un ministre de la marine; d'un ministre de la marine, un chancelier. C'était, du reste, l'histoire de tous les emplois. « Il fallait un calculateur; ce fut un danseur qui l'obtint. »

Mais le plus important des ministères, le plus délabré aussi, c'était celui des finances.

Nous avons vu le roi aux prises avec M. de Silhouette, le contrôleur général, au sujet des retranchements que celui-ci demandait dans les dépenses de la cour. M. de Silhouette avait obtenu quelques réformes, qui n'avaient servi qu'à ouvrir les yeux sur l'énormité des abus. Ainsi, par exemple, le linge à l'usage du roi et de la famille royale était renouvelé tous les trois ans. Il en coûtait des sommes considérables, et le linge ancien passait, presque neuf, aux mains des principaux serviteurs. On décida qu'il durerait cinq ans [1].

Le ministre réformateur s'était vu porter aux nues. « Si M. de Silhouette, écrivait Voltaire à Thiriot, continue comme il a commencé, il faudra lui trouver une niche dans le temple de la gloire, tout à côté de Colbert. » Hélas! il avait commencé par retrancher l'argent de jeu, et cet argent, comme nous l'avons vu, n'avait fait que prendre une autre route pour arriver dans la main percée du roi. Ainsi en était-il, plus ou

[1] M. Necker, plus tard, obtint sept ans.

Digitized by Google

moins, de toutes les améliorations dont le contrôleur général avait l'idée.

Le roi ne s'en était même pas tenu à reprendre d'une main ce qu'il avait lâché de l'autre. Cédant à une tentation dont on aime à penser qu'il ne voyait pas toute la honte, il s'était cru permis de chercher dans l'agiotage une ressource aux besoins secrets de son faste et de ses débauches. Il avait donc formé ou laissé former, dans ce but, toute une agence. Son nom, à peine couvert, figurait dans des tripotages indignes. Le premier pas lui avait peu coûté ; les suivants devaient lui coûter encore moins. Cinq ans après, on s'inquiétait si peu de sauver même l'apparence, qu'il y avait dans l'*Almanach Royal* le nom d'un *Trésorier des grains pour le compte de Sa Majesté*. Des accaparements considérables se faisaient dans plusieurs provinces sous le nom de cet agent, et le bruit public ne manquait pas, comme on aurait dû s'y attendre, de grossir énormément les profits. Jamais prince n'avait plus imprudemment joué avec l'impopularité.

Mais revenons. Au lieu d'obtenir une niche dans le temple de la gloire, Silhouette n'était pas resté un an en place. Après quelques semaines de cette popularité facile qui ne se refuse jamais à qui paraît vouloir bien faire, il s'était retrouvé, comme les autres, en présence d'un coffre vide et d'un pays épuisé. Ce coffre, il fallait le remplir. Silhouette n'avait rien imaginé de mieux que d'appeler tout le monde à ce grand œuvre, et tout le monde avait crié : les anciens contribuables, parce qu'ils ne payeraient pas moins ; les nouveaux, parce qu'ils s'étaient habitués à laisser payer les autres. Il

Digitized by Google

s'imaginait toujours, ce bon peuple, qu'à force d'essayer on finirait par trouver de l'argent sans que ce fût lui qui le donnât. Toujours l'histoire de ce réclamant indigné qui disait à l'abbé Terray, un des successeurs de Silhouette : « Mais vous voulez donc, monseigneur, prendre notre argent jusque dans nos poches? » A quoi l'abbé répondit naïvement : « Où voulez-vous donc que je le prenne? »

A cela près, le nouveau système était bon; il ressemblait beaucoup à celui que l'expérience a fait plus tard adopter. Une *subvention* générale atteindrait, suivant une proportion déterminée, tous les biens-fonds, y compris ceux du clergé et de la noblesse. La bourgeoisie payerait pour tenir boutique; la noblesse, pour avoir laquais et voitures. L'impôt ordinaire par tête, l'ancienne *capitation*, serait triplé pour les célibataires jouissant d'un certain revenu. Des droits particuliers frapperaient les objets de luxe. C'était l'égalité, enfin, qui entrait par l'impôt, avant d'entrer par les lois et par les mœurs.

Aussi personne n'en avait-il voulu à ce prix et sous cette forme. L'édit, enregistré par force, n'avait pu être exécuté, et le contrôleur général, poussé à bout, s'était laissé aller aux plus déplorables violences. Les dépôts publics, la caisse d'amortissement, tout ce qui était sous sa main avait disparu dans le gouffre, et disparu sans qu'on vît seulement à quoi servaient ces mesures désespérées. Il s'était retiré, enfin, écrasé de malédictions et de sarcasmes. « Quel pot-au-lait que ce Silhouette! écrivait Voltaire[1]. Le traducteur du

[1] Lettre au marquis de Chauvelin.

Digitized by Google

Tout est bien de Pope m'a bien vite fait voir combien tout est mal. » Des culottes sans gousset, qu'on s'était mis à porter, c'étaient des culottes *à la Silhouette*. Des portraits représentant l'ombre au lieu de la réalité, c'étaient, et le nom est resté, des *silhouettes*.

Le railler, c'était facile; faire mieux, personne n'osait l'espérer. Le lieutenant de police, Bertin, se fit longtemps prier pour succéder à Silhouette. Dans les maladies désespérées, il n'y a que les charlatans qui s'offrent, et Bertin n'en était pas un. « Vous ne voulez pas être contrôleur général? lui dit un jour le roi. C'est une preuve que vous connaissez la place. » Il accepta enfin; et comme il n'avait rien promis, on lui pardonna mieux de n'inventer aucun remède. Un fait pourra montrer à quel degré d'épuisement le trésor était arrivé. A son entrée en charge, Bertin n'y trouva littéralement pas un écu pour continuer le service. Cinq cent mille francs, prêtés par le prince de Conti, parèrent aux premiers besoins. Peu après, nous retrouvons le contrôleur général en pourparlers avec des juifs de Strasbourg. Ils offrent quelques millons; ils se contenteront de quatre pour cent... *par mois*. On les repousse avec indignation. Mais l'armée d'Allemagne est sans argent, sans vivres. Les juifs ne veulent rien rabattre; le ministre va signer. Enfin, on apprend que l'escadre du marquis de Conflans, malmenée par les Anglais, est rentrée dans les ports, et qu'elle ne pourra, d'un certain temps, reprendre la mer. Vite on fait chercher ce qui reste de l'argent embarqué pour la solde des équipages, et on l'expédie au delà du Rhin. Une défaite devenait une bonne fortune.

Digitized by Google

C'était donc Bertin qui, à l'époque où nous a conduits cette histoire, avait le département des finances. La France avait fini par s'habituer, comme le roi, à cette incurable détresse. On roulait sur la pente sans plus songer à ce qu'on trouverait au bas. Le contrôleur général menait la course. On ne lui demandait plus d'arrêter le char. Qu'il évitât les plus mauvais cahots, et tout le monde était content.

Aussi savait-il trouver, comme Colbert, du temps et même de l'argent pour des choses qui n'étaient pas rigoureusement de son domaine. Il créait l'école vétérinaire d'Alfort; il donnait à la manufacture de Sèvres une impulsion et des développements nouveaux; il encourageait, par tout le royaume, la création de sociétés d'agriculture; il faisait recueillir en Angleterre, par le marquis de Bréquigny, des documents sur l'histoire de France au moyen âge. Ces institutions, ces travaux, madame de Pompadour aimait à en partager la gloire. Elle encourageait l'industrie par Bertin, comme les arts par Marigny. Zèle ou calcul, c'était d'elle que venait, en définitive, le peu de beau et de grand qui se faisait encore en France.

XLII

Elle venait donc de passer une heure ou deux avec Choiseul et Bertin. Ils avaient apporté, l'un le budget des dépenses, l'autre le budget des recettes[1]; et il

[1] Pour 1762.

Digitized by Google

s'était trouvé entre les deux, selon l'usage, une différence de moitié, ou à peu près.

— Vous n'avez donc rien imaginé, rien trouvé?... avait-elle dit.

— Madame, avait répondu Bertin, imaginer serait facile. M. de Silhouette avait assez imaginé, et vous savez ce qu'il en est advenu.

— Mais enfin, reprit-elle, cela ne peut durer éternellement ainsi.

— Aussi ne me suis-je pas engagé, vous le savez, à rester éternellement en place. Je veux adoucir le présent, si c'est possible; mais je ne le puis, c'est clair, qu'aux dépens de l'avenir. La guerre finie, je me retire...

— Alors, dit Choiseul, nous risquons de vous conserver longtemps.

— Prenez garde... J'ai dit que je n'abandonnerais pas volontairement mon poste avant la paix; mais, pour peu que la guerre dure, il pourrait bien devenir intenable. Avis à vous, monsieur le duc. Ma tâche, à moi, c'est de trouver de l'argent. J'en ai trouvé; j'en trouverai encore... Mais la corde est horriblement tendue...

— Bah!... dit le duc. Vous autres financiers...

— L'argent, monsieur, c'est...

— *Le nerf de la guerre*?... L'adage est bien vieux, cher contrôleur.

— Changez-le; je ne demande pas mieux.

— Le nerf de la guerre, c'est...

— C'est?

— C'est d'oser.

Digitized by Google

— Bravo ! dit la marquise. Eh bien, cher duc, qu'est-ce que nous allons oser?

Mais ni la marquise en criant bravo, ni le duc en parlant d'oser, n'avaient sérieusement foi en l'audace. La partie était perdue. Il ne s'agissait plus que de tomber, si possible, avec honneur.

— D'abord, dit-il, tandis que l'Espagne perdra, ce qui est certain, la plupart de ses colonies, il faut qu'elle trouve en Europe un dédommagement. Ce dédommagement, j'y ai pourvu. Par un des articles secrets du pacte de famille, nous reconnaissons au roi d'Espagne la souveraineté du Portugal, en cas qu'il veuille et qu'il puisse s'en emparer. Si nous l'y poussons, il le voudra ; si nous l'aidons, il le pourra peut-être. En tout cas, voilà une diversion puissante ; voilà l'Angleterre engagée, pour soutenir le Portugal, dans une guerre à laquelle nous ne prendrons que la part qu'il nous conviendra de prendre.

— Voilà un moyen, dit le contrôleur, de respirer un mois ou deux ; encore faudra-t-il les trouver et les équiper, ces troupes que vous prêterez au roi d'Espgne pour lui aider à prendre le Portugal. Mais après? De deux choses l'une : ou l'expédition réussit, ou elle échoue. Si elle échoue, comme c'est assez probable, nous voilà battus au midi ; mauvais début pour ne pas l'être au nord. Si elle réussit, tant mieux pour le roi d'Espagne ; mais nous, qu'y gagnerons-nous?

— Du temps, dit Choiseul, du temps... ce qui vaut souvent mieux que de l'argent. Tandis que les regards sont fixés sur le Portugal, un nouveau pacte est à conclure entre les États restés en dehors de l'autre. La

Digitized by Google

Hollande, le Danemark, la Suède, la Sardaigne, tous les États neutres, enfin, ont eu à se plaindre de l'Angleterre; tous, au fond, sont pour nous. Ce n'est pas avec nous, pourtant, que je leur demanderai de s'allier...

— Ce serait peu tentatif, murmura le contrôleur général...

— ... Mais entre eux, poursuivit Choiseul. Une garantie mutuelle entre tous les pavillons neutres, voilà ce que je veux. Avant six mois, sans que nous ayons seulement besoin de nous en mêler, l'Angleterre, par ses bravades, force cette alliance à éclater en coups de canon, et nous voilà, nous, à la tête de toutes les ressources maritimes de l'Europe.

Bertin secoua la tête.

— Voilà, dit-il, qui ne manque pas de grandeur. Les événements pourront bien vous donner raison; mais s'ils vous donnent tort, où allons-nous? Avec toutes les forces maritimes de l'Europe, serez-vous tellement supérieur à l'Angleterre que vous puissiez être sûr de la vaincre?... Non, non!... La paix, monsieur, la paix au plus tôt et à tout prix...

— La paix! s'écria le ministre. Mais il faudrait commencer par le déchirer, ce pacte qui nous a coûté tant de sueurs...

— Et qui va coûter tant de sang...

— Le sang se retrouve, monsieur; l'honneur ne se retrouve pas.

— La France a fait ses preuves.

— Elle peut les faire encore.

— Elle les fera, si vous l'ordonnez; mais ce ne sera

Digitized by Google

plus pour son compte, maintenant... Ce sera pour vous, pour votre amour-propre...

— Qu'est-ce à dire, monsieur?...

— Oui, c'est à vous, à vous seul, que vous songez maintenant. Ce pacte est votre ouvrage. Vous ne voulez pas avouer qu'il vient trop tard... ou trop tôt... Trop tard pour être utile; trop tôt pour ne pas compliquer tous les embarras du moment. L'honneur, dites-vous, l'honneur défend de céder. Eh bien, encore une année ou deux comme celle qui va finir, et vous verrez s'il ne faudra pas en passer, bon gré mal gré, par tout ce que l'Angleterre voudra. Je ne sais trop, en ce moment, ce que l'honneur nous commande; mais ce qu'il vous commande, à vous, c'est de ne pas nous pousser à notre ruine.

Le duc était fait à ces boutades.

— Monsieur, dit-il froidement, pour ce qui est de la question d'honneur, vous me permettrez de ne pas avoir d'autre juge que moi-même. Quant au reste, j'avoue que je ne vous savais pas si bien d'accord avec les amis du roi de Prusse; mais vous m'avouerez, à votre tour, qu'on ne s'attendrait guère à trouver de tels sentiments dans le conseil du roi de France...

— Eh bien, je n'en suis plus!... s'écria le contrôleur général. Dans un quart d'heure, ma démission est entre les mains du roi...

XLIII

— Qu'est-ce qu'on me veut?... dit le roi.

Il entrait, suivi de Richelieu, et il avait entendu les derniers mots.

Digitized by Google

— Il paraît que l'on tient conseil ici, ajouta-t-il en interrogeant du regard nos trois personnages, qui s'étaient levés à son aspect.

Il avait cependant l'air plus surpris du moment que de la chose elle-même. Madame de Pompadour ne lui avait jamais caché, sauf en cas de raisons particulières, ses délibérations avec les principaux ministres. Il aimait à s'en reposer sur elle, et à n'avoir plus tard, dans le conseil, qu'à confirmer ce qui était déjà convenu entre elle et eux.

— Venez, Sire, dit-elle; venez mettre la paix...

— La paix!..... interrompit Bertin. Merci, madame!... Voilà un mot dont j'accepte l'augure. Oui, Sire, venez mettre la paix, non pas entre monsieur le duc et moi, ce qui importe fort peu, mais entre la France et l'Europe. J'ai examiné, Sire, pour ce qui est de mon ressort, notre situation pour l'an prochain. Elle est désastreuse, elle est intenable...

— Voyons, dit le roi en s'asseyant, parlez-vous sérieusement?... Voilà dix ans que l'on m'en dit autant. *Désastreuse... intenable...* Et nous finissons toujours par tenir...

— Jusqu'à ce que nous ne tenions plus...

— Ceci durera bien...

Il allait répéter son abominable phrase. Un coup d'œil l'arrêta. La marquise souffrait de cet incurable égoïsme. Elle voulait régner; mais plus elle avait besoin du pouvoir, plus elle devait éviter de le laisser trop s'avilir dans celui qui en était la source.

Digitized by Google

— Ah çà, reprit-il, ce n'est pas précisément pour cela que nous venions, madame...

— De grâce, Sire, un moment...

— Un moment, soit. Qu'est-ce que vous disiez donc, monsieur Bertin?...

Choiseul tenait à le conserver au ministère. Il l'estimait comme homme et comme administrateur; il ne voyait, d'ailleurs, personne pour le remplacer.

— Sire, dit-il, sans le laisser répondre, M. Bertin voudrait la paix.

— Moi aussi, dit le roi.

— Nous aussi, nous tous, reprit le duc. Nous sommes donc d'accord au fond... Et ce n'est guère le moment de se quereller sur des détails.

— Des détails!... murmura Bertin.

Mais le ministre et la marquise jetèrent en même temps sur lui un regard moitié suppliant, moitié impératif. Il se tut.

— Nous en étions, reprit le duc, à un plan de campagne.

— Déjà!... dit le roi. En hiver?

— Je ne serais pas étonné, Sire, que les colonies espagnoles ne soient déjà attaquées par les Anglais.

— La guerre n'est pas déclarée.

— Elle va l'être... Et nos voisins n'y regardent pas de si près. Nous en avons su quelque chose.

— C'est vrai. Combien nous ont-ils pris de navires, en 56, avant la rupture officielle?

— Environ trois cents, Sire, sans compter trois vaisseaux de guerre.

Digitized by Google

— Et de ces derniers, combien en avons-nous perdu dans ces cinq ans?

— Quatre-vingt-treize, dit Bertin.

— Et il nous en reste?...

— Ah! Sire, poursuivit le contrôleur général sans s'inquiéter des regards irrités du premier ministre, il nous en reste juste assez pour qu'il y ait encore un peu de gloire à nous les prendre.

— Taisez-vous, monsieur!... s'écria Choiseul. Vous calomniez la France...

— Je dis la vérité au roi.

— Notre marine...

— Où est-elle?...

— Où elle est?... Écoutez. Écoutez, Sire. Dans un an, j'ai onze nouveaux vaisseaux de ligne, qui ne vous auront pas coûté un denier...

— Vous dites?... s'écria le roi.

Il commençait à se réveiller un peu.

— Onze, Sire, onze. J'ai fait pressentir les États de plusieurs provinces, le corps de ville de Paris, la compagnie des receveurs généraux, celle des payeurs de rentes, et tous ces corps sont prêts à offrir chacun un vaisseau. Vous verrez, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Bertin, vous verrez si la France est aussi morte que vous osez le prétendre...

— Eh bien, Sire, dit la marquise, onze vaisseaux!... Que pensez-vous de cela?...

— Je pense... qu'il y a de quoi augmenter encore un peu la gloire dont parlait M. Bertin...

— Quoi, Sire!... vous aussi...

— Vous croyez, de bonne foi, que ceux qui en ont

Digitized by Google

pris quatre-vingt-treize n'en prendront pas onze de plus[1]?... Mais pourtant... oui... le don est beau... Elles sont plus riches que nous, ces provinces, ces compagnies...

— Ce sera d'un immense effet, reprit Choiseul. Onze vaisseaux ainsi trouvés, c'est plus que vingt-deux, plus que trente construits aux frais de l'État.

— Il faudra voir, dit le roi, sous quelle forme je pourrai remercier tous ces gens... car la médaille a toujours un revers... Il faut remercier... Un roi remerciant ses sujets!... Enfin, je remercierai... Onze vaisseaux... Oui, cela vaut la peine... Onze... Pourquoi pas douze?...

— Le douzième est tout trouvé, Sire; mais quant à l'accepter, celui-là, c'est une très-grave question.

— Qui l'a donc offert?

— Le comité protestant.

— Grave question, comme vous dites...

XLIV

Quelques détails sont nécessaires ici.

Il y avait déjà quelques années que l'on songeait à profiter des embarras du gouvernement pour l'amener à mettre un terme aux persécutions religieuses.

Il avait d'abord été question d'une banque. La caisse

[1] « Pauvres Français, avec vos vaisseaux de province! Faites provision de café et de sucre; vous le payerez cher avant qu'il soit peu. » (Voltaire. Lettre à d'Argental, 8 mars 1762.)

Digitized by Google

d'escompte, dont la guerre avait suspendu les opérations, se relèverait au moyen de fonds fournis exclusivement par les protestants. Fondée avec l'autorisation du roi, reconnue comme établissement public, cette banque était un pas immense vers leur admission aux droits civils.

Le maréchal de Belle-Isle, alors président du conseil, avait accueilli favorablement les premières ouvertures. C'était déjà sur sa proposition que le roi avait créé l'ordre du *Mérite Militaire*, en faveur des officiers protestants, nécessairement inaptes à recevoir la croix de Saint-Louis. Idée généreuse, mais bizarre. Un ordre de chevalerie pour des gens à qui on avait ôté jusqu'au droit d'être loueurs de chevaux [1]!

Un sieur Cotin, que nous ne connaissons pas autrement, avait été chargé par le maréchal de suivre l'affaire de la banque. On a trouvé dans les papiers de Rabaut plusieurs lettres de cet agent. « Il sera facile, écrivait-il en juillet 1760, de trouver trois ou quatre millions pour une entreprise où il n'y a aucun risque; d'autant plus que c'est l'unique moyen que les protestants aient d'attirer sur eux les regards du souverain, et de mériter les bontés de son cœur. » C'était encore plus bizarre, comme on voit, que l'institution d'un ordre. La tolérance qu'on avait refusée quatre-vingts ans comme contraire aux lois de Dieu et aux droits sacrés de l'Église, on se mettait à l'offrir pour de l'argent. Dès l'année précédente, le maréchal avait écrit à un des auteurs du projet : « Je serai fort satisfait si votre premier éta-

[1] Édit du 16 juin 1681.

Digitized by Google

blissement est de trois à quatre millions, pourvu que vous y apportiez toute la diligence que les circonstances rendront nécessaire, et que vous me mettiez bientôt à même de commencer nos négociations. »

L'affaire était cependant moins avancée que le ministre ne paraissait le penser; il n'est même pas sûr que l'idée première ne vînt pas de certains intrigants qui manœuvraient, à Paris, entre le gouvernement et les églises, utiles quelquefois aux protestants persécutés, mais réussissant souvent mieux à les compromettre qu'à les servir.

Les avantages, en effet, étaient douteux; les inconvénients, certains. Quelques protestants isolés avaient donné leur adhésion; mais il n'y eut bientôt qu'une voix pour décider que la chose n'aurait pas lieu.

Rabaut avait été un des premiers à la combattre. Un mémoire, trouvé aussi dans ses papiers, nous a conservé ses raisons. « On prétend, disait-il entre autres considérations, que quand même Sa Majesté n'y donnerait pas son agrément, il ne pourra que nous être honorable et utile de nous être montrés si bons citoyens et si zélés sujets, lors même qu'on nous en refuse les noms et les priviléges. Mais il ne suffira pas de fonder la banque; il faut la soutenir. Il faudra donc de nouveaux fonds, et certainement on en trouvera moins que la première fois. La banque tombera; et le moins qui puisse nous arriver alors, c'est qu'on se moque de nous. » Ainsi, selon Rabaut, si la banque échoue, rien n'est fait, et les millions sont perdus; si elle réussit, est-il bien sûr que le gouvernement en sache gré? « Ne nous faisons pas illusion, poursuivait-il. Nous avons

Digitized by Google

affaire à des ennemis que nous n'enchaînerons jamais par la reconnaissance. Si l'on fait quelque cas de nous, c'est parce que nous sommes nombreux, industrieux, riches; ce n'est pas pour nos sentiments, sur lesquels le clergé a répandu le plus épais nuage. Ici, d'ailleurs, nous aurions trop manifestement l'air d'avoir été généreux par intérêt; nous ne pourrions pas même affirmer, en conscience, que ce mobile n'y eût été pour rien. »

Le pasteur faisait ensuite observer de quelle importance il était, pour les protestants, de ne pas se défaire de leur argent, « la seule chose, disait-il, dont nous soyons véritablement propriétaires, puisque nous sommes enchaînés par rapport à nos biens-fonds, ne pouvant en vendre un pouce sans la permission de la cour. Ne serait-ce pas renforcer nos liens que de mettre entre les mains de l'État ce qu'il n'a pas encore pu nous ôter? C'est alors que les prêtres auraient beau jeu. Leurs conseils seraient d'autant mieux suivis, que la politique n'aurait plus à y opposer la crainte des émigrations. Quelle tentation ne serait-ce pas pour nous de faire tout ce qu'on voudrait, dans la crainte de tout perdre en résistant? Peu auraient le courage de s'en aller avec le bâton blanc. » Enfin, tout cela pouvait n'être qu'un jeu pour amener le clergé à subvenir plus largement aux besoins de l'État. Un magnifique *don gratuit* ne manquerait pas de mettre en relief « la modicité de notre contribution, » d'autant plus que les protestants n'auraient fait que prêter, tandis que le clergé donnait.

On abandonna donc ce plan, mais pour en venir à

Digitized by Google

l'idée d'un don gratuit, analogue à celui du clergé. Là, pensait-on, point d'inconvénients. On donnerait moins, mais on donnerait; d'ailleurs, tout le monde pourrait y concourir, tandis que les riches seuls auraient fondé la banque. Quant aux avantages, on ne serait pas réduit à les attendre d'un succès douteux, d'une reconnaissance plus douteuse encore. Des précautions pourraient être prises. Avant de payer la tolérance, on se l'assurerait. Dans ce but, on commencerait par demander au roi l'autorisation de lui faire un don gratuit. L'autorisation refusée, tout était dit; accordée, on faisait un pas de plus. On demandait au roi de nommer lui-même les protestants qui recueilleraient l'argent. Or, cette nomination par le roi, c'était une reconnaissance officielle, quoique indirecte, de l'existence des protestants français; c'était donc le renversement de l'ancienne législation, basée, comme on l'a vu, sur l'hypothèse qu'il n'y en avait plus.

Aussi le gouvernement recula-t-il devant cette condition, dont les protestants, de leur côté, d'après les conseils de Rabaut, ne voulurent pas se désister. Le second projet fut, en conséquence, abandonné comme le premier.

C'était pourtant une question de savoir si on avait bien fait de tenir bon. Faire accepter au roi, n'importe sous quelle forme, un don ouvertement annoncé comme venant des protestants, c'eût été, disaient quelques-uns, prendre une position dont on ne pourrait guère être chassé. Comment envoyer encore aux galères, à l'échafaud, ceux dont on aurait accepté l'argent? Après leur avoir permis une fois de se produire comme protestants

Digitized by Google

et citoyens, comment maintenir des lois qui leur refusaient ces deux titres? Beaucoup donc regrettaient que l'affaire eût échoué.

Aussi, lorsqu'on commença à parler de vaisseaux à offrir au roi, beaucoup furent d'avis de saisir cette nouvelle occasion. Au lieu d'argent, on donnerait un vaisseau. Le comité de Paris, que présidait Gebelin, avait fait pressentir la cour, et le duc de Choiseul, comme nous venons de le voir, n'avait pas encore une opinion, ou, du moins, ne jugeait pas à propos de la manifester. Il ne haïssait pas les protestants; mais il ne les aimait pas non plus au point de hasarder pour eux aucune portion de son crédit.

XLV

Mais le roi n'était pas en train de s'occuper d'affaires sérieuses.

— Grave question, reprit-il, comme vous dites... Nous en parlerons une autre fois... Je ne sais en vérité quand nous en finirons avec ces éternels huguenots... L'a-t-on condamné ce... ce Calas?

— Pas encore, Sire.

— C'est bien long.

— Votre Majesté le croit coupable?

— Moi?... Je n'en sais rien. C'est l'affaire des juges. Et ce... Rochette... est-il mort?...

— Pas encore.

— Les édits sont formels, pourtant; et on m'a dit qu'il avait avoué.

Digitized by Google

— Votre Majesté veut qu'il meure?... dit la marquise.

— Je n'y tiens pas... Mais les édits sont là... Il faut bien qu'on les exécute.

— Votre Majesté est maîtresse d'en tempérer la rigueur, reprit-elle.

— Faire grâce à un prédicant, ce serait les amnistier et les autoriser tous.

— Il faudra bien en venir une fois là, dit le contrôleur général.

— Peut-être... Mais il y a encore trop de gens qui s'y opposent... Et je suis trop vieux pour m'aller faire étourdir de leurs réclamations.

—On a failli, dit Richelieu, faire une fameuse capture.

—Je sais, dit le roi; celui qui m'apporta l'an passé une requête. On l'a fait évader; et savez-vous qui, madame?

Elle le savait très-bien.

— Qui donc?... dit-elle.

— Narniers, votre ami...

— Il nous a rendu un grand service, Sire, dit le duc de Choiseul.

— Un service?...

— Oui. La nouvelle de l'arrestation du ministre a suffi pour agiter le pays. Si on n'avait appris sa délivrance, nous pouvions avoir tout à coup la moitié du Languedoc sur les bras, et Votre Majesté n'ignore pas comme les Anglais ont l'œil sur cette province.

— Et maintenant?

— Tout est rentré dans l'ordre. Rabaut lui-même a combattu tout projet de soulèvement.

Digitized by Google

— Bien; mais Narniers ne s'en est pas moins donné une singulière licence. Lavez-lui un peu la tête, marquise.

— Quelle commission, Sire!

— Eh bien, quand je le verrai...

— Votre Majesté va le voir. C'est un de nos...

— Ah! bon... Au revoir, monsieur le duc... Au revoir, monsieur Bertin... Accordez-vous, messieurs, accordez-vous... Vous, ayez-moi de l'argent... Vous, perdez-m'en le moins possible... Et Dieu sauve la France!... Allez...

XLVI

— Oui, murmurait Bertin en s'en allant, oui... Dieu sauve la France!... Il a raison... Car si ce n'est pas Dieu, ce ne sera certainement pas lui...

— Vous dites?... dit Choiseul.

— Oh! rien... rien... Qu'est-ce que le roi a donc de si pressé, ce soir?...

— Une comédie, je crois...

Le financier enfonça son chapeau sur sa tête, et son portefeuille sous son bras. Mais comme il arrivait, grommelant, dans la galerie :

— Monseigneur!...

— Monseigneur!...

C'étaient vingt solliciteurs affamés qui attendaient pour le prendre au passage, car un des priviléges du contrôleur général, c'était d'avoir constamment à ses

Digitized by Google

trousses autant de gens que tous les ministres ensemble. Les pensions, accordées à tort et à travers, n'étaient jamais régulièrement payées. « Je vous ai accordé, disait un jour Louis XV lui-même à un officier de sa maison, une pension de mille écus; mais n'allez pas augmenter vos dépenses, car on ne vous la payera pas. » Tout comme ce grand seigneur qui disait à un de ses amis : « Que donnez-vous à votre valet? — Cent écus. — Moi, j'en donne deux cents au mien... Il est vrai que je ne le paye jamais. »

C'était donc peu de chose que d'obtenir une pension; la grande affaire, c'était qu'elle fût payée. La parole même du roi n'assurait rien, ne garantissait rien. Dans cette même année 1761, nous le voyons souscrire pour deux cents exemplaires au Corneille annoté dont le produit devait former la dot d'une descendante du grand tragique. L'honneur d'avoir le roi en tête de ses souscripteurs, Voltaire y était fort sensible; l'argent, comme on peut le voir dans ses lettres, il n'y comptait en aucune façon.

Pour les pensions donc, trimestres, semestres, années entières, étaient perpétuellement en retard. De là cette vaste mendicité dont le contrôleur général était le centre. A son entrée en charge, gentilhomme ou roturier, les princes du sang l'envoyaient complimenter, et ce curieux hommage aux écus s'était renouvelé cinq ou six fois depuis dix ans; aussi la duchesse d'Orléans, en envoyant chez M. de Silhouette le lendemain de sa nomination, avait recommandé qu'on s'informât s'il était encore en charge. Mais plus on avait fait d'avances, plus on se croyait en droit d'exiger. De là les récrimi-

Digitized by Google

nations sans fin dont le contrôleur général était aussi le point de mire, forcé qu'il était de choisir entre les solliciteurs, et de faire sans cesse au moins autant de mécontents que d'heureux.

Mais Bertin, ce soir-là, était trop mécontent lui-même pour vouloir contenter qui que ce fût. Tous ces solliciteurs, il ne les regarda pas même; tous ces placets qu'on lui tendait, il les repoussa brusquement. Il savait n'avoir dans sa caisse que de quoi pourvoir au plus urgent... Et le peu qu'il y avait laissé en quittant son hôtel, il ne l'y retrouva pas tout : des *acquits au comptant* lui en avaient emporté une partie. C'étaient des bons signés de la main du roi, et que le trésor était tenu d'acquitter sur-le-champ, quel que fût l'état des finances. Il va sans dire que les *acquits au comptant* étaient généralement réservés pour les faveurs illégales et les payements honteux.

Ainsi allait la France en l'an 1761.

Va-t-elle mieux? Allons-nous mieux, — car c'est une question à adresser, non à la France seulement, mais à l'ensemble des générations actuelles, — allons-nous mieux, disons-nous, que le dix-huitième siècle?

Réponde qui pourra, et tranche qui osera. Des sources de corruption se sont fermées; des sources de corruption se sont ouvertes. Beaucoup de noms ont changé; beaucoup de choses sont restées. Sans titres, on sollicitait des pensions; sans mérite, on se fait donner des emplois. On court moins après les ministres, mais c'est qu'on est régulièrement payé. On leur demande moins d'argent, mais c'est qu'on a mieux à leur demander. Que vous donnait-on? Quelques écus. Aujourd'hui, on

Digitized by Google

vous donne un chemin de fer, sur lequel, en quelques moments, vous en gagnerez cent mille. La corruption qui descendait du trône ne s'étendait pas au delà d'une certaine sphère ; celle qui surgit aujourd'hui de tous les points du sol, quelle maison, quel cœur en est à l'abri? En dehors des gros financiers, personne alors, presque personne, du moins, ne songeait à s'enrichir promptement. Les occasions manquaient, c'est vrai ; mais enfin, les occasions et les tentations manquant, on en était encore, sur ces points, à l'ancienne simplicité. Une fortune à faire, c'était un arbre à planter et à laisser croître, à la grâce de Dieu et des saisons. On le soignait, cet arbre; on ne le perdait pas de vue; on en mesurait avec joie les plus petits accroissements... Mais on ne songeait pas à les hâter autrement que par des soins, du travail et de la patience[1]. Le père avait planté; les fils arrosaient... Et père et fils trouvaient tout simple que les premiers fruits n'arrivassent que pour les petits-fils.

En sommes-nous là? Notre sévérité envers le dix-huitième siècle ne viendrait-elle pas un peu de ce qu'alors le mal était en haut, tandis que maintenant il est partout?

XLVII

Revenons à notre récit.

Les acteurs attendaient dans une salle voisine. C'é-

[1] De 1740 à 1745, il n'y eut à Paris que dix-sept banqueroutes, environ quatre par an.

Digitized by Google

taient, outre ceux que madame de Pompadour avait nommés à sa toilette, la comtesse d'Estrades, le duc de Coigny, les marquis de Narniers et de Courtenvaux. Il ne devait pas y avoir d'autre auditeur que le roi.

On s'était mis, pour passer le temps, à parler de la pièce. On en avait dit... ce qu'on en pensait ; et des gens forcés de l'étudier ne pouvaient en penser beaucoup de bien.

— Quel rôle ! avait dit le duc d'Orléans. Quel tas de...

— Monseigneur, avait dit le comte d'Entraigues, vous n'aurez pas tous les jours des Thibault.

Thibault, de la *Partie de chasse d'Henri IV*, c'était son rôle favori. Il l'avait *créé*, comme on dit, sur le petit théâtre de sa villa de Bagnolet.

— Ce comte d'Anplace, reprit-il, c'est bien le plus nul... le plus niais...

— Plaignez-vous !... Je voudrais bien, moi, avoir à n'être que nul. Ce d'Olban... avec ses sentences... ses boutades... ses grands mots... sa sauvagerie...

— Une mauvaise amplification du Misanthrope...

— Et des fureurs d'Oreste. Voyez un peu comme il me fait commencer...

> Enfin, grâces au ciel, contre la race humaine
> Le sort a pleinement justifié ma haine.
> Qu'on vienne maintenant...

— Oui, oui... Une seconde édition du grand :

> ... Je suis content, et mon sort est rempli !...

— Édition revue...

— Et gâtée...

Digitized by Google

— Et *embourgeoisée*, comme tout ce qui se fait par le temps qui court.

— Pauvres protestants !... dit le marquis de Narniers. Contre eux, tant de mauvaise prose; pour eux, de si mauvais vers !...

— Les vers, dit le marquis d'Entraigues, on les pardonnerait encore, si le fond avait le sens commun. Voilà deux amies intimes, deux anciennes, deux très-anciennes amies... Et c'est la première fois que Cécile avoue à Amélie son très-ancien amour pour un certain individu...

— Pour moi... dit Marigny en se rengorgeant.

— Oh! le fat... Voyez-vous !... Il est aimé, c'est assez. Son rôle lui plaît.

— Vous êtes jaloux, d'Olban... Mais poursuivez. Voyons si vous avez bien vu toutes les beautés de ce chef-d'œuvre.

— André donc, l'amant heureux, est aux galères; mais sa fidèle amante n'en sait rien. Où était-elle, que faisait-elle lorsqu'il y a été envoyé, victime de son dévouement pour son père? On n'en sait rien. Le plus curieux, c'est que personne à Toulon, pas même l'intendant du bagne, ne sait pourquoi André y est. Il s'obstine, lui, à ne pas le dire; le secret de son dévouement doit mourir avec lui. Mais Cécile arrive à Toulon. Elle y a accompagné son amie, laquelle vient précisément pour vous épouser, Marigny, et, au moment de dire oui, dit non, vu qu'un vieil oncle, sur le bien duquel vous comptiez, s'obstine à ne pas mourir. J'arrive alors, moi d'Olban, d'Amérique, pour épouser Cécile qui ne peut me souffrir, qui veut, dit-elle, rester fidèle à André,

Digitized by Google

e qui ne l'a pas empêchée d'épouser, en attendant, un ieux Crésus qui heureusement est mort, lui laissant oute sa fortune. Quant à moi, un procès que je viens e perdre m'a mis dans une effroyable humeur, et es refus de Cécile achèvent de me faire déraionner.

Sur ces entrefaites, André, qui ne la reconnaît pas, e met à lui demander des nouvelles de son pays et de on père. Il a repoussé les offres du comte, qui veut et qui pourrait le servir; il s'adresse à une inconnue, qu'il aperçoit par hasard sur le quai. Pourquoi? Je n'en sais rien, ni l'auteur non plus, sans doute. Toujours est-il qu'après quelques questions on se reconnaît, et... on ne s'embrasse pas, car Cécile ne peut douter que son amant ne soit aux galères pour un crime. Va-t-il au moins la détromper? Non. La discrétion lui est revenue; il ne veut pas dire, il ne dira pas, au risque de la voir mourir de douleur et de honte, qu'il est innocent, qu'il s'est dévoué pour son père.

Arrive enfin, car il faut bien que cela finisse une fois, le vieux Lisimon en personne. Il raconte, lui, à qui veut l'entendre, son histoire et celle d'André. Tout s'éclaircit. André est proclamé le plus vertueux des hommes. On demandera sa grâce au roi; on lui permet, ce qui n'est pas très-légal, d'agir comme s'il l'avait déjà obtenue. Il épouse Cécile. Amélie, dotée par Cécile, épouse le comte d'Anplace... Et je reste là, moi, d'Olban, à les regarder. Mais ils ont l'âme bonne : ils me proposent gravement, pour me consoler, et aussi, je pense, pour le plaisir de dire une absurdité de plus, d'aller demeurer avec eux... Et voilà. Notez qu'il y a cinq actes et

Digitized by Google

que le sujet principal, le vrai sujet, n'en occupe pas la moitié.

XLVIII

— Très-bien!... dit le duc d'Orléans. Voilà qui est disséqué de main de maître. Je croyais entendre Fréron...

— Merci!

— Ah! vous aussi, vous prenez ce nom pour une injure?

— C'est la mode.

— La mode! Je ne vous savais pas son serviteur à ce point. Fréron, cher marquis, c'est un homme qui ose dire ce qu'il pense...

— Et ce qu'il ne pense pas.

— Rarement.

— *Rarement!*... Le mot est joli. « Vous mentez, monsieur. — Non... *Rarement.* »

— Fréron n'a pas autant menti sur tous nos auteurs ensemble, que M. de Voltaire sur Fréron seul.

— C'est possible.

— Avez-vous vu le dernier cahier de l'*Année littéraire*[1]?

— Dites-vous l'*Année*, ou l'*Ane*[2]?...

— L'*Année*.

— Je ne la lis pas.

[1] Le journal de Fréron.
[2] L'*Ane littéraire*, brochure contre Fréron.

Digitized by Google

— Tant pis. Vous y verriez que l'âne, — puisque âne y a, — donne parfois d'assez bons coups de pied...

— C'est que le lion est vieux.

— Pas pour mordre... Et il n'était pas vieux, d'ailleurs, quand Fréron a commencé ses ruades.

XLIX

Ils en étaient là, quand le roi entra.

— Bonsoir, messieurs, dit-il. Bonsoir, madame la comtesse. Eh bien, nous sommes prêts?

On s'inclina.

— A propos, monsieur de Narniers, reprit-il, on croyait généralement qu'il n'y a qu'un roi en France...

— Sire...

— Certaines gens, dit-on, trouvaient même que c'est trop...

— Sire...

— Moi, je trouve que c'est assez. Vous avez été, m'a-t-on dit, d'un autre avis...

— J'ai cru ne pouvoir vous servir mieux, Sire, qu'en réparant la trahison dont un de vos lieutenants s'était rendu coupable.

— Bien... bien... mais n'y revenez pas. Puis, ruse n'est pas trahison...

— Ah! Sire, M. d'Ambly s'est jugé.

— Le malheureux!... s'écria le roi, — car toute idée de mort subite, suicide, apoplexie, assassinat, saisissait douloureusement son imagination. Il n'aimait pas à se

Digitized by Google

sentir si près de Dieu, si près de l'éternité, si près de l'enfer.

— Commençons, reprit-il.

Il s'assit. Une moitié du salon, laissée libre, devait figurer la scène. Du reste, ni décorations, ni costumes.

On commença. André, le galérien, se promène seul sur le rivage.

Le lever du soleil, en ce brillant lointain,
Ne m'a jamais semblé si beau que ce matin.
La mer paraît tranquille, et le ciel sans nuage
Promet aux matelots un jour exempt d'orage.
Pour moi seul, sur la terre, il n'est plus de beaux jours.
Que sert le calme, hélas! quand on a fait naufrage?
J'ai tout perdu; l'espoir m'est ravi pour toujours.
Dieu, qui vois mes tourments, tu sais si j'en murmure.
Signe honteux du crime et son vil châtiment,
Cette chaîne est bien chère à mon cœur innocent.
J'aime à sentir son poids... etc. etc.

Ces vers, qui veulent être simples et ne sont que prétentieux, Marigny les disait avec une simplicité réelle, sentie, presque touchante. Il excellait à remettre la nature à la place de l'art, le vrai à la place du faux.

Le duc d'Orléans, qui lui succéda sur la scène, faisait aussi de louables efforts pour être plus simple et plus vrai que son sot personnage. Mais c'était un curieux rôle que celui d'un prince du sang déclamant, devant le roi de France, contre la noblesse et les nobles. Boileau l'avait bien osé sous Louis XIV; mais ce qui n'était alors qu'un jeu d'esprit, une boutade sans portée, les nouvelles idées en avaient fait quelque chose de beaucoup plus agressif. On s'étonne, aujourd'hui, de

Digitized by Google

voir ce que les plus grands seigneurs d'il y a cent ans pouvaient écouter sans se fâcher.

Ce libéralisme, il est vrai, n'était en réalité qu'une des formes de leur endurcissement. Les pécheurs les plus obstinés sont ceux qui se fâchent le moins des libertés de la chaire. Ainsi en était-il, alors, des libertés de la philosophie. On y applaudissait précisément parce qu'on se croyait bien sûr de ne jamais avoir à les écouter tout de bon. L'inégalité paraissait trop solidement établie par les mœurs et par les lois, pour qu'on pût voir quelque danger à laisser parler de l'égalité ou à en parler soi-même.

C'était donc de l'air le plus convaincu du monde que le duc d'Orléans disait ces vers :

O chère amante,...
En vain nous nous aimons...
Oncle injuste!... Oui, c'est lui, son préjugé barbare,
Qui seul, tant qu'il vivra, nous retient, nous sépare...
Elle n'est pas noble! Elle! Amélie! O blasphème!
La noblesse n'est rien, ou c'est la vertu même...
Je gémis quand j'entends ainsi déraisonner,
Quand je vois la sottise, et tout le monde y tombe,
De consulter les morts, de fouiller dans leur tombe
Pour savoir si l'on doit estimer les vivants...
Quoi! l'on me soutiendra que je me mésallie
En épousant les mœurs, la vertu, la beauté?
Non! L'orgueil n'inventa la vaine qualité
Que pour y suppléer et la mettre à leur place...

Voilà ce qui était de mode à la cour comme à la ville, alors qu'un roturier, dans les armées, ne pouvait encore aspirer qu'aux galons de sergent.

Digitized by Google

L

C'était le tour de la marquise. Elle récitait comme elle chantait, c'est-à-dire avec un vrai talent. Son seul défaut, c'était de n'être plus jeune; mais il n'y avait que plus à admirer combien elle savait l'être encore. Les rôles les plus ingénus lui allaient à merveille; elle ne sentait le poids des années qu'aux efforts qu'il lui fallait faire pour ne pas avoir l'air de le sentir. Aussi gémissait-elle en secret sur cette obligation de rester éternellement jeune. « Il faut que je meure Montespan, semblait-elle dire, car, avec un roi comme celui-ci, il n'y aura pas de Maintenon. »

Cette fois, il est vrai, elle n'avait pas tant à être jeune. La Cécile de Fenouillot est une très-grave, très-sentencieuse personne, une sainte à la Diderot, enfin, et ces femmes-là n'ont pas d'âge.

Elle y allait donc bravement, au risque de s'accrocher en chemin, la pauvre femme, à quelques-uns des aphorismes qu'elle semait elle-même sur ses pas. « De tous les sentiments, disait-elle, par exemple,

L'amour est le plus beau, *quand la vertu l'épure...* »

ce qui était très-édifiant, comme on voit, dans la bouche d'une maîtresse et devant un vieux roi blasé.

Mais qui allait s'arrêter aux idées? Il aurait fallu s'arrêter aussi au tableau qu'elle traçait des souffrances des

Digitized by Google

protestants, ce qui eût mené un peu loin. Nul donc n'y songeait; nul, sauf le marquis de Narniers, n'avait la pensée de se dire que c'étaient là des réalités pour un million de Français. Cette légèreté datait de loin. Quand Louis XIV, au plus fort de ses rigueurs contre les protestants, allait s'émouvoir à Saint-Cyr au récit des malheurs des Juifs sous un ministre sanguinaire et un prince abusé, aucune voix non plus, pas plus dans son cœur qu'à ses oreilles, ne lui disait que ce roi, c'était lui, et que ces sujets opprimés, c'étaient les siens. Et comment s'étonner, d'ailleurs, que l'allusion lui échappât, lorsque le poëte lui-même ou ne la sentait pas, ou s'empressait de la désavouer? C'était l'année même de la révocation de l'édit de Nantes que Racine appelait Louis XIV « le plus sage et le plus parfait de tous les hommes. » C'était à peu près vers la même époque que La Fontaine, le bonhomme, le félicitait publiquement d'avoir réduit « l'hérésie aux derniers abois. » Ne demandez donc pas pourquoi les rois n'avaient pas d'oreilles; demandez plutôt pourquoi ceux qui les approchaient n'avaient pas de cœur.

LI

Enfin, que bien que mal, la pièce allait. D'Olban, le misanthrope, avait bien çà et là fait rire; mais enfin, tout se déroulait sans trop d'encombre, et l'ouvrage, en somme, ne laissait d'autre sentiment que celui d'un honnête ennui.

Digitized by Google

Richelieu, pour sa part, le trouvait horriblement long. Son angoisse allait croissant. Il appelait et redoutait le moment où il lui faudrait paraître, à son tour, devant ce tout petit mais redoutable auditoire.

— Vous avez l'air bien agité, Richelieu... lui dit tout bas Louis XV.

— Ah! Sire, je ne tremble pas ainsi devant vos ennemis.

— Bien répondu... Mais le mot n'est pas de vous.

— Elles ne sont pas non plus de moi, Dieu merci, les sottises que je vais avoir l'honneur de débiter devant Votre Majesté. J'en frémis...

— Bah!... Mais chut... Écoutons... Voilà la marquise qui va s'évanouir...

En effet, la scène approchait.

ANDRÉ.

. . . . . .

Pauvres et retirés, parce que nous suivons
Une religion qu'on a proscrite en France...

CÉCILE.

Quoi! vous étiez de ceux qui, d'une autre croyance,..
Ah! je renais...
Sans doute qu'il me va donner quelque lumière.
Dis-moi, tu connaissais Lisimon?

ANDRÉ.

C'est mon père,
Madame...

CÉCILE.

C'est ton père!... Ah!... malheureux André!...

ANDRÉ.

Ciel! quel nom m'a frappé? Que vois-je? Est-ce bien elle?...

AMÉLIE.

Elle est sans connaissance... Hola! Frontin, Fernelle,
Accourez...

Digitized by Google

Ils accouraient, et madame de Pompadour, soutenue ar Amélie, s'évanouissait de son mieux.

Mais tout à coup, maîtres et valets s'arrêtèrent. Le ardinal de La Roche-Aymon, grand aumônier, venait e se montrer à l'entrée de la salle.

Le roi pâlit. Le cardinal, visiblement ému, s'avança ers lui.

— Sire, dit-il, les décrets de Dieu sont impénérables. Un grand coup va frapper, ou peut-être a déjà rappé votre maison. Le duc de Bourgogne, l'aînée de os petits-fils...

— Eh bien !... s'écria le roi.

— Il se meurt...

L'enfant, quelque temps auparavant, était tombé, poussé par un de ses compagnons de jeu. Il s'était fait à la tête une blessure qu'on avait négligée, et qui venait de se déclarer mortelle.

Le même soir, il mourut. Le duc de Berry, son frère, devenait l'héritier du trône.

Le duc de Berry, c'était Louis XVI.

Qu'aurait-il été, cet enfant, s'il eût vécu? Un Louis XIV ou un Louis XV? Aurait-il fait face au torrent, ou le torrent l'aurait-il entraîné, comme il devait entraîner Louis XVI? Dieu le sait! Qu'il eût vécu, et peut-être supprimait-il la révolution française, au moins telle que nous l'avons vue, et la République, et l'Empire, et tout ce qui en est sorti, et tout ce qui en sort encore.

Dans les grandes leçons de la Providence, la petitesse des moyens est souvent plus frappante encore que l'immensité des résultats. Deux enfants jouent :

Digitized by Google

l'un pousse l'autre... et la face du monde est renouvelée.

LII

Cependant la révolution préludait à ses triomphes. Le flot allait passer sur une des plus fortes digues que l'ancienne société eût opposées aux envahissements de la nouvelle. Les jésuites entendaient sonner leur dernière heure.

Leur sort, disions-nous dans notre premier volume, est d'être toujours coupables et toujours frappés injustement.

Au moment où nous les avons laissés, ils allaient se pourvoir au parlement de Paris contre les jugements par lesquels l'ordre avait été condamné à payer les dettes d'un de ses membres, le Père Lavalette, enrichi d'abord, puis ruiné dans le commerce des Antilles.

Le droit était pour eux. Aucune solidarité civile n'avait existé ni n'existait entre leurs diverses maisons. Chacun de ces établissements avait, comme ceux des autres ordres, ses biens, son administration; chacun, en France, autorisé par lettres-patentes spéciales, avait reçu des rois, par cela même, une individualité distincte. La surveillance que le général exerçait sur tous les biens de l'ordre ne suffisait manifestement pas pour faire de ces biens un seul domaine, et de l'ordre entier un être civil.

Moralement, il va sans dire que c'était une tout

Digitized by Google

utre question. Les gains du Père Lavalette auraient rofité à l'ordre entier; l'ordre entier devait supporter es pertes.

A défaut de conscience et d'honneur, la prudence urait dû, ce semble, leur en faire une loi. Pourtant, lus la faute fut grave, plus il y a à réfléchir avant de es en accuser formellement. Devant des dangers aussi lairs, il est inadmissible que des gens aussi habiles ient regardé, pour se racheter, à quelques centaines e mille francs. Leur opiniâtreté ne prouvait donc que eur confiance en leur droit; et lorsque, condamnés ar les tribunaux de commerce, ils avaient osé recou- ir à ce parlement de Paris qu'ils savaient presque nanime contre eux, c'était un appel solennel, nous vons presque dit honorable et chevaleresque, à la loyauté de leurs adversaires.

Cet appel ne devait pas être entendu. Le parlement ne comprit pas qu'en commençant par être juste, il n'en aurait que mieux le droit d'être sévère ensuite. La passion en était venue à ce point où tout calcul, même dans son intérêt, lui semble du temps perdu.

En conséquence, le 8 mai 1761, arrêt qui « Condamne le général, et, en sa personne, le corps et société des jésuites, à acquitter, tant en principal qu'intérêts et frais, les traites qui n'auront pas été payées; faute de quoi, ledit général et société demeureront garants et responsables... etc., etc. »

Mais, dès le 17 avril, le parlement avait fait un premier pas dans la nouvelle route où il ne pouvait guère plus ne pas entrer. Avant même de prononcer sur le procès civil, il avait jeté les fondements du procès

Digitized by Google

religieux et politique. Ordre est donné au Père provincial d'avoir à déposer au greffe un exemplaire des Constitutions des jésuites, et trois conseillers, Chauvelin en tête, sont désignés pour les examiner.

LIII

Dans un premier compte-rendu, Chauvelin les passe rapidement en revue. Il esquisse à grands traits le plan de cette effrayante unité. On serait tenté, çà et là, de se demander s'il critique ou s'il admire. On sent qu'il se fait violence pour ne pas rendre ouvertement hommage au génie de Loyola.

Avouons-le. Malgré l'ampleur des formes, ce travail manque essentiellement de philosophie et de grandeur. L'État, le roi, la sûreté de l'État, les droits du roi, voilà tout ce que l'ardent abbé, souvent avec une puérile emphase, sait voir menacé par les jésuites; voilà à quoi il a tout ramené.

Est-ce là la vraie question? — Nous avons déjà montré que non. Les droits des gouvernements, c'est quelque chose; la sûreté des États, c'est beaucoup; les droits de l'homme, c'est-à-dire ceux de la conscience et de la raison, c'est plus encore, c'est l'essentiel, c'est tout. Voilà donc ceux contre lesquels il faut montrer, avant tout, que le jésuitisme est en lutte; voilà ceux qu'il n'est que trop facile de faire voir ou faussés ou anéantis dans toutes les lois qu'il s'est données ou qu'il donne.

Même remarque à faire sur le second compte-rendu

Digitized by Google

e l'abbé de Chauvelin, celui où il traita de la morale es jésuites. Les accusations de détail y sont nom-reuses, vives, quelquefois hasardées, souvent irréfu-ibles; c'est Pascal en style de parlement, Pascal avec lus d'érudition et quelquefois avec presque autant 'esprit. Mais dans ce fatras de délits que l'auteur va hercher si loin, le vrai délit, le délit de tous les jours t de tous les moments, le délit fondamental des jésuites, elui auquel les plus vertueux d'entre eux et les plus ages concourent aussi bien que les plus intrigants ou s plus absurdes, l'affaiblissement du sens moral, l'a-éantissement du libre arbitre et de tous les grands obiles, — celui-là, il en est à peine question.

Ce défaut, il est vrai, avait plutôt contribué que nui u succès du compte-rendu. Plus profond dans ses perçus, plus chrétiennement indigné contre une mo-ale anti-chrétienne, Chauvelin aurait été moins com-ris de ce siècle superficiel et peu chrétien. Il fallait ue ses révélations eussent l'attrait du scandale; il allait que les femmes à la mode pussent avoir son fac-um sur leur toilette à côté des romans du jour.

Aussi ce genre de succès ne lui avait-il pas manqué. D'un bout de la France à l'autre, il n'était question que le lui et de son mémoire; d'un bout de la France à 'autre, — car ne faut-il pas toujours que la France rie n peu de ceux mêmes qu'elle encense? — on répétait es vers qui s'étaient trouvés un matin sur les murailles lu Palais :

Que fragile est ton sort, société perverse!
Un boiteux t'a fondée; un bossu te renverse.

Digitized by Google

LIV

La renverser, tel était donc le but que l'on commençait à avouer. Ce que les plus hardis avaient d'abord conçu dans l'ombre, les plus timides se mettaient à en parler hardiment.

Dès lors, les jésuites n'étaient pas seuls en cause. La royauté était citée avec eux à la barre du parlement.

C'était de la royauté, en effet, que la société avait reçu l'autorisation d'exister en France. Les parlements, comme cours de justice, avaient incontestablement juridiction sur les individus. Celui de Paris avait pu, dans un procès civil, condamner la société en corps, et le jugement, quoique mauvais, était légal. Mais la dissoudre, c'était défaire ce que les rois avaient fait ; c'était se mettre à la place du roi.

Louis XV l'avait senti. Il avait même retrouvé, à cette occasion, un de ses rares mouvements d'énergie et de dignité. Malgré le duc de Choiseul, malgré madame de Pompadour, il avait envoyé au parlement, le 2 août, l'ordre de surseoir pendant un an aux informations commencées.

Le parlement, encouragé par le duc de Choiseul, refusa d'abord d'enregistrer cet édit, puis l'enregistra, mais en l'éludant. « Il sera sursis pendant un an, dit l'arrêt, à statuer sur ledit institut *par arrêts autres que ceux à l'égard desquels le serment de la cour, son*

Digitized by Google

mour pour le seigneur roi et son attention au repos ublic, ne lui permettront pas d'user de demeure et de ilation. » Il y avait là plus qu'empiétement; c'était resque un sarcasme. Mais le roi ne *voulait* jamais eux jours de suite. Il se tut, et le parlement resta bre.

Alors, par un arrêt solennel, le procureur général est reçu appelant comme d'abus de toutes les bulles, efs, lettres apostoliques, concernant les prêtres et oliers de la société se disant de Jésus. »

Ainsi, en feignant d'obéir au roi, on se rabattait sur pape. La question, au lieu de se restreindre, avait randi. Ce n'était plus l'État contre l'Église, mais l'Élise contre l'Église elle-même, que le parlement prédait avoir la mission de protéger.

De qui la tenait-il, cette mission? Il ne la tenait ni e la couronne, puisque le roi ordonnait de surseoir, ni e l'Église, encore moins, puisque les évêques et le ape, organes légaux de l'Église, étaient notoirement our les jésuites. La tenait-il au moins de la conscience t de la raison? Il aurait fallu, pour cela, commencer ar rompre avec l'Église. Qu'un protestant, de son auorité privée, attaque et condamne les jésuites, il est 'accord avec lui-même et avec ses principes; mais u'un catholique, — car la question est la même auourd'hui qu'en 1761, — qu'un catholique, disons-ous, tout en restant catholique, se croie permis de lâmer ce que trente papes ont loué, d'ébranler ce que corps des évêques est à peu près unanime, comme lors, à soutenir envers et contre tous, c'est une des ontradictions les plus étranges auxquelles l'esprit hu-

Digitized by Google

main se soit jamais laissé aller. De là, — car toute position fausse mène à la violence et au mensonge, — de là tant d'injustices dans une cause où on aurait pu être sévère sans cesser d'être juste; de là tant de calomnies contre un ordre qui, moins calomnié, mais attaqué au nom des grands principes, aurait été bien plus sûrement abattu.

LV

Cependant une commission nommée par le roi examinait aussi, de son côté, les constitutions des jésuites. Louis XV avait espéré, dit-on, que les conclusions seraient favorables. Il crut un moment qu'elles l'étaient, car elles se réduisaient à demander quelques modifications dans les statuts, particulièrement en ce qui tenait à l'autorité exercée par le général dans le royaume. Mais il n'y avait eu, dans l'ordre entier, qu'une voix pour se refuser à tout changement. *Sint ut sunt aut non sint*, avait déjà précédemment dit le général; *sint ut sunt aut non sint*, répétait, de la Chine à Rome, de Rome aux déserts de l'Amérique, tout ce qui avait juré par Loyola. Entêtement, selon les uns, noble fermeté, selon les autres, leur mobile n'était peut-être ni aussi bas ni aussi haut qu'on l'a cru. C'était le simple bon sens. Ils voyaient les haines trop tenaces pour qu'ils pussent espérer de se tirer d'affaire au moyen de quelques concessions. Puis, dans un tout aussi serré, il n'y

Digitized by Google

a pas de concessions légères, pas plus qu'il n'y a, dans une voûte, de pierres à sacrifier sans danger.

Enfin, sur l'avis des commissaires, le roi avait consulté le clergé, et, le 30 novembre, cinquante et un prélats s'étaient assemblés à Paris. Quoique le résultat de leurs délibérations ne fût pas encore connu, il n'y avait pas à douter que leur décision ne dût être en faveur des jésuites. On savait, ce qui arriva en effet, que cinq ou six en tout demanderaient des modifications aux statuts, et qu'un seul, M. de Fitz-James, évêque de Soissons, voterait pour la suppression de l'ordre.

Mais le lendemain même du jour où les évêques s'assemblaient pour absoudre, une nouvelle voix s'élevait pour condamner. C'était à Rennes. Là siégeait, comme procureur général au parlement de Bretagne, celui que nous avons vu disant à l'abbé de Chauvelin, près de dix-huit mois auparavant : « Quand commençons-nous? » Chauvelin avait commencé; son ami suivait. Plus calme dans ses expressions, plus large dans ses vues, La Chalotais avait achevé de gagner ceux qui se méfiaient des boutades de Chauvelin. Leurs noms étaient désormais inséparables dans l'admiration du public et dans la haine de ceux qu'ils avaient attaqués.

Mais alors, au lieu de se renfermer dans ce silence qui, parmi tant d'attaques, leur donnait la dignité du malheur, les jésuites l'avaient rompu, le 19 décembre, par une manifestation qui ne pouvait que contribuer à les perdre.

En réponse à quatre questions que le roi avait faites sur leur compte à l'assemblée des évêques, ils déclarèrent :

Digitized by Google

Qu'ils reconnaissaient pleinement l'indépendance temporelle des rois, l'inviolabilité de leurs personnes, l'indissolubilité des serments qui lient les sujets aux souverains ;

Qu'ils enseigneraient, en particulier comme en public, les quatre articles gallicans de 1682 ;

Qu'ils reconnaissaient aux évêques la même juridiction sur eux que sur tous les autres ordres ;

Que si, enfin, le général venait à leur ordonner quelque chose de contraire à ces déclarations, ils refuseraient d'obéir.

Il y avait là, en quelques mots, ce que leurs ennemis pouvaient désirer le plus d'avoir à exploiter contre eux : un parjure et plusieurs mensonges.

Un parjure, disons-nous, car avec un vœu d'obéissance aussi absolu que le leur, il était clair qu'ils le faussaient en supposant des occasions où ils n'obéiraient pas.

Des mensonges, ajoutons-nous ; et c'était encore plus clair. Ce qu'ils promettaient d'enseigner, c'était le contraire de ce qu'on leur avait toujours vu croire, de ce qu'ils avaient enseigné, non pas toujours, il est vrai, mais partout où ils l'avaient pu. Des jésuites n'étaient pas et ne pouvaient pas être sincères en se prétendant soumis aux décisions de 1682, l'éternelle douleur des papes. On remarquait, d'ailleurs, qu'ils ne promettaient pas de les admettre, mais seulement de les enseigner ; subterfuge, il faut l'avouer, qui ne venait pas trop mal à l'appui de ce dont on les accusait, en fait de réserves mentales et d'accommodements avec le ciel.

Cette publication allait marquer le commencement

Digitized by Google

de leur déroute. Dès les jours qui suivirent, ils purent en voir l'effet. Elle leur ôta, dans le monde, les plus honorables de leurs amis ; elle froissa, dans l'Église, tout ce qui était sincèrement et franchement ultramontain. On put, sans trop de calomnie, les représenter comme prêts à tout trahir quand leur intérêt l'exigerait.

LVI

Tel était donc, à la fin de 1761, l'état de ce grand procès. La main de Dieu, cachée sous les injustices des hommes, s'appesantissait sur les jésuites. La conscience et la raison, qu'ils avaient foulées aux pieds, se relevaient contre eux, mais aigries, faussées, prêtes à se souiller, pour les abattre, de toutes les perfidies qu'elles leur reprochaient. La magistrature aveuglée se popularisait à leurs dépens ; le roi voyait l'abîme, s'effrayait une heure, et se rendormait.

Le dernier mot de tout cela, vous ne l'aviez ni dans les factums des uns, ni dans les répliques des autres. Le parlement tirait les marrons du feu ; de plus puissants en profitaient. L'Encyclopédie riait tout bas. Que les jésuites tombent sous les coups des jansénistes : les jansénistes, après, tomberont assez sous d'autres coups. C'était le vœu, l'espérance, la certitude désormais de tous les ennemis de la religion. Dès les premiers temps de la lutte, Voltaire écrit qu'il voudrait voir tous les jansénistes à la mer, « chacun avec un jésuite au cou. » A mesure que la querelle s'échauffe, il revient sur ce

Digitized by Google

charitable souhait; il l'enjolive des plus poétiques variantes. Diderot avait parlé d'étrangler le dernier des rois avec les boyaux du dernier des prêtres. Voltaire est jaloux de cette image; il la lui prend. « Est-ce que la proposition honnête et modeste, écrit-il à Helvétius[1], d'étrangler le dernier jésuite avec les boyaux du dernier janséniste, ne pourrait pas amener les choses à quelque conciliation? » Ailleurs[2] : « Je mourrais content, dit-il, si je voyais les jansénistes et les molinistes écrasés les uns par les autres. » Ailleurs encore[3] : « Jamais le temps de cultiver la vigne du Seigneur n'a été plus propice. Nos ennemis se déchirent les uns les autres. C'est à nous de tirer sur ces bêtes féroces, pendant qu'elles se mordent et que nous pouvons les mirer à notre aise. » D'Alembert est moins pittoresque; il n'est que brutal, comme il l'était partout où il osait l'être. « Le parlement, écrit-il à Voltaire[4], se bat à outrance contre les jésuites, et Paris en est encore plus occupé que de la guerre d'Allemagne. Pour moi, qui n'aime ni les fanatiques parlementaires, ni les fanatiques de saint Ignace, tout ce que je leur souhaite, c'est de se détruire les uns par les autres. La philosophie touche peut-être au moment où elle va être vengée des jésuites. Espérons que la destruction de la canaille jésuitique entraînera la destruction de la canaille janséniste et de la canaille intolérante. »

[1] 11 mai 1761.
[2] Lettre à la comtesse de Lutzelbourg. 28 décembre 1759.
[3] Lettre à Damilaville. 26 janvier 1762.
[4] 8 septembre 1761.

Digitized by Google

LVII

Mais la *canaille* intolérante avait encore à jouer de reste. Retournons à Toulouse, où elle était particulièrement à l'œuvre. Les parlements n'avaient-ils à se racheter auprès de Dieu, et surtout auprès du peuple, de leurs méfaits contre les soldats de l'Église?

Nous avons laissé Rabaut au Pont-de-Montvert, dans la maison de Reboul. Quand on eut cessé de fouiller et de faire sentinelle, il s'en alla.

Il était donc de nouveau à Toulouse, où il continuait de diriger, invisible, tous les efforts tentés en faveur du pasteur Rochette, des frères Grenier et des Calas. Sa *Calomnie confondue*, dont on venait d'achever l'impression, n'était pas encore distribuée.

— M'en croirez-vous?... lui disait un soir M. de la Salle, son ami, qui le tenait jour par jour au courant de ce qui se passait au parlement. Ne le distribuez pas, cet écrit. Plus je le lis, plus je crois qu'il faut le garder pour des temps plus calmes.

— Le plaidoyer après la condamnation?

— La condamnation n'est pas prononcée.

— Elle va l'être.

— Je le crains; mais enfin, tout espoir n'est pas perdu. Si votre écrit devient public, elle est à peu près certaine.

— Avez-vous trouvé un seul mot dont ces messieurs puissent raisonnablement s'offenser?

— Raisonnablement, non; mais qu'importe? Ils n'en

Digitized by Google

seront que plus irrités. Ce qui les blessera dans ce mémoire, ce n'est pas tel ou tel endroit, c'est le tout, du premier mot au dernier. Les raisons, quelquefois, choquent plus que les injures. Quoi de plus doux que l'huile? Essayez de la verser sur le feu...

— Et vous croyez qu'ils en sont là?

— Je ne *crois* plus; je suis sûr. Que ne les avez-vous entendus, aujourd'hui même! Jamais la passion chez les uns et la faiblesse chez les autres ne s'étaient plus scandaleusement montrées. M. de Bonrepos [1] se croirait, on semble, déshonoré, perdu, s'il n'obtenait pas le sang qu'il demande. Ces deux procès sont devenus son affaire, sa vie. Il ne réfléchit plus; il ne veut plus réfléchir. Il va, tête baissée, à la charge, comme le soldat qui n'a pas à s'inquiéter si la guerre est juste ou injuste.

— Je vois assez, d'après cela, que vous ne lui avez pas transmis ma demande.

— Vous vous trompez.

— Et?...

— Il accorde.

— Et vous ne me le disiez pas?

— J'espérais que vous n'en parleriez plus.

— Pourquoi?

— Croyez-moi. N'allez pas à cette prison.

— Vous vous défiez de lui?

— Non. Il est violent, mais il est loyal.

— Eh bien, alors?...

— Vous pouvez être reconnu par quelque subalterne, qui croira bien faire en vous arrêtant.

[1] Le procureur général.

Digitized by Google

— Si je n'allais qu'où je suis sûr de ne pas être arrêté, ù irais-je ?

— Ainsi, vous irez ?

— J'irai. Il ne sera pas dit que des frères aient inutiement compté sur moi pour se préparer à la mort.

— Eh bien, allez. Voici le billet qui vous ouvrira les ortes. Le nom est en blanc. Mettez celui que vous vourez ; pas *Tuabar*, pourtant, car tout le monde commence le savoir. Quant à votre écrit, que décidez-vous ?

— Rien encore. Je verrai ce que nos prisonniers en enseront.

LVIII

C'était le 1er janvier 1762.

Jour solennel que celui où une année commence ! Solennel pour qui peut espérer de voir la fin de cette année ; solennel surtout pour qui sait qu'il ne la verra pas finir !

Ils le savaient, ils ne pouvaient plus en douter, ces trois frères et ce ministre qui attendaient leur arrêt d'un jour à l'autre. S'ils s'étonnaient d'une chose, c'était d'être encore en vie, car ils ne s'étaient pas doutés, au train dont avait d'abord marché leur procès, qu'on dût leur faire savourer si longtemps les formalités de la mort.

Depuis quelques semaines, on leur permettait de se voir. Chaque jour, ils passaient ensemble plusieurs heures. Ils s'étaient fait entre ces murs un monde où la

Digitized by Google

paix, l'amitié, la foi, avaient fini par régner sans partage. A force de s'en remettre à Dieu, ils avaient presque oublié que leur sort dépendait aussi des hommes.

Ce jour-là donc, ils avaient obtenu d'être ensemble dès le matin. On les avait vus s'embrasser silencieusement; des larmes, qu'ils s'étaient mutuellement cachées, avaient coulé en secret de leurs yeux. Le premier jour de leur dernière année! Et le plus âgé n'avait pas trente ans! Et leur consolateur, Rochette, n'en avait pas vingt-six!

Vers midi, cependant, ils s'étaient trouvés tels qu'à l'ordinaire. Ils s'étaient assis, presque gais, autour de leur humble table, où figuraient quelques mets venus du dehors. Des amis inconnus avaient pensé au dîner des prisonniers.

— Un vrai festin... dit le ministre.

— Je m'y étais presque attendu, ajouta un des frères. C'est une époque où on se rappelle ses amis...

— Oui, dit l'aîné; ceux dont on a besoin. Quant à ceux dont on n'attend rien...

— On n'attend rien de nous, frère?

— Que veux-tu qu'on attende, enfant?...

— Une belle mort.

— Bien, frère, bien!... Ce n'est pas toi qui tromperas leur attente.

Ainsi revenait, sous toutes les formes, cette idée à laquelle ils s'étaient si bien habitués.

Une même résignation se modifiait, chez eux, selon la diversité des caractères. L'aîné était un homme grave, naturellement triste, stoïcien presque autant que chrétien. Le plus jeune, au contraire, avait cette heu-

Digitized by Google

use légèreté qui n'exclut pas les sentiments profonds
, les pensées sérieuses. Agé de vingt ans environ, il
ait toujours plus jeune ou plus vieux que sa figure,
us jeune par son ton, qui était celui d'un enfant, plus
eux par sa fermeté, qui était celle d'un homme en-
rci aux épreuves et d'un chrétien dont la force est
i Dieu.

Chez l'autre, enfin, la philosophie et la foi, mieux
nies, formaient un tout plus régulièrement chrétien.
e n'était ni l'impassibilité de l'un, ni la jeune ardeur
e l'autre. Il n'affrontait ni ne dédaignait l'épreuve ; il
acceptait. Aussi se plaisait-il tout particulièrement
vec le ministre, dont l'état d'âme était le sien. Ils
taient d'ailleurs du même âge ; ils se connaissaient de-
uis l'enfance. Un même sort leur paraissait une invita-
ion du ciel à n'avoir toujours mieux qu'une même âme.

Ce qu'avait fait chez eux la conformité des carac-
ères, la diversité l'avait fait chez les deux autres.
'aîné et le plus jeune, qu'on aurait cru ne pouvoir vivre
nsemble, ne pouvaient se quitter. L'un semblait fati-
ué de la vivacité de l'autre, et celui-ci gêné par la gra-
ité du premier ; mais ils sentaient comme le besoin de
e compléter l'un par l'autre, de se confondre en une
eule vie, où pourtant chacun des deux restait soi.

LIX

Ils étaient donc tous quatre à table, et, pour la pre-
mière fois, on les avait laissés seuls. Ils l'avaient souvent

Digitized by Google

demandé, mais inutilement. Un geôlier assistait à toutes leurs entrevues.

— Seuls!... dit Jean de Lourmade[1], quand il s'aperçut de cette faveur. Ah! messieurs, voilà qu'on commence à faire nos volontés... Il paraît que nous sommes bien malades...

— Seuls!... dit Jean de Sarradou; et avec des couteaux, encore!... Le geôlier prétendait que cela ne se faisait jamais.

— C'est à moi que vous le devez, dit le ministre. Je lui ai demandé si nous avions l'air de gens à suicide, et il a compris que la précaution était parfaitement inutile à notre égard.

— Ces gens, reprit un des frères, devraient être étonnés eux-mêmes, ce semble, de la confiance que nous leur inspirons. Et ce que je dis des geôliers, nous pourrions le dire aussi des juges. Avez-vous vu de quel ton ils nous parlent? C'est presque du respect. Il me semble que si j'avais à juger des gens souffrant pour leur religion, et que ces gens m'inspirassent, malgré moi, des sentiments semblables, je pourrais difficilement haïr leur foi.

— C'est au contraire, dit Rochette, ce qu'ils nous pardonnent le moins, vu que c'est un argument auquel ils n'ont rien à répondre. Ils ont eu beau nous opprimer, ils ne nous ont pas avilis. Notre peuple est resté supérieur à leur peuple...

[1] Le plus jeune. Ils portaient, selon l'usage du pays, trois noms différents. L'aîné s'appelait Grenier, sieur de Commel; le second, Grenier, sieur de Sarradou.

Digitized by Google

— Et notre clergé à leur clergé, interrompit de ommel.

— Oui, grâce à Dieu, reprit le ministre. La Réforme était annoncée comme un flambeau... Elle l'a été...

— Elle le sera encore, dirent les frères.

— Et heureux, mes amis, heureux ceux qui l'auront nu haut et ferme, ce flambeau...

— Comme nous le tiendrons sur l'échafaud...

— Dieu le veuille!...

On changea de conversation.

— Voilà deux jours que le Père Bourges n'est venu, it le ministre.

Le Père Bourges, c'était le convertisseur en titre des risonniers protestants.

— Nous l'avons eu hier, nous, dit de Commel.

— Jamais je ne l'ai vu plus embarrassé qu'avant-ier, reprit Rochette.

— C'est apparemment pour cela qu'il vous a laissé anquille.

— Espérait-il avoir meilleur marché de vous?

— S'il l'espérait, dit Jean de Lourmade, il a pu voir u'il se trompait.

— Voyons, Jean, dit l'aîné; raconte-nous un peu otre dispute.

— Tu y étais, frère.

— Je le sais bien; mais M. Rochette n'y était pas.

Il était tout heureux, le grave aîné, qu'on vît comment le spirituel cadet s'était tiré d'affaire avec un gros dominicain.

— Nous écoutons, dit Rochette.

— A une condition. Après ma dispute, la vôtre.

Digitized by Google

— Nous verrons. Commencez toujours.

— Il est donc arrivé, le cher homme, avec son gros ventre, avec...

— Jean, dit sévèrement l'aîné, si tu plaisantes, je m'en vais...

— Et par où, pauvre frère?... La porte est fermée à double tour. Ah! si je n'avais qu'à plaisanter pour t'envoyer bien loin, bien loin... Il soupira.

— Mais revenons, reprit-il. Le Père Bourges est donc arrivé hier, comme toujours, doux en paroles, inexorable en dogmes. « Eh bien, mon enfant, a-t-il dit, on va donc la finir, hélas! comme on l'a commencée, cette année où Dieu vous a offert tant de moyens de salut! Je n'aurais pas cru qu'à la Saint-Sylvestre...

— Qu'est-ce que la Saint-Sylvestre, monsieur? lui ai-je dit. — Notez que je le savais très-bien.

— La Saint-Sylvestre, mon enfant, c'est le 31 décembre, la fête d'un grand saint, d'un pape...

— Tous les papes sont saints.

— Nous n'avons jamais dit cela.

— Vous ne les avez pas tous appelés *Votre Sainteté?*

— Un titre... une formule...

— Oui... Et l'infaillibilité?

— L'infaillibilité, mon enfant, c'est autre chose. Du moment que ce privilége était attaché au siége de Rome, il fallait bien que tous...

— Il le fallait, en effet, pour que le système ne croulât pas. Mais quand un Alexandre VI...

— Nous y voilà!... Toujours Alexandre VI...

— Vous savez assez que ce n'est pas par impossibilité d'en nommer d'autres.

Digitized by Google

— Non,.. malheureusement... Mais pourquoi toujours le plus mauvais? Voyez-vous rien de semblable aujourd'hui? Le pape actuel, Clément XIII...

— Vaut mieux, d'accord ; mais il pourrait valoir pis, quoique ce fût difficile, et il n'en serait pas moins le pape, et vous n'en seriez pas moins tenus de croire, de professer, que le Saint-Esprit parle par sa bouche.

— A quoi bon aller supposer...

— Vous ne voulez pas que je suppose? Laissez-moi raconter, alors, et ne m'empêchez pas de nommer Alexandre VI. Qu'il y ait eu dix papes de sa force, ou un seul, ou cent, qu'il doive ou ne doive pas en exister de semblables à l'avenir, qu'importe? Vous n'en êtes ni plus ni moins obligés de soutenir que Dieu a parlé et pourrait parler encore par des hommes abominables.

— *Ses voies ne sont pas nos voies*, dit l'Écriture. Il a fait assez d'autres choses que nous serions tentés de trouver invraisemblables, immorales...

— Sans doute; mais avant de les trouver bonnes, ces choses qui nous paraissent mauvaises, nous avons le droit de nous assurer si elles viennent bien de lui. Ce n'est même pas un droit, c'est un devoir, car il y aurait de l'impiété à laisser mettre sur son compte tout ce que l'ambition ou l'ignorance pourraient lui avoir attribué. Ainsi, monsieur, ajoutai-je, choisissez : ou laissez-nous parler des mauvais papes et de la monstrueuse invraisemblance d'un système dans lequel ils sont forcément aussi infaillibles que les meilleurs, ou allons au fond de la question, et voyons si les meilleurs ont réellement été mieux infaillibles que les autres.

— *Tu es Petrus, et super hanc petram,..*

Digitized by Google

— Nous y voilà! dirai-je aussi, comme vous tout à l'heure à propos d'Alexandre VI.

— *Tu es Petrus...*

— Oh! de grâce, laissons les mots. Ceux-là sont d'un grand effet, je le sais, pour qui ne connaît de l'Écriture que ce qu'on veut bien lui en dire; mais vous comprenez qu'avec nous qui la savons par cœur...

— Vous avez le livre; vous n'avez pas le flambeau qui permet d'y lire.

— Et ce flambeau, c'est?...

— La Tradition.

— Permettez. Dans cette question, c'est précisément à la Tradition que j'en appelle.

— Je serais curieux...

— A la Tradition, oui, monsieur; à la plus ancienne, bien entendu, et à la plus sûre.

— Qui est?...

— L'Écriture elle-même. C'est à elle, c'est à l'histoire des trente ou trente-cinq premières années de l'Église qu'il est naturel, ce me semble, de demander l'explication de ces paroles. Eh bien, me permettez-vous de vous adresser, sans sortir de là, deux ou trois questions bien simples?

Il n'est pas pour les questions simples, le Père Bourges; il les embrouille, d'ordinaire, avec une merveilleuse habileté. Je prenais mes mesures; je voulais le forcer à répondre *oui* ou *non*.

— Faites, mon fils, dit-il; faites.

— Vous citez des mots, repris-je; c'est sur des mots que je vous interrogerai d'abord. Pourriez-vous

Digitized by Google

m'indiquer, dans le Nouveau Testament, un endroit où saint Pierre soit appelé le chef de l'Église?

— Qu'importe, pourvu qu'il le fût?...

— C'est une autre question; nous y viendrons. Je vous ai prévenu que je commençais par les mots. Ceux de *Chef de l'Église* ont-ils été employés, je le répète, en parlant de saint Pierre?

— Non... dit-il.

— Et *Chef des Apôtres?*... poursuivis-je.

— Non... répéta-t-il.

— Eh bien, monsieur, de ces deux questions auxquelles vous venez de répondre *non,* j'en tire une troisième : Peut-on raisonnablement supposer que le livre des Actes, que tant d'Épîtres, que le Nouveau Testament, enfin, n'eût pas donné une seule fois à saint Pierre un titre qui eût été le sien? Et tandis que vous ne pouvez écrire une page, une ligne, sur son prétendu successeur, sans être conduit à énoncer sa qualité de chef de l'Église, — un volume entier se serait écrit sans que ce titre arrivât une seule fois sous la plume des auteurs!...

— Nous ne savons pas, objecta-t-il, si nous avons tout ce que les apôtres ont écrit.

— C'est possible, repris-je; mais voyons... là... en votre âme et conscience... Estimez-vous que ce que nous avons d'eux soit assez court pour qu'ils aient pu, saint Pierre étant le chef de l'Église, ne jamais lui donner ce nom?... Que saint Paul ait pu écrire *aux Romains,* et cela très-longuement, sans même le nommer?... Que ce même saint Paul ait pu adresser à tant d'Églises des conseils et des ordres de tout genre, sans

Digitized by Google

leur dire un mot d'un lien quelconque établi ou à établir entre elles et saint Pierre ou les successeurs de saint Pierre?... Non, monsieur, non!... Devant Dieu, la main sur la conscience, vous ne me direz pas oui.

Son embarras était visible; je puis même dire, en toute vérité, que je n'ai jamais trouvé de catholique assez hardi pour affronter la question ainsi posée. Plus on vous aura soutenu qu'il faut un chef, qu'il y en a un, qu'il y en a toujours eu un, — plus on aura de peine à expliquer pourquoi le fameux *Tu es Petrus* n'est jamais revenu dans les écrits des apôtres.

LX

— Vous auriez pu ajouter, dit le ministre, que le *Tu es Petrus* lui-même ne se lit que dans un des Évangiles. Si ces mots ont eu, aux yeux des apôtres, l'importance qu'on leur a donnée plus tard, comment en expliquer l'omission chez trois des quatre historiens de Jésus-Christ?

— Voilà qui est piquant, en effet, dit Jean de Lourmade. Je n'avais pas fait cette remarque, et elle a échappé, je crois, à nos controversistes. Que ne savais-je cela hier!... Mais bah! Qu'aurais-je gagné de plus? Ces gens-là sont tellement cuirassés contre l'évidence, qu'il n'y a pas plus à les battre avec dix arguments qu'avec un seul.

En attendant, il ne me répondait rien ou presque rien, car j'avais soin de n'avancer que des faits, et des

Digitized by Google

its irrécusables. Je l'étourdissais de questions, courtes, rectes, sur lesquelles il n'y avait pas à biaiser. Vous ppelez-vous, lui disais-je par exemple, un cas où un ôtre ait été repris par un autre?

— Oui, me dit-il.

— Et cet apôtre repris, c'était?...

— C'était... saint Pierre.

— Bien. Et à quelle époque, s'il vous plaît?

— Je ne me rappelle pas bien...

— La date est dans l'Épître aux Galates. C'est quarze ans, monsieur, quatorze ans après le premier oyage de saint Paul à Jérusalem, c'est-à-dire à une oque où on commençait à voir partout des chrétiens, artout des églises, et où la primauté de Pierre avait , fût-ce malgré lui, mille occasions de s'exercer, — est alors que saint Paul dit lui avoir résisté « en face, arce qu'il méritait d'être repris. » S'excuse-t-il, au oins, d'avoir résisté au chef de l'Église? Non. Ni là, ni illeurs, pas un mot, pas une syllabe qui indique que aint Paul se regardât ou fût regardé comme inférieur saint Pierre.

J'insistai encore assez longtemps, poursuivit Jean de ourmade, sur ce côté tout négatif de nos argumentaions anti-romaines. Plus j'énumérais d'invraisemlances, plus il m'en venait à l'esprit. Je n'ai jamais ompris qu'un homme de bonne foi ne se sentît pas crasé par ce silence des Épîtres sur les prérogatives de aint Pierre, par cette pleine indépendance des autres pôtres envers lui, par cette absence, enfin, de tout ppel, de toute allusion même à un chef visible, quel u'il fût.

Digitized by Google

Le Père avait fini par m'interrompre à tout moment.

« Mais la Tradition... Mais la Tradition... » disait-il, comme ils disent tous. La Tradition!... répondais-je; mais, encore un coup, la voilà! Voilà celle des trente premières années de l'Église. La voilà écrite, authentique, inaltérable... Et la meilleure preuve qu'elle n'est pas pour vous, c'est cet empressement à en appeler sans cesse à je ne sais quelle autre tradition, qui commence on ne sait où...

— Elle commence aux apôtres, dit-il.

Je vis bien à ces mots, quand je ne l'aurais pas su, combien est épais le bandeau qu'une position désespérée a mis sur les yeux de nos adversaires. Ce qui m'arrivait là avec ce pauvre Père Bourges, c'est ce qui nous arrive tous les jours avec la plupart des catholiques. Ils n'oseraient vous dire que saint Paul ait parlé du pape; ils renonceront à vous expliquer comment il a pu écrire, soit aux fidèles de Rome, soit, de Rome même, à d'autres fidèles, sans faire mention d'un chef quelconque, sans nommer saint Pierre autrement que dans le cours de deux ou trois récits; ils avoueront, en un mot, car c'est l'avouer, que des milliers de pasteurs ont été établis, que des milliers d'Églises ont été fondées avant qu'on parlât d'un centre, d'un chef... Et ils se remettront à vous citer, comme venant droit des apôtres, ces mêmes traditions dont ils auront reconnu que les temps apostoliques ne présentent aucune trace.

Le revirement était si naïf, que je ne pus m'empêcher de rire.

— Je vois bien, lui dis-je, que je travaille à remplir un tonneau percé. Voilà vingt difficultés, vingt impos-

Digitized by Google

ilités que je vous signale. Vous convenez de la plurt, et vous continuez, l'instant d'après, comme si je avais rien dit, comme si vous n'aviez rien avoué. J'auis encore bien des choses à vous dire; mais à quoi n? Je vous aurais demandé, en particulier, où vous enez les vingt-cinq années que votre tradition assigne l'épiscopat de saint Pierre...

— Nous ne garantissons pas ces vingt-cinq années, t le Père Bourges.

— Garantissez-en quatre ou cinq, repris-je, et je vous éfie encore de les justifier. Vous n'en trouverez pas ois, pas deux, contre lesquelles il n'y ait rien à dire...

Et je me mis à lui poser, en suivant pas à pas la hronologie des Actes, tout ce que je pus trouver de ates en contradiction avec l'idée d'un séjour de saint ierre à Rome.

Il voulut m'arrêter sur quelques-unes, peu sûres, elon lui, et qu'on ne peut en effet fixer positivement. Iais, lui dis-je, nos dates seraient toutes inexactes, ue vous n'en seriez pas plus avancé. Tout au plus arriverez-vous, en les espaçant davantage, à trouver une nnée ou deux pendant lesquelles saint Pierre ait pu, à la rigueur, faire un voyage en Italie; encore resterait-il à montrer comment ce voyage a pu ne laisser aucune trace dans ce que saint Paul écrit aux Romains, ou dans ce qu'il écrit, de Rome, à d'autres Églises. Mais arrêtons-nous, poursuivis-je, car il est clair que nous n'en finirions pas.

— Arrêtons-nous, puisque vous le voulez, dit-il. Tant que Dieu n'aura pas ouvert vos yeux...

— Qu'il les ouvre, dis-je, s'ils sont fermés; mais

Digitized by Google

c'est de l'arithmétique, monsieur, ce que je viens de vous objecter là. Devant de pareils arguments, celui qui a besoin d'être éclairé, c'est, je crois, celui qui y résiste, et non pas celui qui les emploie...

Il me laissa. — A vous maintenant, monsieur le pasteur.

LXI

Notre discussion, dit Rochette, a roulé sur un sujet analogue. Depuis longtemps, il en revenait sans cesse à m'objecter que je n'avais aucun droit à m'intituler ministre, et que la filiation apostolique, conservée dans son Église, était l'unique source de tout pouvoir spirituel. Je m'étais promis, s'il y revenait, de prendre l'offensive. Je voulais lui faire avouer combien les droits de l'Église romaine, même à les chercher sur son terrain, sont loin d'être aussi clairs qu'elle le croit.

Avant-hier donc, je le vois arriver chargé de livres.

— C'est pour moi, ces livres?... lui dis-je.

— Pour vous?... non. Contre vous.

— La Bible en est-elle?

— Non...

— Ah! repris-je en riant, voilà un *non* dont j'accepte l'augure. La Bible est donc pour moi...

— Qui vous l'a dit?

— Vous... puisque vous ne l'avez pas apportée. Mais voyons. De quoi s'agit-il?

— Du sacerdoce, si outrageusement défiguré dans votre Église.

Digitized by Google

— Monsieur, lui dis-je, épargnez-moi ce langage. ec un homme qui mourra pour avoir été ministre et ır avoir confessé qu'il l'était, vous auriez trop mau- se grâce à user de ces grands mots dont vous usez chaire pour nous rendre odieux ou ridicules.

— Eh bien, reprit-il, soyons calmes. Je ne demande mieux. Voici d'abord...

Et il se mettait en devoir de feuilleter un de ses es.

— Permettez, dis-je. Vous savez que je ne consens nais à quitter mon terrain, l'Écriture, à moins d'y e forcé; forcé, s'entend, par des raisons. Je ne sais que vous alliez me dire ou me citer; mais je n'ai pas soin de le savoir. Répondez d'abord...

— Pourquoi d'abord?... dit-il.

— Parce que nos objections, tirées de l'Écriture, ont cessairement le pas sur vos raisons, tirées de la tra- tion ou des Pères.

Il ferma son livre. C'était, je crois, saint Am- oise.

— Rien de plus *un*, repris-je, rien de plus fortement , au premier abord, que votre hiérarchie. Un chef nique et suprême, source de tous les pouvoirs; sous i, des évêques qui n'existent que par lui; sous les êques, des prêtres qui n'existent que par les évêques. u pape au curé de village, du curé de village au pape, ligne est droite, visible, palpable.

Eh bien, plus ce système est clair, plus, à y regarder e près, on est frappé des obscurités qu'il renferme. lus la chaîne est droite et tendue, mieux on peut voir ù manquent des anneaux.

Digitized by Google

D'abord, il faut que je vous demande si vous êtes ultramontain ou gallican...

— Qu'importe? dit-il vivement. Nous reconnaissons tous, cela suffit, la suprême autorité du Saint-Siége.

— Oui... mais comment la reconnaissez-vous? Je sais assez que les deux partis évitent, en général, d'approfondir ce point; ils sentent qu'ils ne le pourraient sans soulever les plus dangereuses querelles. Tous, dites-vous, reconnaissent l'autorité du Saint-Siége; mais, je le répète, comment? Pour les ultramontains, le pape est le chef nécessaire, indispensable, de la hiérarchie et de l'Église. Tout, non-seulement vient de lui, mais ne peut venir que de lui. Pour les gallicans, au contraire, s'il est actuellement et en fait le chef de l'Église, il ne l'est pas indispensablement. C'est l'Église elle-même qui l'a créé prince des prêtres; c'est elle qui, par besoin d'ordre, l'a fait le dispensateur suprême des pouvoirs dont elle seule est la source. En un mot, selon que vous êtes ultramontain ou gallican, le pape, selon vous, sera pape de droit divin, ou seulement de droit ecclésiastique et humain. Encore une fois donc, qu'êtes-vous?

J'eus beau faire; il ne se prononça pas. C'étaient des distinctions, des *mais*, des *si*, à faire envie à un jésuite.

— Eh bien, repris-je, puisqu'il ne m'est pas permis de savoir lequel des deux vous êtes, permettez-moi de les attaquer tous les deux.

Le gallican est évidemment mieux d'accord avec l'histoire. Quelque opinion que l'on professe sur les rela-

Digitized by Google

ons existant, au quatrième et au cinquième siècle, ıtre l'évêque de Rome et ceux des autres églises, il ːt incontestable que ceux-ci ne recevaient pas ce qu'on appelé plus tard l'*institution papale*. Vous les voyez ːus ici par le peuple, là par le clergé, ailleurs par le lergé et par le peuple, partout, enfin, sacrés et instal-ːs par d'autres évêques; mais que ces derniers eussent esoin, pour cela, d'une commission venue de Rome, 'est ce dont vous n'essayerez même pas de me montrer ne trace quelconque. Notez que j'ai indiqué une poque où Rome commençait à être le centre de Église. Si ces traces vous manquent au quatrième t au cinquième siècle, que sera-ce au troisième t au second! Quel étonnement que celui des fi-lèles de ce temps-là, si on se fût mis à leur dire ıue leurs pasteurs étaient de faux pasteurs parce ıue leurs pouvoirs n'émanaient pas de l'évêque de ːome!

C'est pourtant là ce que l'ultramontain est obligé de ːoutenir, car s'il y a eu quelque part une seule généra-ːion de pasteurs légitimes, quoique non institués par ːaint Pierre ou par ses successeurs, la chaîne est rom-pue, et la légitimité peut exister indépendamment du pape. Une génération, ai-je dit, une seule. Comptez maintenant, si vous l'osez, comptez combien il y en a eu dans les quatre ou cinq siècles dont je parlais... Ou, si vous voulez être ultramontain, niez, niez! Tous ces siècles, effacez-les. Dites que saint Paul était un usur-pateur, un schismatique, lorsqu'il établissait de sa pro-pre autorité tant de pasteurs, tant d'*évêques*, pour parler comme vous, — et alors, seulement alors, vous

Digitized by Google

pourrez soutenir que le sacerdoce romain est un tout logique et complet.

Plus raisonnables au point de vue historique, les idées gallicanes n'en sont que plus loin de former, dans cette question, un système de quelque solidité et de quelque valeur.

D'abord, et ce n'est pas peu de chose, ce système est en pleine opposition avec celui qu'ont toujours professé les papes. A Rome, vous le savez, il n'y a pas d'opinion plus mal sonnante que celle qui fait de la papauté une charge instituée par l'Église, comptable envers l'Église, inférieure, par conséquent, à l'Église. Jamais les papes ne se sont contentés d'être reconnus, en fait, pour les chefs du monde chrétien; jamais ils n'ont manqué, quand ils en ont eu l'occasion et le courage, de condamner ceux qui ne leur reconnaissaient pas un droit divin, une suprématie originelle et nécessaire. Le gallican qui nous anathématise n'est donc pas moins en désaccord, sur ce point, avec le pape qu'avec nous.

On pourrait même dire qu'il l'est plus. Et en effet, du moment que vous renoncez à soutenir le système actuel comme datant des premiers jours de l'Église, en quoi différez-vous de nous? Ce n'est plus qu'une discussion disciplinaire. Vous préférez une forme et nous une autre; voilà tout. Mais entre vous et le pape, entre le gallican et l'ultramontain, il y a plus. C'est au nom de Dieu même, c'est comme un dogme, que le pape prétend enseigner sa suprématie; c'est donc, à ses yeux, un dogme que vous niez. Vous nous traitez avec la dernière rigueur, nous qui ne différons de vous qu'en ma-

Digitized by Google

tière ecclésiastique, — et vous vous savez condamnés par votre chef sur ce qui est, pour lui, un point de foi! Au nom de qui venez-vous donc nous dire que nous avons défiguré, c'est votre mot, le sacerdoce chrétien? Au nom du pape? Commencez par être d'accord avec lui, car vous aussi, selon lui, vous le défigurez. Au nom de l'Église? Mais il en est, lui, le seul organe officiel et légitime. L'Église, d'ailleurs, n'a jamais régulièrement prononcé sur ces questions. Tout ce qui tenait au sacerdoce, à sa nature, à la papauté considérée comme source des pouvoirs spirituels, aux relations de l'épiscopat avec elle, aux origines du système actuel, tout cela, après de longs débats, fut soigneusement éludé dans les décrets du concile de Trente.

Voilà donc, poursuivit Rochette, le résumé de ce que j'ai répondu au Père Bourges. Si je ne vous ai pas répété toutes les objections qu'il essayait de me faire, c'est qu'il n'a pas ébranlé, et comment l'aurait-il pu? un seul des faits que je citais. Ces faits restant, que deviennent les subtilités par lesquelles on tâche d'en détourner les conséquences? A cela près, d'ailleurs, le Père Bourges est un homme droit. Il n'est pas ultramontain, car il ne m'a pas soutenu le droit absolu des papes; il n'est pas gallican, car il a paru goûter assez ce que je disais des inconséquences et des embarras du gallicanisme. Qu'est-il donc? Il est, je crois, ce que sont la plupart des prêtres sincères. Incertains, combattus, choqués des prétentions de Rome, effrayés, d'autre part, de la position illogique et fausse où se jette tout catholique qui ne lui est pas pleinement soumis, — ils ferment les yeux, ils s'étourdissent, ils

Digitized by Google

veulent se persuader à eux-mêmes, en se ruant sur nous, qu'ils sont encore les amis et les champions du pape.

LXII

Rochette en était là, lorsque le geôlier rentra.

— Eh bien, messieurs, dit-il, vous plaindrez-vous aujourd'hui? On vous a laissés assez longtemps seuls, je pense.

— Merci, dirent les prisonniers. Une bonne journée, en vérité.

— Elle n'est pas finie, reprit l'homme.

— Nous l'espérons bien.

— Et si elle finissait encore mieux? Si un de vos amis...

— Qui?... dirent-ils. Ce n'est pas un jour de visites.

— Autorisation supérieure.

— Quelque convertisseur, alors.

— Il lui en faudrait plutôt un pour lui-même.

— Qui vous l'a dit?

— Mais... son air...

— Ah!... Et son nom?...

— M. Théo, négociant.

— Théo... dit Rochette; Théo... Un ancien ami, en effet. Il sera... le... bien venu...

Rochette avait l'air calme, et cependant sa voix tremblait.

— Théo, dit-il comme le geôlier sortait, Théo, mes-

Digitized by Google

sieurs !... Mais vous ne savez donc pas?... C'est un de ses surnoms... C'est lui...

Rabaut entra, accompagné d'un jeune homme. La porte se referma. Rochette s'était jeté dans ses bras.

Ils restèrent longtemps debout, et se couvrant mutuellement de leurs larmes. Les trois frères et le jeune homme assistaient, immobiles, à ce long et muet embrassement.

— C'est vous !... murmura enfin Rochette. Vous... vous ici !... Quelque chose me disait... Comment y aurais-je cru?... me disait... que je ne mourrais pas sans vous avoir embrassé... Merci... merci...

— Mon fils... mon pauvre fils !... disait Rabaut. Te voilà !... La prison... la mort peut-être bientôt... Et moi aussi quelque chose me disait que je te reverrais encore une fois dans ce monde... Et je pouvais au moins, plus heureux que toi, demander à te voir... venir vers toi... Et me voilà... Oui... me voilà... Tu n'avais pas besoin de moi, je le sais bien, pour être fidèle... C'est moi... moi... qui avais besoin de te voir pour apprendre à l'être... Pour le lui apprendre, à lui...

Et à ces mots, se détachant des étreintes du prisonnier, il saisit la main du jeune homme qui était resté, pleurant, près de la porte.

— Mon fils, lui dit-il, c'est toi qui as voulu m'accompagner... Tu voulais le voir... Le voilà... Tu vas entrer dans la carrière ; il va en sortir, lui, par le martyre. Il n'a que cinq ou six ans de plus que toi, et il était un de nos meilleurs ouvriers. Tu arrives quand il s'en va... Que son sang, mon fils, te soit un baptême de courage et de foi...

Digitized by Google

Le jeune homme avait voulu se jeter à genoux devant Rochette ; mais Rochette l'avait retenu. Il embrassait le fils, comme il venait d'embrasser le père.

— Comme te voilà grandi, Saint-Étienne !... lui disait-il. Grandi de corps... grandi aussi, car nous avons bien souvent entendu parler de toi, en foi et en science... Tu n'étais qu'un enfant... Te voilà homme... Eh bien, oui, point de vides dans l'armée de Jésus-Christ... Un tombe... un autre le remplace... Ton père l'a dit... Il a raison... Mais me proposer pour modèle !... Lui... lui qui a été le mien !... Qu'ai-je donc fait qu'il n'ait fait mille fois?... Je vais mourir... Eh bien, le sacrifice n'est pas là... Mourir une fois, c'est bien plus facile que de s'y exposer vingt ans, tous les jours, à toutes les heures... Que Dieu me soutienne jusqu'au bout, et je serai certainement plus calme, en marchant à la mort, que je ne l'ai souvent été dans mes courses, dans mes fuites...

Ainsi disait Rochette, et cela, avec ce laisser-aller qui est le plus haut degré du vrai courage. C'était sincèrement, naïvement, qu'il peignait le martyre comme une chose aisée, et qu'il s'en trouvait trop payé.

— Mais c'est trop parler de moi, reprit-il. Suis-je donc le seul ici que la mort menace? Les voilà, cher frère, ces trois amis qui pourraient bien me suivre... ou me précéder... à l'échafaud... Martyrs de notre foi, ils vont être, en même temps, les victimes d'une erreur ou d'un mensonge... On me condamnera comme ministre, et je le suis ; on veut les condamner comme rebelles, et ils ne l'ont pas été...

Digitized by Google

LXIII

Rabaut venait de s'approcher des trois frères. Il leur prodiguait ces paroles que personne ne savait trouver comme lui.

— Courage, leur disait-il, courage!... Dieu ne vous a pas appelés à cette épreuve sans tenir pour vous en réserve, dans les trésors de sa miséricorde, toute la force dont vous aurez besoin. Demandez-la-lui, frères... et il vous la donnera... Mais non... Vous l'avez déjà demandée... Vous l'avez déjà reçue...

Il se mit alors à raconter ce qu'il avait fait pour eux. Il ne leur cacha pas ses craintes; il ne leur laissa aucune illusion sur les mauvaises chances du procès. Mais en leur ôtant l'espoir de vivre, il ne faisait que les détacher de la terre et raviver en eux le désir des joies du ciel. De temps en temps, on s'interrompait pour prier. Tout l'entretien n'était qu'une hymne au Dieu pour lequel on devait mourir.

— Et pourquoi, dit Rochette, ne chanterions-nous pas un de nos psaumes?... Chantons, amis... Ceci vaut bien un temple...

— Oui, dit Rabaut; après la voûte du ciel, il n'y en a pas de plus belle que celle d'une prison, quand on y est pour sa foi... Chantons... Mais l'osez-vous?... On nous entendra sûrement...

— On y est habitué.

— On permet?...

Digitized by Google

— A moins de nous bâillonner, il le faut bien.

— Chantons!...

Et d'une voix émue, il entonna lui-même le cent-seizième psaume :

J'aime mon Dieu, car son divin secours
Montre qu'il a ma clameur entendue.
A mes soupirs son oreille est tendue ;
Je veux aussi l'invoquer tous les jours...

Et toutes les voix, au même instant, s'étaient jointes à la sienne; et les cœurs s'étaient joints aux voix; et c'était du plus profond de leur âme qu'au lieu de demander à Dieu une délivrance terrestre, ils le remerciaient d'une délivrance plus haute. Pourquoi l'auraient-ils supplié de les arracher à la mort, quand il avait déjà ôté pour eux, comme disait saint Paul, à la mort son aiguillon et au tombeau sa victoire?...

Je n'avais plus ni trêve ni repos ;
Déjà la mort me tenait dans ses chaînes...
. . . . . .
Il me sauva, ce Dieu que je réclame...
Retourne donc en ton repos, mon âme,
Puisqu'il te fait éprouver sa faveur...

Mais ils s'arrêtèrent tout à coup. Déjà, dans les intervalles des vers, ils avaient entendu comme un écho. Maintenant, les sons se prolongeaient... La mélodie arrivait, faible, confuse, et cependant saisissable. Et quand ils se furent tus, quand la haute voûte n'eut plus à leur renvoyer leurs propres paroles, elles leur arrivaient encore, mais comme de dessous leurs pieds...

Les Calas étaient au-dessous d'eux. Ils avaient en-

Digitized by Google

endu; ils répondaient... Et toutes ces âmes s'unissaient, à travers murs et voûtes, dans un même élan vers Dieu.

LXIV

Cependant le jour baissait. Un soleil de janvier jetait, à travers les barreaux, ses pâles et derniers rayons.

— Mes amis, dit Rabaut, il faut nous quitter. Je vous reverrai, j'espère... On m'a dit que je pourrais revenir... Et pourtant...

Sa voix tremblait. On sentait des larmes sous ses paroles.

— Messieurs, dit le geôlier qui rentrait, encore une visite... Elle vous fera peut-être un peu moins de plaisir, celle-là... Mais...

— Le Père Bourges, je parie, dit Jean.

— Non... pas lui... Quelqu'un qui vient de sa part...

— C'est tout comme, alors. Un prêtre?

— Un prêtre.

— Qu'il vienne... Au fait, ajouta Lourmade en riant, — car il retrouvait toujours, le pauvre enfant, son insoucieuse gaieté, — il n'a pas besoin de notre permission.

— Les corbeaux flairent la mort, dit l'aîné.

— Ils pourraient bien nous trouver encore vivants. L'autre a été battu. Il envoie des troupes fraîches...

— Chut!...

Digitized by Google

Le prêtre arrivait. C'était un homme assez grand, maigre, le front haut, les yeux petits, la tête légèrement inclinée du côté gauche, une de ces physionomies qui font, pour s'annuler, autant d'efforts que d'autres pour se donner du relief. Au reste, si le demi-jour l'eût permis, on aurait deviné sans trop de peine que cette allure ne lui était pas habituelle. On aurait senti l'homme plus accoutumé à dominer qu'à être humble, et à menacer qu'à être poli.

Il l'était pourtant, et beaucoup, en s'approchant des prisonniers. Le chapeau sous le bras, il saluait de la tête et de la main avec une grâce irréprochable.

— Un jésuite... murmura Jean.

— Messieurs, dit-il, ne soyez pas surpris...

Rabaut, à la voix, reconnut l'homme. C'était le Satan de son Judas, le démon du vieux d'Ambly, l'homme aux pincettes rouges.

— Ne soyez pas surpris, disait donc le Père Charnay, si j'ai saisi, peut-être indiscrètement, l'occasion de vous voir. Le Père Bourges, mon ami, est seul chargé de vos consciences... Il n'a, d'ailleurs, nul besoin de moi...

Il mentait. C'était le Père lui-même qui l'avait prié de lui venir en aide auprès de ces malheureux endurcis, comme il disait. Le jésuite avait calculé l'honneur qui lui reviendrait de leur conversion; mais comme elle n'était rien moins que probable, il ne voulait pas avoir l'air de l'entreprendre à ses risques et périls.

— Le Père Bourges, reprit-il, m'a parlé de vous avec le plus tendre intérêt. Vous montriez, m'a-t-il dit, un courage... une... persévérance... dignes d'une

Digitized by Google

meilleure cause... Voilà surtout ce que j'ai voulu voir, hers frères, et... Mais vous n'êtes pas seuls?...

Il venait d'apercevoir Rabaut et son fils. On se rappelle qu'il ne le connaissait pas.

— M. Théo, négociant, un de nos amis... et son ls... se hâta de dire Rochette.

— Un de vos amis et de vos... coreligionnaires... ans doute... dit le jésuite.

— Oui, monsieur, dit Rabaut.

Grande était l'anxiété. Le jésuite avait l'air sincère ans sa surprise; mais ce n'était pas une raison pour u'on le crût réellement surpris. Il pouvait avoir su la résence de Rabaut; il pouvait avoir à ses ordres, der- ière la porte, des gens prêts à se saisir du ministre.

Rabaut était, comme toujours, le plus calme. S'il n'a su ici, pensait-il, ses mesures sont prises, et il est nutile que je cherche à lui échapper. S'il ne sait rien, l ne me connaît pas. Seulement, n'ayons pas l'air de e fuir.

Et il lui offrit une chaise. Charnay s'assit, non sans n grand salut.

— Messieurs, dit-il, oserai-je vous demander lequel le vous est M. Rochette?...

Rochette s'inclina.

— Vous êtes bon raisonneur, monsieur, dit-on... ontinua le jésuite.

— Est-ce que le Père Bourges s'en serait aperçu ?... lemanda Jean.

— Il m'a aussi parlé de vous, monsieur, reprit Charnay, en s'adressant au jeune homme.

— De moi?...

Digitized by Google

— De vous. J'ai déjà reconnu la vivacité... l'esprit... qu'il vous donnait...

— Je suis, en vérité, confus...

— Ah ! mon enfant, ce n'était pas un éloge. L'esprit... l'esprit... Il a perdu plus de gens qu'il n'en a sauvé... Heureux les simples...

— Heureux Père Bourges !...

Charnay sourit, car tout en disant du mal de l'esprit, il tenait à montrer qu'il en avait plus que son confrère. Mais il reprit aussitôt son sérieux.

— Oui, reprit-il ; heureux les simples ! Heureux ceux qui ne contestent pas ! Dieu résiste aux orgueilleux, est-il écrit ; mais il fait grâce aux humbles. Craignez de lutter contre Dieu...

— Dieu, n'est-ce pas, c'est vous et vos amis ?...

— C'est l'Église, mon ami, l'Église, sa fille bien-aimée, dont je ne suis moi-même que le très-humble enfant et le très-indigne ministre.

Et il s'inclinait, les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine.

— Voilà bien de l'humilité, dit Jean, au service d'un grand orgueil.

— L'Église use de ses droits, reprit-il, un peu décontenancé. Il n'y a pas d'orgueil à se donner des priviléges, quand on les a reçus de Dieu. L'infaillibilité...

— Monsieur, interrompit Rabaut, mes amis n'ont peut-être pas huit jours à vivre. Est-ce que vous n'auriez rien de mieux à leur offrir que des thèses théologiques, même à les supposer fort justes ?...

— Laissez, laissez, dit Rochette. *Martyr* veut dire

Digitized by Google

témoin... Pourquoi ne rendrions-nous pas, jusqu'au bout, *témoignage* de notre foi? Si ces messieurs tiennent absolument à ce que le *martyre* soit complet...

— Ah! que parlez-vous de martyre!... s'écria onctueusement Charnay. Nous qui donnerions notre sang pour que vous consentiez à vivre!...

Nous avons vu qu'on offrait toujours la vie aux ministres, à la condition d'abjurer. La même proposition avait été faite aux trois frères.

— Autant vaudrait, reprit le ministre, nous mener droit à la mort, que de nous offrir la vie à un prix auquel on sait que nous ne souscrirons pas. Nous l'avons assez dit, dès le premier jour, au Père Bourges; nous avons même ajouté, s'il faut tout dire, que la proposition nous paraissait passablement immorale. Tuer les gens pour leur foi, ce n'est qu'une cruauté ou qu'une folie; mais les placer entre leur conscience et l'échafaud, offrir en prix au mensonge le plus attrayant des biens de ce monde, la vie, pousser des malheureux à se perdre devant Dieu tout en se déshonorant devant les hommes, — voilà qui est plus cruel et plus indigne que tous les cachots et tous les supplices! Au reste, ajouta Rochette, je parle ici de la chose, non des hommes. Je sais qu'il y a parmi vous beaucoup de gens qui croient n'être que charitables en nous offrant la vie à la condition d'abjurer. Mais ce qui les absout dans ce cas est, d'autre part, un des plus graves reproches qu'il y ait à faire à votre Église. C'est elle qui leur a appris à considérer le salut comme attaché à la profession extérieure de son culte et de ses dogmes; c'est elle qui, sans l'enseigner nettement, mais par

Digitized by Google

l'ensemble de ses lois, de ses formes, de ses tendances, a généralisé cette opinion que l'essentiel est d'être à elle, que le plus mauvais des siens est plus près du salut que le plus pieux des hérétiques. Dès lors, peu importe comment on sera venu ou revenu à elle. Que la conversion ait été spontanée et sincère, ou qu'un vil amour de la vie en ait été le seul motif, — c'est égal : vous êtes rentré en grâce devant l'Église et devant Dieu. De cette manière, la fin justifiera toujours les moyens. Confiscations, amendes, vexations de tout genre, prisons, galères, supplices, tout sera bon pour ramener au giron de l'Église ceux qui prétendraient rester dehors...

LXV

— Distinguons... distinguons... disait Charnay.

— Jésuite... jésuite... répétait Jean de Lourmade à part soi.

— Distinguons, répéta Charnay. Ces galères, ces échafauds, l'Église n'a rien à y voir. Elle a horreur du sang, l'Église. *Abhorret à sanguine.* Les armes spirituelles, voilà les seules qu'elle puisse et veuille avoir.

— Ainsi, dit Jean, quand nous allons aux galères...

— De qui est l'édit qui vous y envoie ?

— Quand on nous tue nos ministres...

— Qui a prononcé la sentence ?

— A merveille. Pure calomnie, après cela, que de vous attribuer les horreurs de l'Inquisition. L'Inquisi-

Digitized by Google

ion, même en Espagne, n'a pas versé une goutte de sang... Non... Elle ne fait que vous remettre à certains officiers royaux... Elle sait très-bien, il est vrai, que vous serez brûlé; mais le mot n'est pas dans la sentence. Condamner à mort!... fi donc!... L'Église!... une mère si tendre!...

Mais tout en raillant, Jean s'était levé. L'ironie ne lui suffisait plus. L'indignation débordait.

— Et vous osez, s'écria-t-il, vous osez nous dire cela en face! Vous ne sentez pas qu'il y en aurait assez pour nous donner, si nous ne l'avions déjà, le dégoût et l'horreur de votre Église!... Quoi! parce que ce ne sont pas des prêtres qui ont signé les édits de Louis XIV, ce n'est pas elle qui en a la responsabilité!... Parce que ce ne sont pas des prêtres qui siégent ici au parlement, ce ne sera pas elle qui nous aura envoyés à la mort!... Mais où nos rois l'ont-ils donc prise, cette monstrueuse doctrine qui les fait souverains des âmes aussi bien que des corps? Qui la leur a vantée, qui les a chargés de la maintenir, fût-ce avec le fer et le feu, cette unité dont vous avez fait votre idole? Qui les a loués et bénis de tout ce qu'ils ont imaginé de plus cruel contre les ennemis de cette sanglante chimère? Qui leur a perpétuellement présenté l'oppression des hérétiques comme le plus sûr moyen de plaire à Dieu, de racheter leurs péchés ou leurs crimes? D'où s'élèvent, en France, les cris d'indignation, dès que le gouvernement paraît vouloir nous laisser respirer?... Et toutes ces atrocités, vous vous en laveriez les mains! Et tout ce sang versé, il suffirait d'un « Distinguons » pour qu'il ne retombe pas sur vous!... « Le roi!... les

Digitized by Google

édits!... les parlements!... » Le roi, ce n'est que le bras; mais la tête, c'est vous!...

Le jésuite avait souvent essayé, mais en vain, de l'interrompre. Debout, l'œil en feu, Lourmade l'écrasait de son geste et de son regard.

Qu'aurait-il pu répondre? La véhémence des paroles n'empêchait pas l'exactitude des faits.

Mais son étrange « Distinguons » n'en était pas moins, depuis longtemps, dans toutes les bouches intéressées à décharger l'Église et le clergé. Nous le retrouvons, longtemps après, jusque dans le mémoire où Malesherbes concluait à l'émancipation des protestants. « Les évêques du Languedoc demandèrent en 1752, dit-il, l'exécution rigoureuse des lois de Louis XIV. Ce ne put être en qualité d'évêques qu'ils firent cette demande. Les évêques sont des ministres de paix. Lorsqu'ils conseillent des supplices, ils se regardent comme des laïques consultés par le roi. » Grande consolation, assurément, pour les victimes de leurs conseils sanguinaires! Mais ce que Malesherbes n'écrivait évidemment que par précaution oratoire, pour n'avoir pas trop à flétrir les rigueurs dont il demandait la cessation, d'autres le disaient, le disent encore, avec la plus incroyable assurance. C'est dans de gros livres, aujourd'hui, qu'on a osé dire aux fils des martyrs que l'Église n'avait pas tué leurs pères. C'est sérieusement et savamment qu'on a prétendu prouver comme quoi l'Inquisition ne condamnait pas à mort.

Digitized by Google

LXVI

Mais comme Jean de Lourmade continuait, avec une ardeur croissante, à démolir cet abominable sophisme :

— C'est assez... Calme-toi... dit enfin le frère aîné. Crois-tu donc que monsieur ait besoin d'être convaincu?... Vous connaissez le Père Charnay, n'est-ce pas?... ajouta-t-il en s'adressant à Charnay.

— Le Père... Charnay?... dit le jésuite.

— Oui... L'inspecteur des missions...

— Eh bien?...

— Eh bien, allez lui demander si ce n'est pas lui qui nous envoie aux galères, et s'il croit être, en nous y envoyant, autre chose que l'agent zélé de votre Église.

Charnay respira, heureux, car il se croyait également inconnu à tous les témoins de cette scène, de n'avoir pas fait annoncer son nom. Plus qu'à Rabaut lui-même, il lui tardait maintenant d'être dehors.

— Messieurs, dit-il, j'avoue que je ne m'attendais pas à de pareilles attaques. J'étais venu... par pure charité... Je voulais vous parler... au nom de l'Église, il est vrai... Mais ses droits ne dépendent pas du plus ou du moins de... sévérité... que les hommes ont pu mettre à les faire valoir. Nous sommes de pauvres pécheurs... Nous pourrions l'être encore davantage, que l'Église n'en serait pas moins l'Église... l'héritière des promesses... la colonne de la vérité, comme dit saint

Digitized by Google

Paul... notre mère à tous, enfin, et à vous aussi qui la repoussez. Quoi! Dieu aurait envoyé son fils pour apporter la vérité au monde, et ce trésor aurait été laissé à la merci des imaginations humaines! L'œuvre de Dieu aurait été abandonnée de Dieu!... Mais songez-y donc, chers amis. Est-ce ainsi que vous agiriez vous-mêmes? Des lois, et point de magistrats! Un livre infaillible, et personne pour l'interpréter infailliblement! Autant vaudrait qu'il ne fût pas infaillible. Autant vaudrait, pour mieux dire, qu'il ne nous eût pas été donné.

— Monsieur, dit Rabaut, vous croyez, je pense, à la sainteté de Dieu.

— Quelle question!

— Vous croyez que Dieu a fait l'homme?

— Mais... sans doute...

— A son image?

— A son image. C'est l'expression de la Bible.

— Eh bien, voyons. Il est inadmissible, dites-vous, qu'en nous donnant une loi Dieu n'ait pas pris ses mesures pour la garder de toute altération. Très-bien; mais écoutez, car j'ai aussi un raisonnement à faire. Dieu est saint; Dieu a créé l'homme, et cela, *à son image*. Il l'a donc créé pur et saint. Qui admettra, après cela, qu'il n'ait pas pris en même temps ses mesures pour le maintenir pur, saint, impeccable? — Mon raisonnement vaut le vôtre. Il n'a qu'un défaut : c'est que la conclusion en est positivement contraire aux faits. Ouvrage d'un Dieu bon, l'homme est mauvais.

— Mais, dit Charnay, cela s'explique. L'homme est libre. A moins d'en faire une machine...

Digitized by Google

— Prenez garde, reprit Rabaut. Je n'ai pas dit que fût inexplicable; j'ai dit que, *à priori*, nous ne nous serions pas figuré un Dieu saint permettant le mal. Puis donc qu'il le permet, vous ne pouvez pas davantage supposer qu'il ait voulu, une fois la Révélation donnée, rendre l'erreur impossible.

— Aussi ne prétendons-nous pas, dit le jésuite, que l'argument *à priori* soit de nature à suffire. L'Église a reçu, Dieu merci, des assurances...

— L'*Eglise*, oui... Mais quelle Église? Ne jouons pas sur les mots, je vous en prie. Vous savez aussi bien que nous que quand les apôtres disaient l'*Église*, ils parlaient de tous les chrétiens.

— C'est que tous les chrétiens, alors, n'en formaient réellement qu'une.

— En voilà maintenant plusieurs, c'est vrai; et toutes ces assurances, dites-vous, la vôtre en a seule hérité. Mais qui nous l'affirme? Elle. Nous voilà donc, dès l'entrée, dans un cercle vicieux. « Je suis infaillible. — Pourquoi? — Parce que Dieu l'a déclaré. — Où? — Dans l'Écriture. — Mais nous ne les y voyons pas, nous, ces déclarations. — N'importe. Elles y sont. — Et qui nous le garantit? — Moi. » Voilà en effet, monsieur, à quoi reviennent forcément toutes vos argumentations sur ce sujet. « Je suis infaillible, car je l'affirme. Je l'affirme, parce que je suis infaillible. » Vous avez beau faire. Il faudrait une démonstration antérieure à la vôtre, indépendante de l'autorité à établir. Cette démonstration, où irez-vous la chercher?

— Voilà, dit Charnay, une question qu'on n'attendrait pas d'un protestant. Où j'irai chercher mes pre-

Digitized by Google

mières preuves ?... Eh ! dans le livre où vous cherchez, vous, toutes les vôtres.

— Nous, reprit le ministre, c'est autre chose. Plus nous recourons à la Bible, plus nous sommes fidèles à nos principes ; vous, tout appel à son autorité est un abandon des vôtres.

— Ne l'avons-nous pas toujours regardée comme la première et la plus sûre des sources de la foi ?

— Comme la première, oui ; comme la plus sûre, non. Ce n'est pas la Bible, chez vous, qui conduit sûrement à la vrai foi ; c'est la Bible interprétée par l'Église. Que signifie donc, de votre part, un appel direct à l'Écriture? N'est-ce pas une invitation à l'examen? Mais l'examen, c'est le Protestantisme. Il faudra donc, pour devenir catholique, commencer par être protestant ?... Non, non ! L'autorité s'impose ; elle ne se prouve pas. Dès qu'elle cherche des raisons, ce n'est plus l'autorité.

Je vais plus loin, poursuivit Rabaut. Je maintiens que les textes mêmes sur lesquels votre Église appuie ses prétentions à l'infaillibilité ne peuvent, au fond, compter pour rien. L'Écriture abonde en déclarations tout aussi formelles dans leurs termes, et que vous n'auriez pas l'idée d'ériger en promesses positives. « *Tout* ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous l'accordera. » — « Dieu accorde le Saint-Esprit à *tous* ceux qui le lui demandent. » Voilà qui est clair, plus clair que tout ce qui a été cité en faveur de votre Église. Le quaker est tout aussi fondé, d'après ces déclarations, à se croire inspiré du Saint-Esprit, que l'Église, d'après d'autres, à se déclarer infaillible. C'est donc, vous le voyez, une question qui ne saurait être tranchée

Digitized by Google

firmativement, par l'Écriture, en faveur de personne. uand je n'aurais pas un mot à répondre à tout ce que ous avanceriez pour me prouver que l'Église *doit être* ıfaillible, resterait toujours à examiner si elle l'a été, t l'examen serait à recommencer à chaque dogme, à haque fraction de dogme.

Vous posez toujours en principe que Dieu veut l'unité. travailler, dès lors, n'importe par quels moyens, c'est tre ouvrier avec Dieu. Il veut l'unité ! Vous n'en savez ien. Que dis-je? ouvrez les yeux, et vous serez bien lutôt conduit à penser qu'il ne la veut pas, au moins elle que l'entend votre Église. Quoi ! il l'aurait voulue, véritablement voulue, lui, le Tout-Puissant, et nous en serions encore, au bout de dix-huit siècles, à ne pouvoir nous entendre ! Elle serait nécessaire au salut, et il en aurait laissé ouvertes tant de portes par où l'on peut sortir ! La meilleure preuve, à mes yeux, qu'il ne l'a pas voulue, que le salut n'y est pas attaché, c'est qu'elle n'existe pas.

Cela posé, avez-vous, pouvez-vous avoir le droit de forcer qui que ce soit à faire son salut par un moyen plutôt que par un autre? Vous allez me répondre qu'il n'y a pas deux moyens, et que, si vous voulez nous forcer à user du vôtre, c'est qu'il est le seul. Soit; mais vous mêlez là deux choses dont l'une n'emporte aucunement l'autre. Droit d'enseigner n'est pas droit de contraindre. Les apôtres avaient incontestablement le premier; quand se sont-ils arrogé le second? Les paroles mêmes que vous citez pour établir l'infaillibilité de votre Église, quelle mention font-elles d'une contrainte à exercer contre ceux qui n'écouteront pas sa voix?

Digitized by Google

« Force-les d'entrer, » dit l'Écriture; mais il est clair qu'à une époque où l'Église était elle-même persécutée, ces mots ne pouvaient être entendus que des efforts du zèle et des effets de la persuasion.

Je le répète donc : l'infaillibilité, à la supposer prouvée, n'emporte pas droit de contraindre. Dieu, qui pourrait forcer sans violence et par une simple action sur l'âme, ne le fait pas. Pourquoi? Nous l'ignorons; mais le fait n'en est pas moins là : il pourrait, d'un mot, nous unir, et il nous laisse divisés. Ce pouvoir qu'il n'exerce pas, comment supposer qu'il vous l'ait remis, à vous qui ne pouvez l'exercer qu'en tourmentant vos frères, qu'en souillant le christianisme des plus odieuses rigueurs?

Direz-vous maintenant que ces rigueurs ne prouvent ni pour ni contre, que l'autorité de l'Église est *indépendante* des moyens, bons ou mauvais, par lesquels on l'a soutenue? Je répondrais que cette autorité, *sans* les rigueurs, n'est qu'un mot. Qu'est-elle, je vous le demande, dans les pays où le pouvoir séculier n'est plus à son service? En France, sans l'appui que le gouvernement vous prête, que pourriez-vous contre nous? Que pouvez-vous, même avec ce secours, contre l'incrédulité? Quel hérétique avez-vous converti, quel incrédule avez-vous réduit au silence en lui enjoignant, au nom de l'Église, mais sans menaces, sans rigueurs, de se taire et de croire? Où avez-vous vu que le prêtre, s'il n'a derrière lui de quoi se faire obéir, soit plus écouté que nos pasteurs? La persécution, monsieur, la persécution, voilà le complément nécessaire, indispensable, du système romain. L'autorité, par elle-même,

Digitized by Google

xiste que pour qui veut bien s'y soumettre; mais rs, c'est la liberté. Pas de milieu : liberté — ou per- ution. Ne nous parlez donc pas d'autorité, d'infail- lité : ce sont ou de vains mots, ou d'atroces choses. n'y a rien derrière, on s'en rira; s'il y a quelque ose, c'est nécessairement un échafaud.

LXVII

Mais Rabaut s'était oublié. On venait d'apporter de lumière, et Charnay pouvait voir son nouvel inter- euteur. L'abondance de sa parole, l'aisance de ses stes, ce je ne sais quoi qui décèle un homme habitué parler, l'attention des autres et de Rochette lui- ême, qui s'était tû depuis que Rabaut parlait, tout, fin, avait concouru à faire penser au jésuite que Théo, le négociant, pourrait bien être un peu plus. ussi, depuis quelques moments, il n'écoutait presque s. On pouvait lire dans ses yeux qu'il cherchait autre ose qu'une réponse à faire, ou qu'une erreur à lever.

Ce sourd travail intérieur, Jean de Lourmade s'en ait le premier aperçu. Il en avait suivi les phases sur physionomie du jésuite; il avait deviné, lors des der- ers mots de Rabaut, comme un effort pour compri- er une illumination soudaine. C'en est fait. Charnay compris que son interlocuteur est un ministre. Qui it ?... Peut-être l'a-t-il déjà nommé.

Il l'avait nommé, en effet; et Rabaut lui-même,

Digitized by Google

trop tard, s'en était mieux aperçu que personne. Plus habile par courage que le jésuite par dissimulation, il n'avait rien laissé voir de son trouble ; mais cet effort surnaturel avait achevé de l'épuiser. Sa langue, jusque-là aussi libre que jamais, s'était tout à coup paralysée. Cet échafaud, qu'il avait montré se dressant derrière tous les décrets de Rome, il venait de l'apercevoir derrière son ennemi. Il se voyait pris, pris avec son fils ; deux vies à perdre, deux morts à subir, car il n'y avait pas de grâce à attendre d'un Charnay, et il était plus que douteux que le procureur général, qui s'était assez compromis en lui permettant d'entrer, voulût se compromettre encore plus en le faisant sortir. D'ailleurs, une fois la chose ébruitée, ce magistrat lui-même n'y pourrait probablement rien.

Ils s'étaient donc mutuellement compris. Ils se regardaient, immobiles, également fascinés. Charnay n'osait saisir sa proie ; Rabaut retenait son haleine, comme si le moindre mouvement eût dû l'envelopper dans le filet qu'il sentait déjà jeté sur lui. Les autres attendaient, glacés de crainte, l'issue de cet effrayant duel.

Enfin Charnay, se levant à demi, l'œil étincelant, le sourcil froncé, le bras étendu vers le ministre :

— C'est Rabaut !...

Personne ne remua.

Mais Rabaut, à son tour, leva la main, et, le doigt dirigé vers le jésuite :

— C'est Charnay !...

— Charnay !... s'écria-t-on.

Cette explosion d'horreur lui avait rendu son audace. Il se leva impétueusement.

Digitized by Google

— Oui!... criait-il; oui... c'est Charnay!... Vous le savez maintenant... Vous le saurez encore mieux... C'est Charnay, hérétiques!... Oui... tu as bien deviné, toi... Et moi aussi... A mon tour, prédicant!... Tu m'as joué à Aigues-Mortes... Tu m'as joué au Pont-de-Montvert... Tu ne me joueras pas à Toulouse... A moi, geôlier!... A moi!...

Et il s'élançait vers la porte.

Mais Jean l'avait prévenu. Armé d'un des couteaux qu'on avait laissés sur la table, il avait bondi jusqu'au prêtre, et, le saisissant par le bras :

— Pas un mot... pas un cri... On vous a peut-être entendu... On viendra... Inventez un prétexte... Dites... ce que vous voudrez... Je ne vous dis, moi, qu'un mot... Si M. Rabaut est pris, vous êtes mort...

— Laissez-moi, dit Charnay. Je veux sortir...

— Vous ne sortirez pas.

— Je ne sortirai pas?...

— Non... jusqu'à ce qu'il soit sorti... et en sûreté...

— Je ne dirai rien.

— Oui?...

— Je le jure.

— Oui?... Quel est donc le concile qui a dit qu'on ne doit pas tenir les serments faits aux hérétiques?... Celui de Constance, je crois...

— Finissons. Qu'est-ce que vous voulez de moi?

— Je vais sonner. Le geôlier ouvrira. Vous serez assis avec nous... là-bas... tout au bout de la chambre. M. Rabaut et son fils s'en iront... Vous les regarderez partir... Puis vous vous en irez... Une demi-heure après, s'entend... Allons, monsieur...

Digitized by Google

Charnay se laissa ramener, pâle de rage, au siége qu'il avait quitté.

Jean saisissait déjà le cordon de la sonnette. — Un moment, dit Rabaut.

— Mais non, dit le prisonnier. Pourquoi tarder?...

— Pourquoi?... Parce que je ne reviendrai pas, mon pauvre enfant...

Et sa voix se brisait. Il n'était que trop évident qu'après cette aventure, il ne pouvait se hasarder à revenir dans la prison.

— Adieu donc, reprit-il ; adieu, mes amis... adieu, Rochette... Ne me dis pas, comme notre maître à tous : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais vers mon Père. » Non, mon fils, non... Je t'aime assez pour savoir me réjouir de ce que tu vas vers notre Père... Nous te pleurerons, mais nous envierons ton sort... Adieu, vous aussi, adieu... Ces murs, ces portes ne m'empêcheront pas d'être avec vous dans ce monde, pas plus que le tombeau ne m'empêchera d'être avec vous, par la foi, dans le monde où vous m'aurez précédé... Adieu... adieu...

Jean, sur un signe du pasteur, avait sonné ; puis il était revenu se poster à côté du prêtre.

— On va venir, lui disait-il à voix basse. Prenez bien garde. Un mot... un geste... un coup d'œil... et...

Il lui montrait le couteau. Charnay, un bras pendant et l'autre étendu sur la table, la tête baissée, les poings serrés, n'avait pas remué.

On entendit le grincement des verrous. La porte s'entr'ouvrit.

— Reconduisez ces messieurs, dit Jean de Lourmade.

Digitized by Google

Et Rabaut, après un dernier adieu, sortit lentement avec son fils.

LXVIII

Le prêtre ne remuait pas.

On entendait des portes s'ouvrir, se fermer... Les prisonniers étaient restés debout, l'œil fixe, l'oreille tendue... Une porte s'ouvrit encore, puis se referma lourdement... C'était — ils en connaissaient le bruit — c'était enfin celle de la rue.

— Sauvé!... s'écria Jean.

Le prêtre ne remuait pas.

— Sauvé!... répéta le jeune homme, en se jetant au cou du frère aîné. Et d'une voix tremblante encore, mais éclatante et joyeuse, il entonna le vieux *Te Deum* huguenot :

Grand Dieu, nous te louons ; nous t'adorons, Seigneur,
Et nous voulons chanter une hymne à ton honneur.
Éternel, l'univers te craint et te révère,
Comme son créateur, son monarque et son père...

Ils en étaient encore aux premiers mots, que les voix d'en bas répondirent. Le pieux écho les suivait de vers en vers, de syllabe en syllabe. A la fin de la strophe, ils s'arrêtèrent ; et aussitôt la seconde s'éleva, comme un lointain murmure, des profondeurs de la prison.

Les Trônes, les Vertus, les Esprits bienheureux
Qui sont les spectateurs de tes faits merveilleux,
Le chœur des Séraphins, des Chérubins, des Anges,
Sans jamais se lasser célèbrent tes louanges..,

Digitized by Google

Et les prisonniers de continuer :

Saint, Saint, Saint, disent-ils dans leurs sacrés concerts,
Est le Dieu des combats...

Un cri d'effroi les arrêta. Un d'eux, en se retournant vers le prêtre, venait de lui voir le visage en sang. Les yeux étaient fermés; le sang ruisselait des narines et de la bouche. Ses vêtements en étaient déjà couverts.

La colère, la contrainte avaient, déterminé l'apoplexie. L'inquisiteur du Languedoc avait précédé devant Dieu ceux qu'il s'était réjoui de voir mourir.

LXIX

Descendons aussi quelques moments dans ce cachot d'où les Calas avaient uni leurs voix à celles des quatre prisonniers.

Comme ces derniers, depuis quelque temps, ils se voyaient assez librement. On les avait d'abord tenus isolés et au secret; puis, après de nombreux interrogatoires, quand on se fut bien convaincu qu'il n'y avait plus rien à tirer d'eux, ils purent se réunir, mais sous la garde d'un geôlier.

Ce jour-là donc, pour la première fois, — c'était, on se le rappelle, le 1er janvier 1762, — on les avait laissés seuls. Ils s'étaient revus ensemble à table, comme dans la fatale soirée du 13 octobre, le père, la mère, le fils et son ami Lavaysse, les deux filles Rose et

Digitized by Google

Anne; il ne manquait que celui dont la démence les avait tous jetés dans cet abîme.

Aussi leur première pensée avait-elle été pour lui.

— Il était là... dit le père en s'asseyant; là... devant moi... Je le vois encore... Il ne levait pas les yeux; il semblait étranger à tout. Deux fois je lui demandai pourquoi il ne mangeait pas. Je lui avais presque donné... le matin... ma malédiction... Il l'avait méritée, le malheureux!... Mais le souvenir m'en était resté comme un poids... J'étais presque heureux d'avoir à lui témoigner quelque intérêt. « Tu ne manges pas?... » répétai-je. Il ne me répondit pas. Il s'en alla...

— Assez... assez... dit la mère...

— Il s'en alla... « Où vas-tu?... » lui dis-je. Mais il avait déjà passé la porte... qu'il ne devait plus repasser...

— Mon père, dit Pierre Calas, — car il voyait sa mère souffrir horriblement à ce lamentable récit, que le vieillard ne se lassait pas de refaire, — quand aurons-nous l'écrit de M. Rabaut?

— Dans peu de jours, je pense. M. de La Salle, à ce qu'il paraît, persiste à dire qu'on ne devrait pas le publier.

— Il a tort.

— Il a peut-être raison.

— Quels juges, bon Dieu, que ceux à qui il faut craindre de trop prouver qu'ils se trompent!

— Ces juges, mon pauvre ami, ce sont les nôtres Force est bien de les accepter comme ils sont. Et vous, Lavaysse, qu'en dites-vous?

Digitized by Google

— Je dis qu'après les mémoires de M. Sudre et de mon père, si le parlement n'est pas convaincu, rien ne le convaincra...

— Rien, vous avez raison, dit Pierre Calas. Ces mémoires sont des chefs-d'œuvre. Il y a de quoi se sentir fier de les avoir inspirés.

Ce sentiment, — la vérité nous oblige à le dire, — c'était plutôt la reconnaissance que le goût qui l'inspirait à nos captifs. Ce siècle gâtait tout. Le vrai semblait prendre plaisir à se parer des dehors du faux. Tous les défenseurs des Calas avaient payé et devaient payer encore un plus ou moins large tribut à ce besoin de grandes phrases et de grands sentiments. Un seul, Rabaut, devait faire exception. Sa *Calomnie confondue*, qui nous a été conservée dans les *Toulousaines* de Gebelin, est un modèle accompli de raison calme et d'indignation sans enflure.

L'avocat Sudre, au contraire, s'était jeté à corps perdu dans toutes les boursouflures du temps. On rirait, n'était le sujet, de ses perpétuelles apostrophes aux accusés, aux juges, à l'humanité, à la vérité, à la nature, à tous les dieux abstraits d'une époque à peu près sans Dieu. A côté de raisons très-bien déduites, voilà de ces phrases sans nom qu'un écolier effacerait. « En vous défendant, dit-il aux Calas, je n'ai pas cru vous servir seuls; j'ai cru servir tous les hommes. Il n'en est point qui ne dût être affligé que la nature, à laquelle il appartient, fût reconnue capable d'une fureur aussi étrange. » Que veut-il dire? Ce n'est pas seulement forcé, c'est faux. Quand on absoudrait Calas, le meurtre d'un fils par son père n'est malheureusement pas chose

Digitized by Google

ouïe, et la *nature* en a maintes fois été capable. Ailrs : « J'ai écouté la droiture et les sages, dit-il. urs lumières m'ont éclairé. La noblesse de leurs pens a élevé les miennes. » Et tout cela pour dire qu'il tudié sans prévention tous les éléments du procès. uis rien n'approche, en ce genre, d'un morceau de son cond mémoire, car M. Sudre en fit deux. « Pendant e je travaillais, dit-il, à ce second écrit, une main connue s'occupait aussi de défendre ces malheureux. néreux inconnu ! Avec quelle joie je me suis vu efcer !... *Il est donc encore des hommes !* Depuis ce moent, *la terre est embellie à mes yeux...* » Sur quoi uteur des *Toulousaines*, après avoir cité ce passage : C'est vous-même, s'écrie-t-il en s'adressant à l'aur, qui me transportez ici d'admiration ! » Voilà urt, le savant, qui encense le déclamateur ; et ses *oulousaines*, avouons-le, ne méritent que trop sount l'admiration de mauvais goût qu'il professe pour vocat de Toulouse.

Il n'est pas jusqu'au père et au frère de Lavaysse, ocats l'un et l'autre, qui ne s'abandonnent, dans leur rit, aux mêmes amplifications. Vers le milieu, soit e le père eût perdu en effet le courage d'aller plus n, soit plutôt qu'un coup de théâtre lui eût paru cellent à tenter, la plume lui tombe des mains. Qu'entends-je !... s'écrie-t-il. Juste ciel !... on juge on fils !... Je n'ai pas la force de continuer... Je succombe... Arme-toi de courage, mon cher fils. Achève la fense d'un frère infortuné. » — « J'obéis à mon père, t le fils en continuant. Que je te plains, mon cher re, de voir ta défense en des mains si faibles ! Le zèle

Digitized by Google

suppléera-t-il au talent ?» Et Gebelin de s'écrier : «Que toute cette scène est attendrissante ! Qu'elle est touchante ! On ne peut refuser des larmes à des sentiments si vifs et si beaux. »

Ne croirait-on pas lire une scène du *Fils naturel* de Diderot? Le sentiment s'était abâtardi, jusque dans ses sources les plus pures. Les grands meneurs du jour avaient tant loué ce style [1], qu'il n'était presque plus permis d'écrire autrement.

LXX

Heureusement que les raisons étaient, en soi, assez fortes, pour ne pas trop plier sous le poids de ce lourd pathos.

Dans son premier mémoire, Sudre attaquait les nullités légales dont la procéduré était chargée, nullités du premier procès-verbal, nullités du premier rapport des gens de l'art, nullités du monitoire, et conséquemment des dépositions reçues en vertu de cet acte, nullités, enfin, de tout genre, dans tous les éléments de l'instruction. L'avocat démontre que les Calas, fussent-ils ma-

[1] « Il n'y a que M. Diderot qui puisse entreprendre de pareilles choses... M. Diderot ouvre de nouvelles carrières au génie... M. Diderot n'a qu'à continuer à travailler en ce genre, pour être le maître absolu du théâtre... etc., etc. » (Grimm, sur le *Fils naturel*, mars 1757.)

Grimm avait du goût, cependant, et même beaucoup ; mais il s'agissait de Diderot !

Digitized by Google

tement coupables, ne pourraient, sur une pareille édure, être légalement condamnés.

ssant ensuite aux faits eux-mêmes, il pose et résout es les questions qui s'y rapportent. Ainsi :

st-il vrai que Marc-Antoine Calas eût renoncé à la ion protestante, qu'il dût abjurer le lendemain ou peu? — L'auteur montre qu'il n'y en a eu ni ves, ni indices.

e quelle nature étaient donc les menaces qu'on a ndu Calas faire à son fils? — L'auteur établit qu'il a pas eu un mot qui ne fût relatif aux dérèglements naires de ce dernier.

algré la longueur de la procédure et le soin minu- x qu'on paraît y avoir mis, a-t-on réellement étudié s les faits qui pouvaient éclairer la conscience des es? — L'auteur en énumère neuf qui n'ont pas été rofondis, et qui, tant qu'on ne les aura pas détruits expliqués, ne peuvent cadrer avec la supposition que Calas soient coupables.

e second mémoire, plus court, est destiné à éclaircir à corroborer les principaux points du premier. L'au- r montre, en terminant, les dangers de cette juris- dence aveugle qui se laisse mener aux passions de multitude, et qui met le glaive de la loi aux mains du mier venu.

l y avait aussi de bonnes choses dans l'écrit anonyme peu emphatiquement vanté par M. Sudre. Le bruit blic l'attribuait à M. de La Salle. C'était moins un moire en forme, qu'une suite d'observations en fa- ur des Calas. L'auteur ajoutait quelques nullités à lles qu'on avait déjà signalées ; puis il s'attachait à

Digitized by Google

détruire, les uns par les autres, les témoignages re cueillis contre les accusés. Il montrait, ce qui n'éta pas difficile, combien les témoins étaient peu d'accord combien ils étaient loin de valoir, tous ensemble, u seul témoin oculaire ou bien informé.

Le mémoire des Lavaysse ajoutait peu aux précé dents. Il était spécialement en faveur du jeune homm qu'un triste hasard avait conduit, le 13 octobre, dans l maison des Calas. On y prouvait que, fussent-ils cou pables, Lavaysse ne pouvait ni avoir su le crime, n avoir aidé à l'accomplir.

Lavaysse lui-même avait publié, en quelques pages un récit de l'événement. Il y avait joint les attestation que des personnes respectables venaient de lui envoyer soit sur sa moralité, soit sur diverses circonstances d son voyage à Toulouse. Il établissait avec évidence c qu'il avait déclaré tout d'abord, savoir que, lorsque le Calas l'avaient retenu à souper, il allait chercher des chevaux pour se rendre immédiatement chez son père, à Caraman.

Enfin, un sixième mémoire avait pour auteur Louis Calas, le fils devenu catholique. Il déclarait n'avoir pas été inquiété par sa famille au sujet de son changement de religion, et n'avoir vu, d'autre part, chez son frère Marc-Antoine, aucune disposition à l'imiter.

Tel était, avec le mémoire de Rabaut, l'ensemble de la défense écrite. Tels étaient les arguments et les faits contre lesquels le tribunal était condamné à se roidir, s'il voulait donner gain de cause aux haines d'une multitude égarée.

Digitized by Google

LXXI

Mais revenons aux accusés.

Le repas s'était passé tristement à calculer, pour la tième fois, les probabilités de condamnation ou cquittement. Ne nous étonnons pas si les Calas s'en occupaient plus que les prisonniers de l'autre étage. homme qui avait fait dès longtemps, comme Ro-ette, le sacrifice de sa vie, pouvait sans trop d'effort rter ces sombres idées; mais qu'il est difficile d'être rageux en famille! Comme la mort, dont vous vous iez tout seul, vous tient et vous terrasse par tous liens d'époux, d'épouse, de père, de mère, d'enfant! strois Grenier étaient frères; mais ils avaient l'ardeur la jeunesse, l'insouciance du gentilhomme français, d'ailleurs, accusés ensemble, ils avaient au moins ssurance d'être condamnés ou absous ensemble. ur les Calas, on avait fait des procédures séparées; et oiqu'il fût manifestement absurde, le crime admis, supposer que le père l'eût commis seul, c'était le re, évidemment, que l'on tenait surtout à condam-r. Chacun, par conséquent, outre ses craintes per-nnelles, avait à trembler pour le vieux Calas. C'était njustice dans l'injustice. Tous innocents, il leur llait encore trouver de la pitié pour ce vieillard aussi nocent qu'eux, mais dont la perte était spécialement rée.

Ajoutons qu'on ne leur avait pas épargné ces misé-

Digitized by Google

rables obsessions si vertement repoussées par le quatre autres prisonniers. Ce qui n'était, pour ceux-ci qu'une fatigue et qu'un ennuyeux passe-temps, c'était pour la malheureuse famille, une angoisse de tous le jours et de toutes les heures. Les convertisseurs espé raient trouver, dans les deux jeunes filles, une proi plus sûre et plus aisée. Promesses, insinuations, me naces, rien n'était négligé pour les détacher de leu parents ; et quoiqu'elles eussent été jusque-là inébran lables, les attaques de ce genre avaient trop souven réussi pour que les parents ne tremblassent pas de le voir réussir sur elles.

Le Père Bourges s'était particulièrement distingu dans cette triste croisade. Il y mettait, du reste, le formes de la plus obséquieuse charité ; peut-être mêm avons-nous tort de ne parler que des formes, car rie ne nous autorise à penser qu'il ne fût pas sincèremen charitable. Mais il était de ceux qui osent, par cha rité, autant et même plus que d'autres par fanatisme. Les obsessions partant du cœur n'en sont quelquefoi que plus fatigantes, parce qu'on n'a pas, pour le repousser, la force que l'indignation donnerait.

Il avait cependant trouvé, soit dans Calas, soit dans son fils, des hommes en état de lui tenir tête, et il s'était aperçu, de plus, que les jeunes filles leur ren daient compte de ses entretiens avec elles. Il avait donc été obligé de chercher des raisons un peu meil leures que celles dont les prêtres payent ordinairement les femmes, vagues sentimentalités, assertions tran chantes, faits arrangés, pour ne pas dire falsifiés. Malgré cela, il s'était plus d'une fois laissé prendre

Digitized by Google

en flagrant délit d'exagération, — toujours pour ne pas employer un autre mot, qui serait peut-être plus juste.

Un jour, par exemple, il leur avait magnifiquement parlé de la succession des papes. De saint Pierre à Clément XIII, il n'y avait eu, à l'entendre, ni lacune, ni schisme, et les jeunes filles d'admirer cette longue et majestueuse chaîne. Mais on lui demanda, le lendemain, ce qu'il faisait donc des anti-papes, des vingt-quatre schismes, dont cinq dans un seul siècle [1], des obscurités dont la succession est enveloppée à son début, etc.; toutes choses que l'on peut bien essayer d'expliquer tant bien que mal, mais qui devraient au moins nous épargner ces grands tableaux dont on éblouit les simples.

Un autre jour, en exposant la constitution de l'Église, il avait eu soin de ne rien dire des transformations qu'elle a subies. Nulle raison, après l'avoir entendu, pour ne pas penser que les cardinaux dataient de saint Pierre; aussi les jeunes filles, sans aller jusque-là, semblaient assez près d'avouer que l'organisation romaine remonte en effet aux premiers chrétiens. Le frère lui demanda donc ce qu'il faisait du temps où l'évêque de Rome était nommé par les fidèles du diocèse, où il n'intervenait en rien dans la nomination des autres, où les cardinaux n'étaient que les curés des principales paroisses de la ville, etc., etc.; toutes choses que les successeurs du Père Bourges se dispensent aussi très-volontiers de rappeler.

[1] Le onzième.

Digitized by Google

Les sacrements, les *sept* sacrements de l'Église, ce nombre sacré si audacieusement tronqué par la Réforme, c'était aussi un des grands mots dont il remplissait le plus fréquemment sa bouche. On lui demanda donc s'il oubliait que ce nombre n'a été définitivement fixé, et même après bien des débats, qu'en 1546.

D'autres fois, c'était par l'Écriture elle-même qu'il essayait d'amener les jeunes filles aux idées qu'elles savaient combattues par l'Écriture.

« Les évêques!... leur disait-il par exemple; comment n'en point avoir? Vos Bibles mêmes en parlent. » Et il leur montrait en effet ce mot dans une version protestante. Mais les jeunes filles, cette fois, n'eurent besoin que d'elles-mêmes. Elles lui montrèrent ce mot sans cesse confondu, dans le Nouveau Testament, avec celui de prêtre ou de pasteur. Pierre Calas lui demanda seulement s'il ignorait que cette confusion de termes se retrouve aussi chez Clément Romain, celui-là même dont on fait un des successeurs de saint Pierre.

« Celui qui n'écoute pas l'Église, leur disait-il un autre jour, qu'il soit pour vous comme un païen. » Ce n'est pas moi qui le dis, ajoutait-il, c'est Jésus-Christ. « Oui, dirent-elles; mais avez-vous oublié ce qui précède? Il s'agit d'une simple querelle entre deux frères; et l'Église, dans ce passage, ce sont les fidèles qu'il leur est dit de prendre pour arbitres plutôt que de recourir aux tribunaux. » Que pouvait-il répondre? Que répondraient, car ce passage est un des plus exploités, ceux qui osent encore le détourner du sens qu'il a eu si évidemment dans la bouche de Jésus-Christ?

Sur ce terrain de l'Écriture, qui leur était familier,

Digitized by Google

les jeunes filles l'arrêtaient souvent moins par des objections détaillées que par de simples appels à sa conscience et à son bon sens. Arrivait-il, par un laborieux enchevêtrement de passages, à leur donner un simulacre de démonstration du purgatoire: « Vous ne croyez pas sérieusement, lui disaient-elles, qu'un dogme de cette importance, tenant de si près à tant de points traités par les apôtres, n'eût pas été une seule fois directement enseigné dans leurs écrits. » Prétendait-il établir par l'Écriture la confession, la messe, le culte des saints; même genre d'observations. Il ne pouvait sérieusement penser, lui disaient-elles, que des points devenus si graves eussent été si imperceptiblement indiqués dans tant de pages adressées à tant d'Églises.

LXXII

Il y avait pourtant un point sur lequel il les trouvait plus dociles.

Le culte de la Vierge a toujours été pour les prêtres un de leurs plus sûrs instruments de persuasion et d'influence. De là les développements énormes que ce culte a reçus; de là son existence même, car il n'est pas d'article sur lequel un catholique éclairé, pour peu qu'il aille aux sources, soit plus vite obligé de passer condamnation.

Mais c'est aussi, d'autre part, un de ceux sur lesquels les plus éclairés eux-mêmes se laissent le mieux aller à ne pas raisonner. « Quel mal vous fait-il donc, ce

Digitized by Google

culte?... semblent-ils dire à ceux qui le combattent. Foi, charité, émotions religieuses et poétiques, il s'allie admirablement à tout. Nous n'en faisons pas, nous, un grand usage; mais c'est la religion de nos femmes, de nos filles... Pourquoi vouloir la leur ôter? »

C'est en effet, tout particulièrement, la religion des femmes. Pourquoi? Toutes les émotions dont leur nature a spécialement besoin, le christianisme les leur offrait, et nulle femme, assurément, ne les lui a demandées en vain; mais Rome a mieux aimé les leur offrir elle-même, dans des idées à elle et dans un culte à elle, dont l'influence fût nécessairement toute à son profit.

On était pourtant encore assez loin, il y a cent ans, de ce qui s'est dit et fait de nos jours à ce sujet. L'incrédulité dominante avait rendu au catholicisme un grand service : elle le forçait de rester, au moins extérieurement, aussi raisonnable qu'il peut l'être. Des livres comme beaucoup de ceux dont on nous inonde aujourd'hui auraient indigné les croyants presque autant que les incrédules. La Vierge, officiellement très-honorée, demeurait, entre gens instruits, sur un second plan assez lointain. Elle ne faisait pas de miracles, n'apparaissait à personne; elle se contentait d'être, en vertu du vœu de Louis XIII, la patronne de la France, sans exiger que les Français l'honorassent comme en Italie ou en Espagne. Personne n'aurait osé dire, comme M. de Bonald en 1844, que la religion du Christ et la dévotion à la Vierge fussent « deux sœurs; » personne n'aurait osé affirmer, comme lui, que ces deux sœurs « sont descendues *ensemble* de la montagne sainte, pour

Digitized by Google

aller faire *ensemble* la conquête des âmes, » ni, encore moins, que « *partout* où fut arboré l'étendard du salut, on vit se déployer les enseignes de Marie. » Les protestants n'eussent pas été seuls à crier au mensonge, et la science janséniste aurait demandé au clergé s'il voulait donc fournir de nouvelles armes aux hérétiques, de nouveaux sarcasmes aux incrédules.

Aussi le Père Bourges avait-il habilement retiré cette question du terrain de l'Écriture, sur lequel il savait très-bien que les jeunes filles le battraient; c'était même en lâchant pied qu'il avait commencé à leur insinuer la chose. « Le culte de la Vierge n'était pas ordonné dans l'Écriture; mais l'Écriture avait-elle prétendu fixer, sur tous les points, la limite précise de ce qui serait agréable à Dieu? Les protestants eux-mêmes pouvaient-ils justifier rigoureusement par elle tout ce qu'ils faisaient, dans leurs églises, avec la persuasion de bien faire? Plaire à Dieu, faire son salut, voilà le but. Où est-il dit que si notre cœur voit s'ouvrir une route qui lui convienne, il doive la fuir par cela seul que Dieu ne l'a pas formellement indiquée? Plaire à Dieu! Eh! comment lui plairait-on mieux qu'en honorant celle qu'un ange appelait de sa part *bénie entre toutes les femmes?*... Faire son salut! Mais c'est à la piété, à l'amour, que le salut est promis. Pourquoi, dès lors, pourquoi repousser ce qui peut augmenter la piété, nourrir l'amour, remplir le cœur, enfin, d'émotions saintes, dont Dieu restera la source et l'objet? »

Ainsi disait le vieux dominicain, et, à force d'y revenir, il avait presque réussi. Les jeunes filles commençaient à se demander s'il ne serait pas possible, tout en

Digitized by Google

évitant les excès, d'honorer un peu plus la Vierge que ne le faisaient leurs parents. Ceux-ci parlaient d'elle, à la vérité, comme l'Écriture, avec un grand respect; mais point d'élans, point d'amour. N'était-ce pas bien sec, bien froid? Pourquoi ne pas aimer un peu Jésus-Christ dans sa mère, de même qu'on aimait Dieu en Jésus-Christ?

Cette question les préoccupait toujours plus. Le prêtre s'aperçut qu'elles ne s'en ouvraient pas à leurs parents. Elles en étaient donc déjà à craindre d'être détrompées! Il s'enhardit. Tout ce qu'il enseignait sur ce point à ses dévotes, il arriva à les en entretenir, mais peu à peu, comme cédant lui-même aux exigences de leur imagination et de leur cœur. En attendant, il laissait dormir tout le reste; il savait assez qu'une fois cet autel bâti dans leur âme, la messe et tout ce qui s'ensuit finiraient bien par s'y introniser.

LXXIII

Son habileté même allait déranger ses plans.

— Eh bien, dit un jour Calas à ses filles, vous ne me parlez plus du Père Bourges. Il n'est cependant pas resté tout ce temps sans vous voir.

— Nous l'avons... peu vu... dirent-elles.

— Vous l'avez vu... enfin... De quoi vous a-t-il donc parlé, que vous ne m'en ayez rien dit?

— Il a laissé tout ce qui pouvait... nous peiner...

— Très-bien; mais encore?...

Digitized by Google

— Nous n'avons parlé que... de piété...

— Vraiment?... Il m'avait paru, jusqu'ici, ne pas y ntendre grand'chose... Et il y avait encore plus loin, ous semblait-il, de sa piété à la nôtre, que de ses royances à nos croyances... Des pratiques, des redites, es pénitences... et puis les saints... et puis la Vierge...

Il les vit rougir. Il avait compris.

Il se contint cependant. L'explication, pensa-t-il, erait plus fructueuse devant le convertisseur lui-nême.

Le lendemain donc : — Monsieur, dit-il au Père Bourges, j'ignorais qu'il y eût chez vous deux religions.

— Deux... religions?... dit le Père.

— Mais oui. Celle que vous nous prêchez, à mon fils et à moi, n'est certainement pas celle...

— Ah! mon père!... s'écrièrent les jeunes filles.

— Laissez, reprit-il. Monsieur voudra bien m'expliquer, je pense...

— La viande aux forts... et le lait aux enfants... dit sententieusement le Père Bourges.

— Faites-nous-le donc au moins goûter, ce lait, que nous puissions voir s'il est pur...

— Demandez à ces jeunes filles comment elles l'ont trouvé.

— Très-doux, j'en suis convaincu. Il y a des poisons très-doux, monsieur.

— Poison!... le culte de la Vierge!...

— Ah! c'était donc le culte de la Vierge?

— Vous ne le saviez pas?

— Mes filles ne me l'ont pas dit, monsieur. Elles ont débuté dans leur religion nouvelle, ajouta-t-il en les

Digitized by Google

regardant fixement, par se cacher, pour la première fois, de leur père et de leur mère...

Mais il n'avait pas achevé ces mots, que Rose et Anne se jetaient, tout en larmes, dans ses bras. Un regard du père avait suffi pour ébranler l'échafaudage du prêtre.

— Monsieur, reprit-il, je suis las, bien las, de la controverse. Je vous ai déclaré, il y a déjà quelques jours, que je ne répondrais plus. Mais vous avez semé l'erreur; il faut bien que je l'arrache. Vous avez caché vos manœuvres; il faut bien que mes filles apprennent où vous les meniez.

— Que parlez-vous de manœuvres?... dit le prêtre. Demandez-leur...

— Si elles s'en sont aperçues?... Je crois sans peine que non. C'est précisément pour cela que je veux leur ouvrir les yeux. Nierez-vous que, tout en ne leur parlant que de la Vierge, vous prépariez les voies à tout le reste?

— J'ai assez montré, dès le premier jour, que je désirais vous voir catholiques.

— Oui; mais vous avez laissé croire à ces enfants que vous n'y songiez plus, que vous ne les mèneriez qu'où elles voudraient aller. Est-ce vrai, mes filles?

Elles baissèrent les yeux.

— Laissons, reprit Calas, la question de loyauté. Votre Église, nous le savons de reste, n'est pas habituée à s'y arrêter beaucoup, dès qu'il s'agit de conquérir des âmes. Mais ce n'est pas seulement auprès de nous que la Vierge est votre auxiliaire. Il y a des pays où vous ne régnez que par elle, où tout le christianisme est dans son culte...

Digitized by Google

— Abus, interrompit le prêtre.

— Abus énorme, en effet; mais croyez-vous m'échapper en l'avouant? Il faudrait pouvoir nous montrer que cet abus déplaît à votre Église, qu'elle le combat et l'interdit. En est-il ainsi? Tous les hommages que nous voyons rendre à la Vierge, qui les encourage et les dirige? Où règne-t-elle en souveraine, en déesse, sinon dans les pays où tout se fait par l'Église et pour l'Église? Pouvez-vous, dans ces pays-là, ne pas voir que le peuple ne vénère qu'elle, n'*adore* qu'elle, car je ne pense pas que vous vouliez sérieusement m'objecter vos vaines distinctions de mots? Que faites-vous, je le répète, pour combattre ces écarts? Qui les autorise, si ce n'est vous?

— Vous aurez beau faire, dit le prêtre; vous n'empêcherez pas que tout cela ne soit étranger à la question. N'avez-vous jamais vu d'abus dans ce qui vous paraît à vous-même bon et vrai?

— Distinguons, je vous prie, entre les abus passagers et les abus constants. L'abus peut se mêler à tout; mais quand une chose est de nature à appeler l'abus, à l'encourager, à le rendre inévitable, c'est déjà, quoi qu'on dise, un grave argument contre elle. Eh bien, parmi les gens sincèrement dévots à la mère du Sauveur, en connaissez-vous beaucoup dans l'esprit desquels elle reste exactement à la place que vos théologiens lui assignent, beaucoup qui ne la prient que comme devant elle-même prier Dieu, et qui, dans les élans de leur foi, ne se laissent jamais aller à l'invoquer comme ils invoqueraient Dieu même, à l'adorer comme ils adorent Dieu? Toute ma vie, je me suis en-

Digitized by Google

tendu demander l'aumône *au nom de la sainte Vierge*; toute ma vie, quand je donnais, les pauvres qui ne me savaient pas protestant m'ont dit : *Que la sainte Vierge vous le rende!* Partout, dans le langage vulgaire, c'est elle qui bénit, elle qui protége, elle qui punit, elle qui sauve; partout, dès qu'elle devient quelque chose en religion, elle devient plus que vous n'enseignez vous-mêmes, dans vos livres, qu'elle doit être. Encore un coup : bon ou mauvais en soi, tout ce qui appelle infailliblement un abus, et un abus dangereux, est mauvais.

Une seule chose pourrait donc autoriser ou excuser le culte de la Vierge : ce serait qu'il fût ordonné ou au moins permis par l'Écriture.

L'ordonne-t-elle? — Vous n'oseriez l'affirmer.

Le permet-elle? — Vous allez dire oui...

— Comment pourrions-nous dire non? « Tous les siècles m'appelleront bienheureuse, » disait Marie elle-même.

—Refusons-nous de l'appeler bienheureuse? Mais de là à un culte, il y a loin. Ce mot même de bienheureuse, vous en avez, dans l'Évangile, un commentaire en opposition complète avec le sens que vous voudriez lui donner. « Heureux, s'écrie une femme, heureux les flancs qui t'ont porté! » — « Heureux plutôt, répond le Christ, ceux qui entendent la parole de Dieu et la mettent en pratique! » Un autre jour, on vient lui dire que sa mère et ses frères demandent à lui parler. « Qui est ma mère? dit-il; qui sont mes frères? » Puis, montrant ses disciples : « Voici ma mère et mes frères, ajoute-t-il; car celui qui fait la volonté de mon père

Digitized by Google

ste, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère. »
vérité, quand ces paroles ne seraient pas dans
riture, ou qu'on nous permettrait de les arranger
otre gré, je ne crois pas que j'imaginasse rien de
s favorable à nos idées.

oilà donc ce qu'était Marie pendant la vie terrestre
son fils. Après, elle s'efface encore plus. Dans le
e des Actes, elle ne paraît qu'une fois; dans les
tres, elle n'est pas même nommée. Oui! ce nom
vous répétez sans cesse, que vous gravez au fronton
vos temples, que vous voudriez nous apprendre à
oquer, — vous ne pouvez nous le montrer écrit,
me une fois, dans ces longues exhortations des
tres aux fidèles de leur temps.

Et c'est vous, mes enfants, poursuivit-il en s'adres-
t à ses filles, c'est vous qui parleriez là où un saint
ul s'est tu! C'est vous qui prétendriez distribuer les
es dans le ciel! Parce que votre imagination et
tre cœur vous en demanderont un pour la Vierge, la
erge en aura un! Mais songez-y; ce n'est pas autre-
nt que s'enfantaient les divinités païennes. On in-
quait tout ce dont on croyait avoir besoin, et tout
qu'on invoquait devenait Dieu.

— Nous ne l'avons pas invoquée, dit une des jeunes
les.

— Auriez-vous beaucoup tardé? L'appeler bienheu-
use, c'est bientôt fait. Dès qu'on ne veut pas s'en
nir rigoureusement là, que faire ensuite, sinon ce
'on fait à Rome? Non, mes enfants, non! pas d'illu-
on. N'espérez pas être plus fermes et plus sages que
nt d'autres. Dès que vous quittez l'Écriture, un pas

Digitized by Google

ou cent, peu importe; c'est le premier qui est le pas décisif. Une fois sur le terrain des opinions humaines il faut glisser, il faut rouler jusqu'au bout. Honorez aujourd'hui la Vierge; demain vous l'invoquerez. Invoquez-la, et bientôt vous l'adorerez.

LXXIV

Les jeunes filles avaient compris le danger. Quant à se débarrasser des impressions qui les y avaient exposées, c'était plus difficile, et leur père avait trop de sens pour exiger que ce fût l'œuvre d'un jour. Mais le convertisseur les sentait désormais munies de ce qui pouvait le mieux déjouer ses efforts : défiance de lui et d'elles-mêmes; ferme résolution de s'en tenir, sur tous les points, aux enseignements de l'Écriture. Il voyait clairement qu'il n'y avait plus rien à tenter.

Aussi avait-il songé à prendre un aide, mais non le même, pourtant, qu'auprès du ministre et des trois frères. Charnay lui avait paru peu propre à s'attirer la confiance d'une famille aimante et malheureuse, et le hasard lui avait offert un homme qui semblait fait pour cette tâche. Cet homme, c'était le Père Bridaine.

Il venait de prêcher l'Avent à Toulouse. Ses sermons, quoique suivis avec enthousiasme, n'avaient pu faire diversion aux sombres soucis de la foule. Le fanatisme toulousain n'y avait d'ailleurs pas trouvé son compte, car bien que le prédicateur eût évité toute allusion à nos deux grands procès, on avait pu voir qu'il n'épou-

Digitized by Google

sait pas les haines aveugles du vulgaire. Les Calas, en particulier, l'intéressaient. Il inclinait à les croire innocents; il désirait de tout son cœur en acquérir la certitude.

Aussi avait-il accepté avec empressement la proposition de les voir. Il était trop habitué à lire dans les cœurs, pour ne pas être sûr d'avance qu'il saurait bientôt à quoi s'en tenir.

LXXV

Nos prisonniers s'étaient levés de table. Les hommes causaient dans un coin; la mère et les deux filles s'étaient approchées de la fenêtre. Ce dernier rayon de soleil, que nous avons vu pénétrer dans la chambre supérieure, venait de les quitter.

— Déjà!... avait dit l'une des filles.

— Déjà!... avait répété l'autre.

— Mais non... avait repris la première. Pas de regrets. La nuit, ici, est moins triste que le jour. Le jour, il me semble que le soleil est en prison comme moi...

— Pauvre enfant, dit la mère, ne serait-ce pas plutôt que tu le trouves bien heureux de s'en aller quand il lui plaît!...

— Peut-être.

— Il est cependant captif, lui ausi.

— Oh! ma mère...

— Est-ce que son chemin n'est pas tracé? Jamais, tu le sais bien, il ne s'en est écarté d'une ligne.

Digitized by Google

— Captif... si vous voulez... Mais quelle prison!... L'espace... Le ciel...

— *Son* ciel... N'avons-nous pas le nôtre aussi?...

— Nous l'aurons...

— Nous l'avons, enfant, si nous le voulons. Où Dieu est, là est le ciel...

— Et Dieu est partout, ma mère.

— Partout... Et dans la plus triste prison, si on l'y cherche, mieux encore qu'ailleurs... Va, mon enfant, une âme qui a trouvé Dieu est plus libre que le soleil.

— Plus belle aussi, n'est-ce pas?

— Oui, plus belle... Plus précieuse, aux yeux de Dieu, que toutes les merveilles dont il a paré l'univers. Le soleil sera éteint, qu'elle brillera encore...

— C'est qu'un autre soleil, celui qui ne doit pas s'éteindre, l'éclairera.

— Le dernier rayon disparaît... Es-tu toujours aussi triste, ma fille?...

— Je ne suis plus triste, ma mère...

— Tu pleures...

— Et vous aussi...

— Silence... On vient... Qui est-ce donc?

— Ah! Dieu... Encore un prêtre!...

LXXVI

— *Encore* un, en effet... dit Bridaine, car c'était lui. Oui, mademoiselle, encore un...

Mais il s'était approché d'elle, et sa physionomie ou-

Digitized by Google

verte et franche effaçait déjà la triste impression de son habit. Lavaysse, qui l'avait entendu prêcher, le reconnut et le nomma. Aussitôt Calas, allant à lui :

— Monsieur, lui dit-il, vous voyez que vous n'êtes pas inconnu ici. Vous avez été, nous le savons, le consolateur et l'ami de beaucoup de malheureux... Serez-vous aussi le nôtre ?...

Il lui tendait la main. Mais Bridaine le regardait, immobile.

— Vous êtes... Jean Calas ?...

— Oui.

Bridaine le regardait toujours.

— Et c'est vous... qui parlez ainsi ?...

— Mais...

— Il est innocent !... s'écria Bridaine en saisissant sa main. Vous l'êtes... Oui... Dites... Vous l'êtes, n'est-ce pas ?... Vous l'êtes !...

— Voilà bientôt trois mois que je le dis.

— Et ils ont pu ne pas vous croire !

— Dites qu'ils ne l'ont pas voulu.

— Et ils pourraient... Ils pourraient...

— Achevez... me condamner, n'est-ce pas ?...

— Ah ! monsieur !... s'écrièrent les jeunes filles en se précipitant vers le missionnaire. Vous le voyez bien, qu'il est innocent !... Sauvez-le !... sauvez-le !...

Bridaine leur prit les mains.

— Mes pauvres enfants, dit-il, ne vous abusez pas sur mon pouvoir. Votre père est innocent... Oui... Je le vois... J'en suis certain... Je le dirai hautement... Mais il y en a bien d'autres qui le disent... et qu'on

Digitized by Google

n'écoute pas... Résignez-vous... Priez... Et à la garde de Dieu !...

Peu de moments après, il était de la famille. Assis à côté du père, il s'informait, avec un tendre intérêt, de leurs espérances, de leurs craintes, de leurs habitudes dans la prison. Ils étaient surpris eux-mêmes de la confiance qu'ils se sentaient entraînés à lui témoigner.

Ils n'avaient, à la vérité, rien à cacher à personne. Ils ne faisaient que continuer, prisonniers, cette humble vie de famille qui avait de tout temps été la leur. Qu'auraient-ils eu à redouter des regards, des questions? Tout ce qu'ils pouvaient désirer, c'était, au contraire, qu'on les vît et qu'on les connût. Bridaine les avait vus, et Bridaine avait immédiatement repoussé toute espèce de doute au sujet de leur innocence.

LXXVII

Mais il commençait, malgré lui, à se souvenir qu'il n'était pas là dans le seul but de les voir. L'homme était satisfait; le prêtre ne l'était pas.

Et cependant, à ces touchants tableaux de leurs sentiments, de leurs habitudes, il s'était déjà demandé tout bas ce qu'ils avaient à faire des instructions dont on les harcelait, ce que de nouveaux dogmes ajouteraient à leur résignation, à leur piété, à leur foi, dans le sens le plus relevé de ce mot. La religion occuperait-elle donc plus de place dans leur vie? Prieraient-ils Dieu avec plus d'ardeur? L'aimeraient-ils davantage?

Digitized by Google

Lui seraient-ils, en somme, à lui qui regarde au cœur avant tout, plus agréables? — A toutes ces questions, le prêtre tâchait de répondre oui ; l'homme et le chrétien disaient non.

Mais il est si puissant, le prêtre! Il s'est si audacieusement habitué à dominer, chez tout ce qui porte soutane, les idées, les sentiments, et jusqu'aux premiers instincts de l'homme! Sous cet habit, vous n'êtes plus à vous. Votre intelligence, votre cœur, tout votre être est au service d'un mystérieux pouvoir plus redouté que la conscience, plus impérieux que Dieu même.

Il en était donc à chercher comment il entamerait cette autre moitié de sa mission. Il avait accepté l'héritage du Père Bourges; il ne se sentait pas en droit de le répudier.

— Voilà bien de la piété, dit-il en soupirant.

— Ah ! monsieur, dit Calas, entre chrétiens, pas de louanges... Dieu seul...

— Hélas! je ne voulais pas vous louer... Je ne le pouvais pas.

Le prêtre arrivait. *Je ne pouvais pas*. En effet, on ne loue pas des damnés; et un prêtre a-t-il le droit de penser que des protestants ne le soient pas? Il n'est rien que l'Église ait plus souvent et plus nettement déclaré.

— Non, reprit-il, je ne le puis. Plus cette piété me touche, plus je me sens le cœur serré en songeant... qu'elle est... inutile... qu'elle est... perdue...

Ce chagrin arrivait si tard, qu'il eût été difficile d'y croire.

— Perdue?... dit Calas. Permettez-nous d'attendre que Dieu ait prononcé. Perdue !... Oui, elle peut l'être...

Digitized by Google

« Tous ceux qui me disent : Seigneur ! Seigneur !... n'entreront pas dans le royaume du ciel. » C'est le Christ qui l'a dit.

— Vous l'avouez?

— C'est écrit... Mais vous n'avez lu nulle part qu'on pût savoir, dès ce monde, qui entrera ou n'entrera pas. La porte est étroite, il est vrai...

— *La porte*, vous l'avez dit.

— Eh bien?...

— Il n'y en a donc qu'une...

— J'entends... Et c'est votre Église, sans doute?... Si vous êtes la porte, cependant, vous n'êtes pas la porte étroite, car une des raisons qui nous éloignent de chez vous, c'est précisément d'y voir le chemin du ciel si uni et si large. Avec vos absolutions à tout venant, vos indulgences à tout prix, vos prières, vos messes pour qui en veut et même pour qui n'en veut pas, puisque celui qui s'en sera le moins soucié pendant sa vie peut encore en retirer du profit après sa mort, — avec tout cela, dis-je, vous avez mis le ciel à si bas prix, que nous ne pourrions en vérité, même en devenant des vôtres, ne pas nous demander si c'est bien là le ciel dont parlait Jésus-Christ.

— Nous sommes pourtant plus habitués, dit Bridaine, aux accusations de sévérité qu'à celles d'indulgence. Beaucoup de ceux qui ont passé à vous, il y a deux siècles, n'avaient guère l'air, vous en conviendrez, de chercher une religion plus sévère.

— Beaucoup de ceux qui ont passé à nous, dans les premiers temps de la Réforme, étaient encore trop catholiques pour comprendre quel affranchissement elle

Digitized by Google

ntendait apporter. Ils en savaient assez pour se sous-raire au joug des prêtres ; ils avaient à apprendre d'elle se soumettre au joug de Dieu. Votre objection, d'ail-eurs, ne serait pas une réponse à la mienne. Vous êtes évères ; mais où ? Dans les détails. Vous avez ajouté ux lois de Dieu mille commandements gênants ; vous s avez sanctionnés à plaisir par les plus terribles enaces... Et à quoi aboutissent-elles, ces menaces, non à vous faire multiplier, d'autre part, les moyens 'en conjurer les effets ? Il est donc vrai, dans un sens, ue vous n'élargissez pas la porte ; vous la rétrécissez, i contraire, outre mesure... mais c'est pour ouvrir, à ôté, des centaines, des milliers de passages, parmi esquels chaque homme peut choisir celui qui convient mieux à ses goûts, à ses passions même, car il n'en t presque aucune à qui vous n'offriez le ciel, pour peu u'elle consente à prendre certaines allures, à revêtir ne certaine livrée. Je ne veux pas entrer dans les dé-ils ; mais que n'avez-vous pas fait, par exemple, dans culte, pour captiver les yeux, les oreilles, tous les ens ; pour offrir aux gens les moyens d'être pieux, de ervir Dieu, de se sauver, enfin, en s'amusant ! « Dieu t esprit, disait pourtant Jésus-Christ ; et il faut que eux qui l'adorent, l'adorent en esprit. » Qu'avez-vous it de cette déclaration ?

— Nous la gardons, dit le missionnaire, pour ceux ui sont en état d'y obéir. Malheureusement, il y en peu.

— A qui la faute ? Votre peuple est ce que vous le ites. S'il lui faut des spectacles, c'est qu'il en a tou-urs eu. En avons-nous besoin, nous ?... Je vais plus

Digitized by Google

loin. Obtenez-vous dans vos temples, avec ces pompes sans fin, plus de recueillement, plus de respect que les protestants dans les leurs? Ces pompes deviennent un besoin, mais un besoin dont la satisfaction n'est plus même accompagnée d'un plaisir : tel celui qui s'adonne au vin a toujours plus besoin de vin, tout en buvant, en somme, avec bien moins de jouissance que celui qui boit rarement et peu. A Rome, dans les grandes cérémonies, savez-vous qui sont les plus émus? Les protestants. Un de nos amis m'a conté qu'un jour, à Saint-Pierre, il pleurait... Et des Italiens, qui l'aperçurent, riaient de le voir pleurer. Tous n'auraient pas ri, je le crois; mais ce qui est sûr, c'est que lui seul, à en juger sur la contenance de la foule, était réellement et profondément remué. Jamais, monsieur, jamais vous n'aurez dans vos cathédrales quelque chose de comparable à nos assemblées du Désert. Votre culte a de beaux moments, l'élévation de l'hostie, par exemple; encore faudrait-il que ces vastes génuflexions n'eussent pas généralement l'air si machinal. Mais des heures de silence, d'attentien, d'immobilité, à peine les trouverez-vous dans vos couvents; et nous, c'est en plein air, c'est dans des assemblées de plusieurs milliers de personnes, que nous vous en offrirons le spectacle. Que nous parlez-vous de vos chants, de vos savants orchestres! Nous aussi, dans quelques pays, nous savons demander à la musique ce qu'elle a de plus grand et de plus beau. Mais tout ce qu'elle peut donner d'émotions vraies et réellement religieuses, nous le trouvons également avec nos humbles psaumes. Notre peuple n'a pas l'idée de demander, de désirer autre chose. Ici même,

Digitized by Google

ntre ces murs, quand nous voulons retrouver à la fois outes les émotions, tous les souvenirs de ce culte qui ious est cher... Écoutez...

Le plus heureux des hasards venait d'arriver tout à coup au secours de ses paroles. Les prisonniers de l'autre étage entonnaient, en ce moment même, leur hymne de reconnaissance et d'amour.

Et tandis que Bridaine, stupéfait, les yeux fixés à la voûte, écoutait ces graves accords, les Calas répondaient, comme nous l'avons raconté, à leurs invisibles compagnons.

LXXVIII

Ils venaient de finir, et Bridaine écoutait encore.

— Eh bien?... dit Calas.

— Eh bien?... dit le missionnaire.

— Des larmes, je crois!

— Vous m'avez bien avoué qu'un des vôtres en avait versé à Rome...

— Et lesquelles, devant Dieu, seront les plus précieuses?

— Je ne sais...

— Oh! vous le savez... Celles qui ont coulé à moins de frais. Notre ami avait un peu honte de s'être laissé prendre à ces futilités papales; aurez-vous honte, vous, d'avoir été pris à notre psaume?...

Il sourit et baissa la tête.

— Les circonstances m'ont peut-être plus ému que le

Digitized by Google

chant, dit-il. Cette prison... Ce pieux dialogue à travers la voûte... Cette paix...

— Je vous en supplie, s'écria Calas, n'allez pas chercher des explications... Laissez-nous croire que vous nous avez compris... Que votre cœur chantait avec les nôtres... Et quand vous entendrez parler de la froideur de notre culte, répondez... Mais il ne m'appartient pas de vous dicter votre réponse... Répondez... selon votre cœur... car c'est à votre cœur que nous nous en remettons... Dites que vous veniez pour nous faire catholiques, et que nous, les pauvres captifs, nous vous avons fait...

Bridaine allait se récrier.

— Ne vous effrayez pas, reprit Calas. Vous avez cru que je voulais dire protestant?... Non; nous ne vous avons pas fait protestant... pas plus que vous ne nous avez faits catholiques... Nous vous avons forcé... voilà tout... à rester chrétien... Est-ce vrai?...

— Mon devoir...

— Lequel? Celui de chrétien, ou celui de prêtre?... Votre devoir de prêtre est de nous prêcher vos doctrines, et de nous déclarer damnés si nous les repoussons; votre devoir de chrétien, c'est de nous consoler... C'est de prier avec nous... C'est de nous parler de Dieu... C'est... Mais vous le savez mieux que je ne pourrais le dire... Choisissez!...

— Eh bien, j'ai choisi!... s'écria Bridaine. Oui... J'ai choisi... Oui... Je veux prier avec vous... Je veux que vous ayez en moi un consolateur, un frère... Rien de plus, rien de moins... Prions, mes amis... Prions!...

Il se jeta à genoux. Tous l'imitèrent.

Digitized by Google

— Mon Dieu, dit-il, c'est ici un de vos miracles... eux qui ne devaient prier ensemble que lorsque la ort aurait brisé les barrières qui les séparent, vous ez voulu que leurs cœurs s'unissent, dès ici-bas, dans même élan vers vous. Ai-je eu tort, mon Dieu? —je trahi mes serments?... Non.., Je ne vous avais s juré de les haïr... Mes serments m'obligeaient de ur dire qu'ils se trompent, qu'ils ne vous servent pas mme vous voulez être servi.., Mais ils vous aiment, on Dieu!... Ils vous aiment... comme je voudrais us aimer!... A défaut d'une même foi, nous voici dans même amour... Je prierai pour eux, Seigneur, mme ils prieront pour moi. Soutenez-les. Confondez njustice. Mais que ni l'injustice, ni la mort, ni rien monde ne puisse ébranler leur confiance en votre inte bonté. Qu'ils vivent, qu'ils souffrent, qu'ils meunt vos enfants, et les rachetés de votre fils. Ainsi it-il.

Alors, il y eut un long silence. La prière continuait, uette, dans tous ces cœurs étonnés de s'entendre. s la prolongeaient à l'envi. Jamais, leur semblait-il, le n'était montée à Dieu plus agréable et plus sainte.

Enfin, Bridaine se leva. Tout ce qu'il venait de dire à ieu, il le leur répéta dans ce langage simple et noble ont si peu ont le secret. Et quand retentit, à travers voûte, un dernier chant des prisonniers d'en haut, il tait encore à leur dire ce qu'il y a de bonheur à aimer ieu et de joie à porter la croix.

Digitized by Google

LXXIX

Elle allait être lourde, celle de nos pauvres prisonniers.

Il nous reste à les suivre au sommet de leur Calvaire. Leur sang rougira nos dernières pages; heureux si leur esprit anime nos derniers accents!

Le 19 février 1762, à deux heures après midi, un chariot entouré de gardes s'acheminait lentement, à travers des flots de peuple, vers l'église de Saint-Étienne. Sur ce chariot, à côté de quatre prêtres, étaient Rochette et les frères Grenier.

L'arrêt, rendu la veille, leur avait été signifié le matin. Ils étaient condamnés, le ministre à être pendu, les autres, comme gentilshommes, à avoir la tête tranchée. Le parlement, renchérissant sur ce qui avait été prescrit au sujet des ministres depuis qu'ils ne mouraient plus sur la roue, avait ordonné que Rochette, à genoux devant le portail de la cathédrale, « tenant en ses mains une torche de cire jaune, du poids de deux livres, » ferait amende honorable, « demandant pardon à Dieu, au roi et à la justice, de ses crimes et méfaits. » L'arrêt portait, de plus, qu'il serait conduit au supplice « tête, pieds nus, en chemise, la hart au col, écriteaux devant et derrière, avec ces mots : *Ministre de la religion prétendue réformée.* »

De toutes ses douleurs, celle de marcher à la mort dans un pareil accoutrement lui avait paru la plus

Digitized by Google

cruelle. Il en avait pleuré d'indignation. Qu'on le tuât, à la bonne heure; mais qu'on le tuât au moins en lui laissant, sous les regards de la foule, sa dignité d'homme et de pasteur.

Et cet opprobre, cependant, et l'amende honorable, et la potence, — il ne tenait encore qu'à lui de s'y soustraire. Qu'il abjurât, et tout était fini. Qu'il abjurât!... Non; pas même cela. Qu'il annonçât l'intention d'abjurer, qu'il en parlât comme d'une chose possible, — et il vivrait.

Cette offre, dont on l'avait poursuivi quatre mois, on l'en harcelait, depuis l'arrêt, avec une opiniâtreté nouvelle. C'était en pleurant et les mains jointes que le curé chargé de l'exhorter la lui avait répétée, une dernière fois, comme on sortait de la prison. Rochette l'avait remercié de l'intérêt qu'il paraissait prendre à son sort, mais en le suppliant de cesser toute poursuite. Son ton et son air disaient assez qu'on ne parviendrait pas même à lui donner une tentation à vaincre. Les geôliers, les gardes pleuraient. Apercevant un soldat plus attendri que les autres : « Vous êtes prêt à mourir pour le roi, lui dit Rochette; qu'avez-vous à me plaindre de mourir pour mon Dieu? » Le prêtre était anéanti. A peine monté sur le chariot, il s'était trouvé mal. Un vicaire avait pris sa place.

Ce vicaire était un de ces prêtres comme on en voit encore tant, qui se croient zélés parce qu'ils sont durs, pieux parce qu'ils sont dévoués à leur Église, saints parce qu'ils se roidissent, avec d'affreux rongements, contre les passions de la jeunesse. Ses joues pâles et creuses, ses yeux démesurément enfoncés, contras-

Digitized by Google

taient avec la physionomie calme et noble de celui qui allait mourir. Rochette aussi était pâle, mais de cette pâleur sereine qui annonce la résignation et non la lutte, le règne de l'esprit et non les assauts de la chair.

Aussi avait-il ennobli jusqu'à cet infâme costume que le bourreau avait jeté sur son corps amaigri. La chemise, la corde, les écriteaux, tout s'oubliait. On ne voyait que son visage, et l'éclat du martyre y resplendissait de plus en plus.

Une seule chose en troublait de temps en temps la paix; c'étaient les obsessions du prêtre. A bout de raisons, il s'obstinait à lui faire baiser un crucifix. Sans cesse il le lui mettait sous les yeux ou sur les lèvres; il l'obligeait à en détourner son visage, à le repousser même de la main. « Au nom de Dieu, s'écriait le condamné, laissez-moi!... Le Christ est là... dans mon cœur... Vous le savez... vous m'entendez l'invoquer... Qu'ai-je besoin de cette image?... — Baisez-la... répétait le prêtre. Je ne vous dis pas de l'adorer. Baisez-la... — Mais c'est ce que font ceux qui l'adorent... La foule croirait que j'abjure... — Vous aimez mieux la scandaliser en lui laissant penser que vous reniez le Christ?... — C'est vous qui me forcez à paraître le renier... C'est vous qui voulez pouvoir dire, après ma mort, que je l'ai renié, que les protestants le renient... » Et alors il s'adressait à la foule. « Mes amis... mes amis... Vous le savez, n'est-ce pas?... Non, je ne le renie point!... Le Christ!... c'est mon maître... c'est mon Dieu... J'ai vécu, je mourrai pour lui... Ce n'est pas lui, non, non... ce n'est pas lui que je repousse... » Et l'autre insistait; et c'était à recommencer sans cesse.

Digitized by Google

Les mêmes obsessions avaient d'abord accompagné les trois frères ; mais ils avaient affaire à des prêtres plus âgés, plus calmes, et d'ailleurs épuisés par plusieurs heures de combat. Il pouvaient donc se parler, s'encourager ; ils venaient même de leur mieux au secours de leur ami. Le plus jeune avait déjà essayé, pour délivrer Rochette, d'entrer en conversation avec le vicaire. Que lui importait d'attirer sur lui le zèle amer de cet homme, pourvu que son pasteur pût arriver plus tranquille à l'échafaud, et mieux soutenir jusqu'au bout l'honneur de leur commune foi? L'autre n'avait pas lâché prise ; mais Rochette avait deviné la généreuse intention du jeune homme. Il l'en avait payé par un sourire, et par un regard vers le ciel. « Patience, disait ce regard. Quelques moments encore, et nous sommes hors de leur atteinte. »

LXXX

Mais ces moments pouvaient être cruels.

On arrivait devant la cathédrale. Le chariot venait de s'arrêter dans un espace vide, qu'entourait un triple rang de soldats. L'œil s'enfonçait dans l'intérieur de l'église, sombre comme un tombeau, solitaire comme un désert. Au portail, des tentures noires ; au fond, quelques cierges. Une haute croix blanche, semée de larmes noires, s'avançait et grandissait lentement, sans que l'on pût encore apercevoir qui la portait.

Rochette crut qu'on voulait le faire entrer ; il dé-

Digitized by Google

clara qu'il ne céderait qu'à la force. Puis, comme deux soldats s'approchaient pour le saisir, il descendit et s'avança vers la porte.

— A genoux, monsieur ! dit le greffier.

— A genoux, soit... mais devant Dieu... Pas devant cette croix... Pas devant cet autel qui est là-bas... Pas devant l'hostie qui est dessus...

Et il s'agenouilla sur le pavé.

La grande croix blanche avançait, avançait toujours, mais de plus en plus lentement. Elle semblait avoir peur de la lumière.

Avec elle approchait un chant lugubre, une espèce de rauque et long sanglot. Le glas des morts frisonnait dans la tour. Le lourd silence du dedans s'était étendu au loin. Hommes, chevaux, un même effroi semblait avoir passé sur tout ce qui avait vie, et glacé tout ce qui pouvait se mouvoir.

— Que me veut-on, enfin?... dit le ministre, car il subissait, lui aussi, cette sombre influence, et il lui tardait de la secouer.

— Attendez, dit le greffier.

La grande croix venait de s'arrêter à la porte. Les chants cessèrent.

— Vous répéterez, reprit le greffier.

— Quoi?

— Ce que je vais lire.

— Nous verrons. Dites.

Le greffier lut.

« Moi, François Rochette, demande ici pardon à Dieu, au roi et à la justice, d'avoir sciemment et séditieusement contrevenu aux édits et ordonnances... »

Digitized by Google

— Monsieur, interrompit le ministre, il est inutile d'aller plus loin... On ne me fera pas répéter cela.

— Répétez!... dit durement le vicaire.

— Répétez, dit plus doucement un autre prêtre. Ce n'est qu'une formalité...

— Je ne connais pas de formalités, quand il s'agit de ma conscience.

Et il voulut se lever; mais on le maintint à genoux. C'était quelque chose d'affreux que cet homme obligé de disputer encore son âme à ceux qui étaient maîtres de son corps.

Le greffier ne savait que faire.

— Voyons. Je recommence, dit-il.

« Moi... »

— C'est inutile.

— Répétez!... cria le vicaire.

Il joignit les mains et baissa la tête. On crut qu'il allait obéir.

Mais aussitôt, d'une voix ferme et claire qui s'entendait à vingt pas :

— Je demande pardon à Dieu... de mes péchés... Le roi, je n'ai point de pardon à lui demander. Je l'ai toujours honoré comme l'oint de Dieu. J'ai prêché la soumission, la patience. J'ai dit avec l'apôtre : Craignez Dieu, honorez le roi. Si je lui ai désobéi en ce qui tenait à mon ministère, c'est que Dieu lui-même et ma conscience m'ordonnaient de désobéir. La justice, enfin, je ne l'ai point offensée. Je pardonne à mes juges... Que Dieu leur pardonne aussi!...

— Bien!... bien!... crièrent les trois frères. Tout ce qu'il a dit, nous le disons.

Digitized by Google

On l'avait laissé finir; on le laissa se lever.

— Arrêtez-le donc!... dit le greffier.

Mais il était déjà remonté dans le chariot, et, franchissant d'un premier pas le banc sur lequel il avait subi les persécutions du vicaire, il s'était élancé au milieu de ses trois amis. Les prêtres, stupéfaits, lui avaient fait place. Le vicaire voulait qu'on le forçât à revenir; mais le commandant de l'escorte, à qui ces débats soulevaient le cœur, y mit fin en ordonnant le départ. Le char roula. L'église ferma sa porte. Les condamnés appartenaient au bourreau.

LXXXI

Le parlement avait jugé à propos de déployer un grand luxe de précautions. On avait feint de croire à des projets d'enlèvement. C'était, avait-on pensé sans doute, un moyen de donner quelque vraisemblance au prétendu crime des trois frères, condamnés, on se le rappelle, comme ayant voulu sauver leur ami en l'arrachant des mains de la justice.

On avait donc choisi, au lieu de la place Saint-Georges, où se faisaient ordinairement les exécutions, celle du Petit-Salin, moins spacieuse, moins abordable, et qu'on pouvait couvrir de soldats. Un régiment entier y stationnait dès avant midi. Le guet et la maréchaussée à cheval, échelonnés dans les rues aboutissantes, prêteraient main forte en cas de besoin.

Deux heures venaient de sonner. La foule était de

Digitized by Google

s en plus compacte, et ses bruissements plus fié-
ux.

Dans une des rues déjà pleines qui conduisaient à la
ce, un prêtre avançait à grand'peine à travers la foule
les soldats. Les uns refusaient de se déranger ; les au-
s refusaient d'abord, puis paraissaient le reconnaître
s'empressaient de lui ouvrir un passage.

— Le Père Bridaine, je crois!... dit une femme.
u'est-ce qu'il vient donc faire ici?...

— Il veut voir.

— Allons donc!... Un prêtre?...

— Eh! puisqu'on va pendre un ministre...

— Il a l'air de chercher... Voilà qu'il frappe à la
orte d'une maison... Eh! eh! chez les Fortoul?... Des
rotestants!... Qu'est-ce qu'il va donc faire là?... On a
uvert...

C'était bien lui. Il avait reçu, le matin même, un
illet ainsi conçu :

« On prend la liberté d'offrir au Père Bridaine une
enêtre pour tantôt, maison Fortoul, près le Petit-
Salin.

« Pas un mot de ceci, s'il ne veut être un dénon-
ciateur. »

Il savait Rabaut à Toulouse. Il l'avait reconnu dans
ce billet.

Irait-il? — Oui, s'était-il dit. Puisqu'il acceptait,
comme prêtre, la solidarité des rigueurs de son Église,
il se condamnerait au moins à admirer, puisqu'on l'y
conviait, ceux qu'elle envoyait à la mort.

Il venait donc d'entrer. On l'avait conduit au second
étage. Là, dans le demi-jour d'un corridor, il s'était

Digitized by Google

senti prendre par la main. Une porte s'ouvrit, et il put voir qui le tenait. C'était Rabaut.

— J'en étais sûr, dit-il.

Mais Rabaut, sans répondre et comme sans l'écouter, le conduisait vers une fenêtre, fermée par un rideau transparent. Le bourdonnement de la place y arrivait, mais faible et s'affaiblissant toujours plus. Ce n'était pas encore le silence; ce n'était déjà plus le bruit.

On entendait rouler un char.

— Venez, dit le ministre, et voyez...

Le char ne roulait plus. Un prêtre venait d'en descendre. Rochette descendait.

Alors Rabaut s'agenouilla. Ses mains jointes, appuyées sur la fenêtre, tremblaient. Des larmes coulaient sur ses joues. Son regard était fixe. Ses lèvres murmuraient des mots sans suite, derniers vœux pour l'ami, derniers hommages au martyr.

LXXXII

Délivré des obsessions du vicaire, Rochette avait rempli en paix, auprès de ses trois compagnons, les fonctions de ce ministère qu'il allait sceller de son sang. De la cathédrale au pied du gibet, il n'avait cessé d'exhorter et de consoler ses amis. Sans cette hideuse chemise, on aurait pu se demander si c'était donc lui qui allait mourir; et quand il n'aurait été là que pour consoler les autres, on aurait encore admiré son éloquence et son sang-froid.

Digitized by Google

— Nous approchons, disait-il. Encore quelques pas... ncore quelques moments... Et c'est fini... Le cœur ne ous manquera pas, je le sais bien... Oui... Mais quelle t sa source, à ce courage?... Prenez garde... Il ne agit pas de mourir en gentilshommes, mais en chré- ens...

Et comme le cortége débouchait sur la place :

— Nous y voici, reprit-il. Foule immense... Amis! mis! Rien pour la gloire... Rien pour la foule... Tout our Dieu...

— Oui... tout!... dirent-ils.

— On s'arrête... Point d'adieu... Non... Au revoir... u revoir...

— Au revoir!... répétaient les frères.

— Au revoir!... cria-t-il, comme il s'éloignait du hariot; et on l'entendit, cette fois, jusqu'à la maison l'où Rabaut allait le voir mourir.

Alors Bridaine s'agenouilla aussi. Sa tête tomba sur es mains. Il ne voulait plus voir; il espérait ne plus ntendre.

Mais déjà le ministre entonnait son chant de mort, e même qu'avaient entendu tant d'échafauds affrontés our la même cause.

La voici, l'heureuse journée
Qui répond à notre désir [1]...

Et les trois frères continuaient avec lui :

Louons Dieu, qui nous l'a donnée,
Faisons-en tout notre plaisir...

[1] Psaume CXVIII.

Digitized by Google

Mais il n'y avait déjà plus, à ces derniers mots, que trois voix... Rochette expirait.

— Mort!... dit Rabaut.

— Mort!... murmura Bridaine, sans lever la tête. Il était toujours à genoux.

On entendit un coup de hache. Une tête était tombée.

— Mort!... dit Rabaut.

C'était l'aîné.

Un second coup...

— Mort! répéta-t-il.

C'était le second des frères.

Le troisième coup se faisait attendre. On entendait comme une conversation entre le condamné et le bourreau.

— Vous avez vu mourir vos frères, avait dit celui-ci. Ne faites pas comme eux... Changez...

— Jamais.

— Un mot, un seul mot... Et vous vivez...

— Jamais.

— Changez!... changez!... répétaient en pleurant prêtres, archers, commissaires du parlement, officiers, soldats, tout ce qui entourait l'échafaud, tout ce qui couvrait la place. Une immense pitié avait enfin fait explosion. Tout ce que les trois premières morts avaient mérité d'admiration et de larmes, le dernier des trois frères en héritait sur l'échafaud.

Mais il s'était mis à genoux, et, la tête sur le billot, il attendait.

Le bourreau se pencha une dernière fois vers lui.

— Au nom de Dieu, changez!...

Digitized by Google

— Fais ton devoir, dit le patient.

Et on entendit un dernier coup.

— Mort !... dit Rabaut.

— Mort !... répéta le missionnaire.

Et se tournant alors vers le ministre :

— Eh bien, reprit-il, êtes-vous content?... Ai-je ez souffert?... Vous n'avez plus rien à vouloir de oi ?...

— Oui, dit Rabaut; j'ai encore une chose à vouloir vous.

— Dites-la.

— Vous avez vu les supplices... Je veux vous montrer quoi ils servent.

— Montrez.

— Où serez-vous le 20 du mois prochain?

— A Nîmes.

— A Nîmes, soit. *Au revoir.*

Et à ce mot, qui leur rappelait Rochette, ils jetèrent n long regard sur le cadavre encore suspendu de lui qui en avait fait son adieu à ses compagnons de artyre.

LXXXIII

Mais le sang huguenot n'avait pas fini de couler. vant le jour du rendez-vous à Nîmes, il fallait que oulouse assistât à une autre mort sur laquelle s'est oncentrée toute l'horreur de la postérité. Calas allait ire oublier Rochette. « Rien pour la foule; tout pour

Digitized by Google

Dieu!... » disait ce dernier aux trois frères; et leur noms, en effet, allaient bientôt n'être plus connus que de Dieu. Il nous a été doux de contribuer, par ce livre, à les ressusciter dans le souvenir des hommes. Nous n'ajouterons rien, nous le savons, à leur éternel bonheur. Ils n'avaient pas besoin de nous; c'est nous qui avons besoin d'avoir les yeux sur tout ce qui a souffert pour l'Évangile. Si l'échafaud s'est abattu, assez d'autres luttes attendent quiconque ose croire et parler.

Ils étaient morts. Qu'en résulterait-il, se demandait-on, pour les Calas? Un acquittement, disaient les uns; un arrêt de mort, disaient les autres.

Et ces derniers avaient raison. Les deux procès, au fond, n'en faisaient qu'un. Au point où en étaient les choses, on ne pouvait absoudre les Calas sans paraître avouer l'iniquité de la première sentence. En condamnant, on s'était condamné à être injuste et cruel jusqu'au bout.

Quelques jours après, le 7 mars, le parlement était en train de donner, sur la place du Palais, un de ces spectacles plus ridicules qu'odieux dont nous avons vu, l'année d'avant, un échantillon à Paris.

Il s'agissait de brûler en grande pompe le dernier écrit de Rabaut. Sa *Calomnie confondue* avait profondément blessé ceux dont elle exposait les trames et flétrissait la crédulité sanguinaire. « Le titre seul, avait dit le procureur général, et le seing de Paul Rabaut s'intitulant *ministre du saint Évangile*, suffiraient pour armer la sévérité des lois contre celui qui ose prendre un titre interdit aux ministres, même du temps qu'ils étaient tolerés en France. » Ce titre, en effet, ne pou-

Digitized by Google

vait plaire, et nous comprenons qu'on s'en indignât; mais que voulait-on dire en prétendant que « le titre seul » de la brochure « suffirait pour armer la sévérité des lois? » Ce n'était donc pas une *calomnie* que d'avoir accusé les protestants d'autoriser le meurtre, et cette calomnie n'était pas *confondue* par tout ce que le ministre en avait dit[1]? Tout le réquisitoire est sur ce ton. Les plus minces griefs y sont accolés aux plus graves; une même animosité mêle et confond tous les objets.

Rien de plus curieux, du reste, que les efforts du procureur général pour prouver qu'il n'y avait pas, dans tout cela, de persécution religieuse proprement dite. Après avoir dépeint à sa manière les assemblées du Désert : « Vous venez, Messieurs, dit-il, d'être les témoins et les juges de l'esprit de vertige et de révolte qu'on y puise. Vous venez de punir, dans un prédicant, non l'erreur de sa conscience, mais la témérité de sa conduite. Ce n'est point comme mauvais raisonneur, mais comme séditieux et réfractaire aux ordres du roi, que vous l'avez condamné. » Le roi, toujours le roi... Et qui donc avait conseillé le roi ?... Toujours le sophisme de Charnay! toujours cet abominable subterfuge que Jean de Lourmade avait si vertement relevé, le jour de la mort du jésuite!

[1] Les pasteurs de Genève étaient aussi intervenus. Par une déclaration en date du 30 janvier, visée par le baron de Montpeyroux, résident de France, ils crurent devoir attester qu'aucune assemblée ni synode n'avait permis de tuer ses enfants. Quelle matière à réflexions dans le seul fait qu'une attestation semblable pût être jugée nécessaire! Beaumarchais n'avait pas trop tort, en vérité, lorsqu'il disait que si on l'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame, il commencerait par s'enfuir, s'il le pouvait, n'étant pas sûr qu'on ne commençât pas par le pendre.

Digitized by Google

LXXXIV

Donc, pour dernière et définitive réponse à la *Calomnie confondue*, on la brûlait.

Tout à coup, il se fit un grand mouvement dans la place. C'était Calas qu'on amenait au Palais, pour y subir un dernier interrogatoire.

Il était à peine reconnaissable. Deux mois et plus, il avait énergiquement lutté contre les ennuis de la prison et les angoisses du procès; mais l'influence en avait été, à la fin, d'autant plus rapide et plus profonde. Chaque semaine l'avait vieilli d'un an. Ses rides s'étaient creusées ; ses cheveux avaient achevé de blanchir.

Il s'avançait donc lentement, la tête baissée, vers le grand perron du Palais, lorsque, levant par hasard les yeux, il s'arrêta, pâlit, et sembla près de se laisser tomber. On le retint. Arrivé au perron, il se soutenait à peine, et il fallut presque le porter.

Qu'avait-il vu? Rien d'autre que l'innocent bûcher où flambait l'écrit de Rabaut. Mais le bruit, le grand jour, la foule, ce bûcher dont il ignorait la destination, ces flammes qui venaient de se dresser devant lui, tout, enfin, s'était réuni pour l'ébranler. Ce bourreau l'attendait; ce bûcher était pour lui. L'horrible pensée n'avait fait que traverser son esprit; mais le coup était porté, et ses facultés affaiblies devaient en garder la trace.

Digitized by Google

Aussi les juges furent-ils agréablement surpris de ne plus trouver en lui cette netteté d'idées, cet imperturbable sang-froid qui déconcertait les plus décidés. Pressé de questions insidieuses, il hésita, et, deux ou trois fois, parut troublé. Des inexactitudes, que l'on se hâta d'ériger en contradictions, lui échappèrent. On les lui signala avec un empressement qui accrut encore son trouble, et on le renvoya au plus vite dans sa prison, comme si on eût craint qu'en retrouvant le fil de ses idées, il n'éclaircît encore une fois ce qu'on avait eu tant de peine à embrouiller. Il ne réclama pas ; mais il sentait qu'il avait signé son arrêt.

Cet arrêt, cependant, la majorité des juges hésitait encore à le prononcer. Des treize conseillers dont se composait la cour criminelle, il n'y en avait eu jusque-là que quatre ou cinq d'ouvertement décidés ; mais c'était une de ces minorités opiniâtres qui finissent toujours par l'emporter.

Quand on s'assembla, le surlendemain, pour prononcer définitivement, sept opinèrent à la mort. C'était déjà la majorité numérique ; mais la majorité légale était fixée à huit. Là dessus, longs débats, votations nouvelles, et un des opposants passe enfin du côté des sept.

C'est donc à la stricte majorité voulue par le droit criminel du temps que l'arrêt va être rendu. Celui qui a fait pencher la balance, c'est M. de Bojal, un de ceux qui avaient paru les plus décidés à ne pas voter la mort. M. de Bojal est un vieillard, le doyen des conseillers, un homme bon, mais faible. On l'a gagné... Et puis, qui sait? C'était l'heure de son dîner peut-être, et il fallait bien en finir !

Digitized by Google

LXXXV

Cependant Calas s'étonnait d'ignorer encore son sort. Il croyait le jugement prononcé depuis deux jours, c'est-à-dire aussitôt après son dernier interrogatoire. L'attente et l'angoisse achevaient d'épuiser ses forces. Quels jours! quelles nuits! Peser et repeser éternellement les mêmes chances, tressaillir à tout bruit, hâter et repousser l'instant où finira l'incertitude, se sentir emporté, les mains liées, sur un torrent qui peut, à chaque souffle, ou vous engloutir, ou vous déposer sain et sauf sur le rivage, — ce n'est plus ni vivre ni mourir; c'est un effroyable mélange de tout ce qu'il peut y avoir de plus cruel et dans la vie et dans la mort.

Ainsi se consumait, depuis deux jours, le malheureux vieillard. Il perdait, avec son courage et ses forces, jusqu'à ces sentiments d'époux et de père dont il avait été un si admirable modèle. Lui qui ne pensait, jusque-là, qu'à sa famille, il semblait, depuis ces deux jours, ne penser qu'à lui. Il s'absorbait dans ses appréhensions, devenues des terreurs. Avant de tuer l'homme, on avait tué l'époux, le père, et presque aussi le chrétien.

Chrétien, père, époux, allaient revenir. L'incertitude le tuait; la certitude allait le rendre à lui-même et aux siens.

C'était le soir. Il avait machinalement embrassé ses enfants et sa femme. Il s'était à peine aperçu de la douloureuse pitié que son état leur inspirait. On l'avait

Digitized by Google

conduit, comme à l'ordinaire, dans la chambre où on l'enfermait pour la nuit.

Il s'assit. De temps en temps un frisson courait ses membres. Sa tête, alors, se relevait. Ses yeux semblaient fixés sur quelque épouvantable objet, l'échafaud, sans doute, et la roue, et tout son horrible attirail. Puis, retombant dans sa stupeur, il s'affaissait dans son vieux fauteuil de bois noir, sombre témoin de bien d'autres agonies. Il semblait ne plus voir, ne plus entendre, et jouir, pour quelques moments au moins, du triste repos de ce qui ne sent et ne pense plus.

Mais sous cet engourdissement, la terreur veillait encore. Comme le dormeur qui entend sonner, tout dormant, l'heure à laquelle il doit se réveiller, il entendait, lui, tout rêvant, les moindres bruits, les moindres pas qui retentissaient dans la prison, ou, plus loin, dans la rue; et ces bruits, et ces pas, il n'y en avait aucun qui ne pût être un messager de mort.

Enfin, tout bruit avait cessé. Il était un peu plus calme; il avait, pensait-il, au moins quelques heures devant lui. Il dormirait, pour la dernière fois peut-être, mais il dormirait.

Il allait donc se mettre au lit. A genoux au pied de son grabat, il essayait de prier; il priait même, sinon comme avant ces derniers jours, du moins un peu mieux que la veille. Il voyait toujours l'échafaud; mais il recommençait à voir quelque chose au delà.

— Mon Dieu, murmurait-il, pardonne... La chair a vaincu l'esprit... J'ai tremblé... comme si tu n'étais plus avec moi... J'ai tremblé... je tremble encore... Ils

Digitized by Google

m'ont consumé, mon Dieu, avec leurs longueurs!... Soutiens-moi...

Mais il s'arrêta tout à coup. Il se leva, hagard, les mains crispées. Ses verrous venaient de crier; et c'était la première fois qu'on troublait, à pareille heure, la solitude de ses nuits.

LXXXVI

On entra. C'était le Père Bridaine.

Son visage n'était ni assez sombre pour qu'on pût y lire un arrêt de mort, ni assez ouvert non plus pour que le prisonnier pût croire à une visite ordinaire, encore moins à une nouvelle heureuse.

Calas eut cependant la force de lui offrir un siége; mais il retomba sur le sien.

— Mon frère, dit le prêtre, vous avez l'air souffrant...

— Oui... assez...

— Avez-vous vu... vos enfants?

— Oui.

— Ils sont... bien?

Calas le regardait fixement.

— Ils sont bien, dit-il après un silence, et sans ôter les yeux de dessus lui. Puis, après un nouveau silence: Vous n'avez rien d'autre à me... *demander?*...

A me *dire,* entendait-il; et ce mot, qui n'avait pu sortir de sa bouche, se lisait assez dans ses yeux.

— A vous demander, non... dit Bridaine.

Digitized by Google

— Et à me dire, alors!... s'écria Calas en se levant.

Mais ce n'était déjà plus le même homme. Il savait son sort. Il avait retrouvé, en le devinant, le courage de l'affronter.

— Il y a... un arrêt... dit le prêtre avec effort.

— Je le savais.

— Un arrêt... terrible...

— Je le savais.

— Vous le saviez?...

— Et votre trouble?... Et ces yeux fixés à terre?... Et ces battements de cœur qui soulèvent votre robe?... J'ai vu... J'ai deviné... Je sais...

Mais l'âme était plus forte que le corps. Il fut obligé de se rasseoir.

— Et ce sera?... dit-il d'une voix éteinte.

— Demain... murmura Bridaine, mais si bas qu'on eût cru n'entendre qu'un des battements de son cœur.

Calas n'avait pas remué.

— Demain, répétait-il lentement; demain... Mon Dieu!... Demain... C'était donc la dernière fois que je les voyais... que je les...

— Non, dit vivement le prêtre, heureux d'avoir à rompre le silence; non... Vous reverrez votre femme et vos enfants... On vous le permet...

— Je ne les reverrai pas.

— Vous refuseriez!

— Oui. Il y a trois mois que ma résolution est prise. Je ne les reverrai pas. Et pourquoi les reverrais-je?... Pour mourir quatre fois... cinq fois... car Lavaysse est aussi un de mes enfants... Pour les faire mourir, eux cinq, dans les terreurs de ma mort... Non... Non..

Digitized by Google

Quand je ne la redouterais pas pour moi-même, cette entrevue... ce serait de l'égoïsme... Je me le reprocherais sur...

L'horible mot de roue était arrivé à ses lèvres. Il s'arrêta, comme s'il eût évoqué l'affreux fantôme. Puis, secouant par un violent effort la terreur qui allait ressaisir sa proie :

— A demain donc, reprit-il; à demain... Et... à quelle heure?

— A midi.

— A midi, soit... Allons... continuez... Parlez-moi... Vous voyez bien que je suis calme...

— C'est pour midi... Mais avant...

— Eh bien?...

— La question...

— La question!... à moi!... Mais l'arrêt n'est donc pas définitif?...

— Il l'est.

— Et alors?...

— On veut vous faire avouer... votre crime...

— Qu'en a-t-on besoin maintenant?

— La loi... l'usage... Plusieurs des juges, d'ailleurs, ne vous ont condamné, dit-on, que dans l'espoir que vous avoueriez.

— Et comme je n'avouerai pas...

— Malheureux!... En êtes-vous sûr?...

— Si j'en suis sûr?... Parce que je suis condamné, vous vous mettez à me croire coupable?...

— Mais non... non...

— Qu'est-ce vous disiez donc?...

— La question!... Mais savez-vous bien ce que

Digitized by Google

c'est!... Ces douleurs... épouvantables... atroces... les supporterez-vous?...

— Et celles... d'après... ne faudra-t-il pas que je les supporte?...

— Il le faudra... oui... Mais celles de la question, vous n'avez qu'un mot à dire... et elles cessent...

— Mais ce mot serait un mensonge.

Bridaine avait beau faire. Le condamné n'arrivait pas même à concevoir que la douleur pût lui arracher l'aveu d'un crime qn'il n'avait pas commis.

LXXXVII

Elle en avait assez arraché d'autres, cette arme immorale et impie que le siècle essayait en vain d'ôter des mains de la justice.

Ce n'était pourtant pas là un de ces débats modernes où la raison n'entrait qu'avec l'incrédulité, la civilisation qu'avec le relâchement, l'esprit nouveau qu'avec le mépris avéré de tout ce qui était ancien. Dès les temps les plus reculés, la torture avait eu d'éloquents antagonistes. On s'était demandé à quoi elle servait réellement, et si, à la supposer utile, les inconvénients n'en dépassaient pas les avantages.

A la supposer utile, disons-nous. L'était-elle?

Elle l'était, il faut le reconnaître, plus souvent qu'elle ne le serait de nos jours. Elle suppléait, dans beaucoup de cas, à l'insuffisance de la police, à la négligence ou à l'incapacité des magistrats.

Digitized by Google

Mais aussi, cette négligence ou cette incapacité des juges, cette police généralement insuffisante, l'usage de la torture contribuait à les perpétuer. On se sentait sous la main un moyen prompt, facile, universel, pas infaillible, on en convenait, mais, au demeurant, très-bon, de découvrir tout ce qu'on avait besoin de savoir. Procédures exactes, investigations profondes, tous ces soins que la justice est maintenant obligée de donner au procès du dernier filou, on s'en débarrassait en ordonnant la question.

Étaient-elles sûres, au moins, les lumières ainsi acquises? — Le bon sens dit assez que non, et l'expérience le disait tout aussi hautement que le bon sens. Tous les jours des innocents avouaient, sauf à se rétracter ensuite; tous les jours des coupables s'obstinaient à nier, et, brisés, expirants, niaient encore. Ce n'étaient plus des procès, mais d'effroyables duels entre le juge et l'accusé, entre la douleur et la conscience. «La question, avait dit le jurisconsulte Ulpien, lequel ne péchait pourtant pas, à beaucoup près, par excès d'humanité, la question est une arme fragile et dangereuse. La plupart méprisent tellement les tortures, qu'il n'y a nul moyen de leur arracher la vérité; d'autres, au contraire, y sont tellement sensibles, qu'ils avoueront tout ce qu'on voudra plutôt que de les endurer. »

Aussi avait-on généralement senti la nécessité d'en régler l'emploi. Voici où on en était, en France, vers le milieu du dix-huitième siècle.

D'abord, la question ne pouvait être ordonnée que lorsqu'il s'agissait d'un crime emportant peine de mort.

Digitized by Google

Il fallait, en second lieu, que les présomptions de lpabilité fussent « considérables. » La déposition d'un ul témoin, l'aveu d'un coaccusé, la déclaration d'un ndamné, ne suffisaient pas.

Quelque nouvelle preuve qui survînt, l'accusé ne ouvait être appliqué deux fois à la question pour le ême fait[1].

L'accusé malade, souffrant, trop jeune ou trop vieux our la subir sans danger de mort, ne devait y être que *ésenté*. Il était alors censé l'avoir subie, et quand ême la peur ne l'avait pas fait parler, il ne pouvait tre condamné à la subir. C'était ce qu'on appelait la uestion *comminatoire*. Les cours souveraines avaient eules le droit de l'ordonner[2].

L'accusé mis à la question avant le jugement définif ne pouvait, s'il n'avouait pas, être condamné à mort. e juge était censé avoir reconnu, en la lui faisant suir, l'insuffisance des preuves tirées d'ailleurs. N'obtenant rien de plus, il ne pouvait logiquement conamner[3]. — C'était la question *préparatoire*.

La question *préalable*, enfin, était celle qui avait lieu

[1] En Espagne, cette disposition était admise par les tribunaux éculiers, mais l'Inquisition l'éludait. Quand le patient avait souffert tout ce qu'il pouvait souffrir sans expirer, on déclarait la question « suspendue, » et elle était « reprise » autant de fois que les uges le trouvaient bon.

[2] Un des motifs pour lesquels le parlement de Toulouse avait assé l'arrêt des capitouls, c'est qu'il y était dit que Calas, sa emme et son fils seraient mis à la question, tandis que Lavaysse l'y serait que présenté.

[3] Il pouvait cependant ne pas absoudre, et maintenir l'accusé en prison. Ce moyen-terme est aujourd'hui proscrit. Tout débat criminel doit se vider par oui ou non, et si le crime n'est pas suffisamment démontré, l'acquittement est de rigueur.

Digitized by Google

après le jugement, préalablement à l'exécution. Là, le juge étant censé, au contraire, avoir eu des motifs suffisants pour condamner, le non-aveu ne pouvait infirmer l'arrêt. L'accusé était prévenu qu'il n'avait plus aucun intérêt à mentir ; aussi, s'il persistait, dans cette dernière épreuve, à décharger ses coaccusés, c'était une présomption en leur faveur.

LXXXVIII

Calas l'avait compris, et la torture lui en paraissait moins effrayante. Il ne pouvait se sauver, mais il pouvait contribuer à sauver sa famille.

— A demain donc, répéta-t-il, à demain !... Quelle pensée, pourtant !... Demain... à la même heure... je serai devant Dieu... Demain... moi qui suis là... assis... moi qui parle... moi qui entends... ne plus parler... ne plus voir... ne plus entendre... Être étendu, glacé... je ne sais où... Où me mettront-ils ?... Le sait-on ?...

— Au nom de Dieu, pas de ces questions !... dit Bridaine. Que le corps soit ici ou là, qu'importe ?...

— Qu'importe, en effet !... Ai-je donc l'air de tant m'en inquiéter ?... Voyons... si vous le savez, dites... Qu'est-ce qu'ils feront de moi ?...

— Brûlé... et les cendres au vent...

— Ah ! Dieu !...

Le malheureux avait trop présumé de son indifférence à ces horribles détails. Ce feu, cet anéantisse-

Digitized by Google

ent rapide et complet, l'épouvantaient. Cadavre, à bonne heure; cendre, il en frissonnait.

— Oui, reprit-il avec effort, oui... vous avez raison... âme... l'âme... et adieu le corps!... L'âme!... M'en issera-t-on le maître, au moins?... Me permettra-t-on expirer en paix?...

— Le Père Bourges a ses devoirs à remplir...

— Il faut absolument un prêtre?...

— Absolument.

— Faut-il absolument que ce soit lui?... Un autre...

— Qui?...

— Vous ne m'avez pas compris?...

— Merci, mon pauvre frère, dit Bridaine avec émotion; mais cela ne se peut pas. J'en ai parlé au Père Bourges. Il veut... Il persiste... Mais je lui dirai... Oui... je lui dirai... ce que la charité et l'humanité lui liront aussi, j'espère... Oui... il vous laissera mourir en paix... Puis, non loin de vous... les yeux sur vous... priant avec vous et pour vous... vous aurez... savez-vous qui?... Tenez... lisez...

C'était une lettre.

— A moi!... dit Calas. Cette écriture... Ah!... mon Dieu!...

Il lut.

« Calas, vous savez votre sort. Tout ce qui était possible, je l'ai fait. Mes efforts ne devaient pas seulement être inutiles; j'étais condamné à contribuer à votre perte. Mon écrit n'a fait qu'irriter vos juges; votre interrogatoire d'avant-hier s'est ressenti, m'a-t-on dit, du trouble où vous avaient jeté les flammes qui le consumaient. Dieu a confondu mes desseins, comme il en

Digitized by Google

a confondu de plus sages. Soumettons-nous et adorons.

« Calas, je ne puis plus vous offrir que mes prières. Elles vous accompagneront jusqu'au moment où vous n'en aurez plus besoin, et où ce sera à votre tour de prier pour nous, pour l'Église, pour ceux que vous aurez laissés sous le couteau des méchants. Vous voir de près, vous parler, c'est impossible. Dieu m'est témoin si j'aurais reculé devant des tentatives qui n'eussent été que périlleuses! Mais ce serait de la folie; ce serait tenter Dieu. Je me dois à nos Églises; je me dois à ce fils qui va entrer dans la carrière, et à qui vous aurez montré, Rochette et vous, comment un chrétien sait mourir.

« Pourtant, je n'ai pu me résoudre à n'être avec vous qu'en esprit. Votre ami vous verra, Calas, à votre dernier soupir. Tout près de l'échafaud, dans une maison à vous bien connue, regardez, si vous le pouvez. Là, derrière un rideau, sera celui qui voudrait être à genoux à côté de vous. »

— Oui, je regarderai... dit Calas; et béni soit-il!... Et béni soyez-vous, vous qui m'avez apporté cette lettre!...

Il la relut et la baisa.

— Je la garde, reprit-il. Elle ne me quittera pas...

— Y pensez-vous!... Et si on la trouvait?...

— C'est vrai. Qu'en faire, alors?...

— La brûler.

Il la relut une seconde fois, une troisième... Il l'approchait de la lampe; il la retirait pour la relire encore.

— Hâtez-vous, dit le prêtre. On pourrait venir.

Le papier s'enflamma. Quelques cendres tombèrent

Digitized by Google

sur la table. C'était fini. Cette destruction instantanée avait paru frapper le condamné.

— Plus rien!... dit-il. Ah! le feu!... le feu!... Et il n'y a qu'un instant que je la tenais, cette lettre... que je la voyais... que je la lisais... Où est-elle à présent?

— Là... dit Bridaine, en lui posant un doigt sur le cœur.

— Oui... vous avez raison... Là... et on ne l'en ôtera pas.

— Eh bien, courage alors!... Vous aussi, quand vous serez cendre dans ce monde, vous serez dans le sein de Dieu... et on ne vous en ôtera pas!...

LXXXIX

Le jour suprême était venu. Calas, de grand matin, avait reçu la notification officielle de l'arrêt.

« La Cour... a condamné et condamne Jean Calas, atteint et convaincu de crime d'homicide, par lui commis sur la personne de Marc-Antoine Calas, son fils aîné, à être livré entre les mains de l'exécuteur de la haute justice, lequel le montera, tête, pieds nus, en chemise, sur le chariot à ce destiné, et le conduira devant la porte principale de l'église de Saint-Étienne, où, étant à genoux, tenant en ses mains une torche de cire jaune allumée, du poids de deux livres, il lui fera faire amende honorable et demander pardon à Dieu, au roi et à la justice, de ses crimes et méfaits; ce fait, le remontera sur ledit chariot et le conduira à la place

Digitized by Google

Saint-Georges, où, sur un échafaud qui sera à cet effet dressé, il lui rompra et brisera bras et jambes, cuisses et reins; ensuite l'exposera sur une roue qui sera dressée tout auprès de l'échafaud, la face tournée vers le ciel, pour y vivre en peine et repentance de sesdits crimes et méfaits, et servir d'exemple et donner de la terreur aux méchants, tout autant qu'il plaira à Dieu de lui donner vie, et son corps mort sera jeté dans un bûcher ardent, préparé à cet effet sur ladite place, pour y être consumé par les flammes, et ensuite les cendres jetées au vent. Préalablement ledit Calas avoir été appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, pour tirer de lui l'aveu de son crime, complices et circonstances. Le condamne, en outre, en cent sous d'amende envers le roi... »

Le loyer de la roue, apparemment !

Les juges avaient pourtant ajouté, dans leur clémence, qu'au lieu de rester sur la roue « tout autant qu'il plairait à Dieu de lui donner vie, » le condamné serait étranglé au bout de deux heures.

XC

Tandis que la roue et le bûcher se préparaient à la place Saint-Georges, tout était prêt dans la salle de la question.

Là étaient restés étalés tous ces hideux instruments de douleur qu'un siècle plus humain avait successivement condamnés à l'inaction, chevalets, tenailles, pou-

Digitized by Google

lies, brodequins aux ais ferrés, réchauds de toutes grandeurs, chaînes de tout calibre, sans compter ce qui n'avait de nom que dans le sanglant argot des tourmenteurs. Aux murs, aux piliers, partout des anneaux et des crocs. Une voûte basse, humide, noircie par la vapeur des brasiers, assombrissait encore cet épouvantable arsenal.

Au milieu, les pieds scellés dans la pierre, se dressait un fort et haut fauteuil, tout garni d'anneaux et de courroies. Le patient qu'on y asseyait devait n'avoir de libre que la langue pour avouer.

Deux hommes, en ce moment, examinaient ce trône affreux. L'un, c'était le bourreau; l'autre, le capitoul David.

Nous avons vu de quelle haine ce dernier était animé contre les protestants, et en particulier contre Calas.

C'était lui qui avait ordonné l'arrestation, lui qui avait conduit les premières procédures, lui qui, après la cassation de l'arrêt des capitouls, avait remué ciel et terre pour entraîner le parlement. N'ayant pu être juge, il tenait à rester bourreau.

Ce n'était pas qu'il ne commençât à sentir, non sans frayeur, quelle responsabilité il avait prise. Sa haine n'allait pas jusqu'à vouloir condamner un innocent; il n'y avait chez lui que le désir, mais effréné, d'avoir à punir un coupable. Ce qu'il désirait, il l'avait cru; ce qu'il avait cru, il s'apercevait qu'il n'en avait pas la certitude. D'autres, comme l'avait dit Bridaine, avaient condamné Calas dans l'espoir qu'il avouerait; mais, chez le fougueux capitoul, ce n'était pas seulement un espoir. Il *voulait* que le condamné avouât; il s'irritait,

Digitized by Google

avec une fureur d'enfant, contre la possibilité qu'il n'avouât pas.

De là l'effrayant intérêt qu'avaient pour lui les préparatifs de la torture. Il avait voulu voir, toucher, essayer. Il s'était assis dans le grand fauteuil. Il s'était mis le terrible attirail, et le bourreau, par son ordre, avait serré jusqu'à lui arracher un cri. La douleur lui faisait du bien. Elle lui promettait, dans son énergique langage, que Calas allait avouer.

Cet attirail, qu'était-ce? — Celui qu'on appelait *les coins*, le seul, ou à peu près, qui fût alors en usage dans le royaume.

Rien de plus simple, au reste. Quatre planches, une corde, une douzaine de coins, et un marteau.

On vous mettait chaque jambe entre deux planches; on attachait le tout, et on enfonçait les coins, un à un, entre les deux planches du milieu.

La question *ordinaire*, c'étaient six coins; la question *extraordinaire*, six autres.

Au premier enfoncé, la douleur était tolérable, au second, elle commençait à être horrible. Au douzième, quand on allait jusque-là, les jambes étaient broyées.

— Tout est prêt?... dit le capitoul.

— Tout, monsieur, dit le bourreau.

— Qu'est-ce que vous faites là? Vous graissez vos coins, je crois?...

— Pour qu'ils entrent mieux.

— Bah! ils entrent toujours assez. Il n'y a qu'à frapper plus fort. Vous ne les graissez pas tous?

— En voilà six. C'est plus qu'il n'en faudra.

— Graissez toujours.

Digitized by Google

— C'est inutile. Nous n'arriverons pas à six.

— Vous croyez qu'il avouera?

— Au contraire.

— Eh bien?...

— Les commissaires arrêteront la question. Il a xante-trois ans...

— Graissez, vous dis-je, graissez!... s'écria le capi-ıl. Vous croyez, vous aussi, que la justice va s'arrê-r en chemin! Je serai là, moi...

Il n'avait nul ordre à donner, puisque l'affaire était ıtre les mains du parlement. Son droit, c'était sa ıine.

Et le bourreau se mit à graisser les six autres coins.

XCI

Il venait de finir, lorsqu'on entendit des pas, d'a-ɔord confus, puis réguliers, comme ceux d'un cortége ɛn marche.

Ce cortége approchait. Les pas, dans le corridor so-ɔore, semblaient de plus en plus lents et solennels.

Enfin parurent deux soldats, qui se rangèrent aux deux côtés de la porte. Derrière eux venaient deux huissiers, puis deux commissaires du parlement, en robe, puis le condamné, entre deux prêtres, le Père Bourges et le Père Caldaguès. Un médecin, un greffier et deux valets de bourreau, suivis de quatre soldats, fermaient la marche.

Les commissaires prirent place sur une estrade. Le

Digitized by Google

greffier s'assit à leurs pieds. Le bourreau et ses aides se tenaient, immobiles, aux deux côtés du grand fauteuil. Calas et les deux prêtres étaient debout devant le tribunal.

— Greffier, dit le premier commissaire, lisez, dans l'arrêt, ce qui a rapport au présent acte.

Le greffier se leva, et lut.

« Préalablement ledit Calas avoir été appliqué... etc. »

— Calas, reprit le commissaire, vous savez pourquoi vous êtes ici. Cet aveu que vous nous avez refusé jusqu'à présent, il nous est enjoint de vous l'arracher. Pour la dernière fois, vous reconnaissez-vous coupable?

— Pour la dernière fois, dit Calas, je ne le suis pas.

— Vos complices?

— Point de complices où il n'y a pas eu de crime.

— Faites, dit le juge.

Le bourreau s'approcha.

— Mon frère, dit le Père Bourges, ce qu'on vient de vous demander au nom de la justice humaine, nous vous le demandons maintenant au nom de Dieu et du salut de votre âme. Avouez.

— Je mentirais.

— Rendez gloire à la vérité.

— Je le fais en niant.

— Faites, répéta le juge.

On le mena au fauteuil. Il s'y assit. Un moment après, il y était étroitement attaché par toutes les parties de son corps, et l'horrible attirail se serrait autour de ses jambes.

Le bourreau prit un coin et l'enfonça, mais de quel-

Digitized by Google

ques lignes seulement, entre les deux genoux; puis, le marteau levé, il se retourna vers les commissaires, s'inclina, et attendit. Il lui fallait, selon l'usage, un troisième et dernier commandement.

Le commissaire était visiblement combattu. Les yeux fixés sur Calas, son regard, presque suppliant, semblait demander comme une grâce l'aveu qu'il lui répugnait d'arracher, et qu'il était d'ailleurs à peu près sûr de ne pas obtenir par les tortures. Enfin, à la grande surprise des habitués de ce lieu, il descendit de son siége et s'approcha du patient.

— Calas, lui dit-il, ceci n'est pas de mon office. Je devrais avoir donné le signal... Épargnez-moi la douleur de le donner... Avouez...

— Monsieur, je vous remercie, dit Calas. Voilà de la pitié... que je ne m'attendais pas à trouver ici... Mais cet aveu que vous me demandez, vous en seriez le premier surpris...

— Surpris?...

— Oui. Votre office est de me croire coupable, et de me faire avouer, si vous pouvez; mais en dehors de votre office, — et vous y êtes en ce moment, dites-vous, — je vois assez que vous me savez innocent...

— Faites!... s'écria le juge, en retournant précipitamment à son siége. Et il n'était pas encore assis, que le coin était tout entier entre les genoux de Calas.

— Premier de l'ordinaire, dit le greffier.

Le bourreau en prit un second. Deux coups de marteau avaient suffi; cette fois, il en fallut quatre. Calas pâlit. Ses traits se contractèrent.

— Deuxième de l'ordinaire, dit le greffier.

Digitized by Google

Il n'y avait plus de place à l'extrémité supérieure des planches. On étendit les jambes sur une espèce d'escabeau, afin de pouvoir opérer sur toute la longueur.

Troisième coin ; six ou sept coups de marteau. Le patient poussa un gémissement. La sueur ruisselait sur son visage.

— Troisième de l'ordinaire, dit le greffier.

Le bourreau se tourna de nouveau vers les commissaires. A chaque troisième coin, on devait renouveler les questions.

— Calas, dit le second commissaire, car le premier semblait ne plus voir et ne plus entendre, avouez-vous?...

Le patient secoua la tête.

— Continuez, dit le juge.

Le quatrième coin entra sans beaucoup de peine ; mais c'était près de la cheville. Calas poussa un cri.

— Quatrième de l'ordinaire, dit le greffier, toujours enregistrant.

Cinquième, sixième coin. Huit ou dix coups pour chacun. Calas n'avait plus gémi ni crié. Un tremblement convulsif agitait tout son corps.

Nouvel arrêt ; nouvelles questions. Même mouvement de tête et même silence.

— Continuez, dit le second commissaire.

Septième coin. Une épouvantable douleur commençait à se peindre sur le visage de Calas.

— Premier de l'extraordinaire, dit le greffier.

Huitième coin... Mais comme le bourreau l'approchait des planches :

Digitized by Google

— **Arrêtez**, dit le premier commissaire.

Le capitoul était resté immobile, mais horriblement ité. Calas ne pouvait remuer les lèvres, qu'il ne sem- ât près de s'élancer pour recueillir ce *oui* dont sa nscience avait soif. Et ce *oui* n'était pas venu! Et il lait renoncer à l'entendre! Et on n'en était qu'au itième coin!

— **Arrêter**!... s'écria-t-il... et pourquoi?...

— **Arrêtez**, répéta le commissaire.

Mais comme le bourreau allait dénouer la corde, le pitoul le repoussa.

— **Cet** homme n'est pas en danger de mort, dit-il. édecin, approchez.

— **Médecin**, dit le commissaire, vous êtes à nos or- res et non à ceux de monsieur. — Puis, s'adressant au ourreau : Détachez, dit-il.

Il en était temps. Calas s'évanouissait. Le capitoul 'en alla, furieux.

On transporta Calas sur le lit de *résurrection*. C'était à que ressuscitaient, pour l'échafaud, les condamnés à qui la torture ôtait l'usage de leurs sens. Il fut long- temps à reprendre les siens.

— **Ah**! Dieu!... dit-il; vivant!... J'avais cru... Ce n'est pas fini!...

Mais la tête seule avait repris vie. Le corps restait engourdi; les jambes étaient comme mortes. Il n'y avait cependant rien de brisé. De larges meurtrissures attestaient seules l'effroyable pression. En quelques endroits, le sang coulait.

— Mon frère, dit le Père Bourges, vous avez vu la mort de près... Dieu a permis que vous reprissiez

Digitized by Google

vie... C'est un répit qu'il vous donne... Profitez-en...

— Si vous voulez que j'en profite, au nom de Dieu, laissez-moi!...

— Avouez!... avouez!...

— Encore!...

— Laissez-le, messieurs, dit le commissaire. Greffier, le procès-verbal.

Le greffier lut :

« ... et a persisté, ledit Calas, à nier ses méfaits et crimes. En foi de quoi..., etc., etc. »

On lui demanda s'il n'avait pas d'observations à faire. Il répondit que non.

S'il voulait signer. — J'essaierai, dit-il.

On lui présenta une plume. Déjà sa main était appuyée sur le papier, lorsque tout à coup, secouant l'encre, il trempa la plume dans le sang qui coulait de ses jambes, et écrivit :

Je suis innocent.

CALAS.

XCII

Ce combat que la justice et la haine s'étaient livré dans l'âme du capitoul David, on commençait à en apercevoir les signes dans cette population fanatisée dont ce même homme avait été à la fois le meneur et l'instrument.

La condamnation n'avait pas été reçue, à beaucoup près, avec l'enthousiasme qu'elle aurait excité dans

Digitized by Google

es derniers jours d'octobre, au milieu des pompes ugubres dont le clergé avait repu l'imagination de la nultitude. Les mémoires des avocats, l'écrit de Rabaut, la constance des accusés, les emportements de leurs adversaires, tout avait contribué à former, dans le public éclairé, une grande majorité en leur faveur. Ce changement avait eu le temps d'influer sur les classes moins éclairées; elles n'absolvaient pas, mais elles n'osaient condamner. La populace seule était hostile; mais une attente de cinq mois avait émoussé sa haine, et elle était plus disposée, en somme, à pardonner aux juges s'ils ne condamnaient pas, qu'à se réjouir s'ils condamnaient.

Ce jour-là donc, dès le matin, une pénible agitation se manifestait dans la ville. Les partisans du condamné, plus nombreux d'heure en heure, osaient parler; peu de ses adversaires prenaient ouvertement et chaudement le parti de ses juges. La plupart auraient préféré, ils l'avouaient, qu'on eût tardé encore. Tous attendaient avec impatience et angoisse les résultats de la question.

Grande fut donc l'émotion avec laquelle on apprit, peu avant l'heure du supplice, que Calas avait résisté à la torture, que son dernier comme son premier mot avait été de se dire innocent. Cette responsabilité qui bourrelait le capitoul, des milliers de gens avaient soupiré, comme lui, après le jour où ils en seraient déchargés, et ils la sentaient devenir, au contraire, plus lourde, plus effrayante que jamais.

Ce n'étaient donc pas seulement la curiosité ou l'horreur qui poussait, comme à l'ordinaire, vers le

Digitized by Google

lieu de l'exécution. Calas mourant allait être le juge de ses juges, et non-seulement de ses juges, mais de tous ceux qui avaient contribué, de près ou de loin, à le faire condamner. Qu'il avouât, et sa condamnation devenait un grand acte de justice populaire; qu'il mourût en niant, et ce même arrêt était à jamais la condamnation de ceux qui l'avaient prononcé ou fait prononcer. « Que son sang soit sur nous! » avaient-ils dit dans leur premier délire; et maintenant que son sang allait couler, ils tremblaient de le voir tomber en malédiction sur leurs têtes.

Son air et ses paroles ne leur laissaient, du reste, aucun espoir. A midi, il était monté sur le chariot fatal, saluant de la tête et de la main la foule qui se pressait aux abords de la prison. Deux ou trois cris de mort, proférés à quelque distance, étaient restés sans écho. Le condamné n'avait eu qu'à paraître pour changer en pitié et en respect tout ce qui restait encore de haine dans quelques cœurs. Quand le cortége s'ébranla, il jeta un dernier regard sur cette maison sinistre où il laissait tout ce qu'il avait aimé dans ce monde. Ce regard acheva de lui conquérir la foule. « Courage!... cria une voix. Ils vivront!... — Dieu le veuille!... dit-il; mais ils ne sont pas plus innocents que moi. »

On partit. Du milieu de la foule, à chaque instant, on interrogeait tantôt lui, tantôt les prêtres.

— Avez-vous avoué?... lui criait-on.

— Non.

— Vous avouerez?

— Que voulez-vous que j'avoue?

Digitized by Google

Et l'interrogateur se taisait, triste ou joyeux, selon qu'il avait espéré ou craint d'avoir à le croire coupable.

Ailleurs, c'était aux prêtres qu'on faisait les mêmes questions.

— A-t-il avoué?

Ils faisaient signe que non.

— Avouera-t-il?... Que croyez-vous?...

Ils levaient les yeux au ciel. « Son secret est entre Dieu et lui, » semblaient-ils dire. Mais leur pensée allait plus loin. Ils commençaient à être convaincus qu'ils allaient voir mourir un innocent.

Aussi ne l'interrogeaient-ils plus. Ils murmuraient d'une voix altérée les prières des agonisants. Ils lui répétaient, mais en français, quelques fragments de psaumes. Calas écoutait, priait; mais tout en s'humiliant devant Dieu, il ne cessait pas un moment d'avoir devant la foule l'assurance du juste et la fierté de l'opprimé.

A l'amende honorable, il refusa, comme Rochette, de répéter ce qui lui était lu. Comme Rochette, il ne s'agenouilla qu'en demandant pardon à Dieu, et en déclarant qu'il n'avait aucun pardon à demander aux hommes.

XCIII

On approchait. De rue en rue le silence était plus profond, la foule plus immobile et plus morne.

Digitized by Google

Quand le cortége arriva sur la place, on n'entendait plus que des sanglots.

Quand Calas parut sur l'échafaud, et qu'il promena autour de la place ce regard plus serein encore qu'au sortir de la prison, — alors, si l'immense assemblée avait eu à se prononcer sur le sort de celui qu'on était venu voir mourir, il n'y aurait eu qu'une voix, qu'un cri... et il était ramené en triomphe à ses enfants délivrés.

Mais déjà les exécuteurs s'étaient emparés de lui. On l'étendait sur le plancher, formé d'épaisses solives ; on l'attachait, par les pieds et par les mains, à de forts anneaux disposés en croix.

Cette fenêtre au rideau blanc, où Rabaut devait se trouver, il l'avait facilement reconnue. Couché sur son horrible lit, il la voyait.

Les prêtres s'étaient agenouillés, priant, à deux des coins de l'échafaud. Le bourreau avait pris sa barre. La foule ondulait. Les uns se tournaient ; les autres se couvraient le visage. Personne ne voulait voir le premier coup.

On l'entendit, suivi d'un cri affreux... Puis un second, puis un troisième... Mais plus de cri... Le patient s'accoutumait à la barre de fer ; les spectateurs, à la voir tomber et retomber.

Au premier coup, au premier cri, le rideau s'était entr'ouvert. Calas aperçut son ami, et, un peu en arrière, une Bible ouverte. Rabaut lui montrait d'une main le livre, de l'autre le ciel. Au dernier coup, le rideau se ferma.

Restait à passer un moment plus cruel que celui des

Digitized by Google

coups : c'était quand le bourreau viendrait remuer ces membres, pour les porter, brisés, sur leur dernier lit de douleur.

Mais le bourreau, plus humain que les juges, avait songé aux moyens d'adoucir cette effroyable opération. Un drap, passé sous le corps de Calas, permit de le transporter, tout étendu, sur la roue. Une atroce douleur ne s'en peignait pas moins sur son visage ; mais ces tristes égards ne lui avaient pas échappé. Il les paya d'un mouvement de tête ; et comme s'il eût oublié ses os brisés, sa main sembla vouloir se tendre pour saisir celle du bourreau.

Une pensée ne l'avait pas quitté. Verrait-il encore la fenêtre? Lui serait-il donné d'expirer en la regardant? — Il regarda... Elle était à sa droite, et même il s'en trouvait plus près.

XCIV

Une heure venait de sonner. Il ne devait donc expirer qu'à trois.

Les prêtres s'étaient rapprochés; le Père Bourges pleurait. Tout ce qu'il avait gardé de doutes, il les avait sentis se fondre devant la constance du martyr. Il le contemplait en silence. Que lui dire? Quelles consolations ou quelles exhortations lui offrir? Les exhortations catholiques, il les repousserait; les exhortations purement chrétiennes, il les recevrait avec joie; mais ne serait-ce pas lui avouer qu'on renonçait à lui

Digitized by Google

offrir les autres, et qu'un mourant pouvait, en définitive, s'en passer? Cet inévitable combat entre le chrétien et le prêtre, le Père Bourges n'avait pas, comme le Père Bridaine, l'esprit assez élevé pour passer outre. Il s'effrayait, dans sa cruelle candeur, de se sentir si près de croire au salut d'un hérétique obstiné; il redoutait, à plus forte raison, de le confirmer lui-même dans ces saintes espérances que son devoir strict eût été de lui arracher. Et cependant, convaincu de son innocence, témoin de sa résignation, que pouvait-il faire, s'il lui parlait, que de lui montrer le ciel ouvert? — Il ne lui parlait donc plus; il pleurait.

Calas, grâce à une immobilité complète, souffrait moins qu'aux premiers moments. Il ne pouvait voir constamment la fenêtre, car la fatigue le forçait de laisser tomber sa tête « la face vers le ciel, » comme le voulait l'arrêt; mais le calme était revenu sur son visage. Il priait.

Deux fois déjà le Père Caldaguès s'était remis à lui parler; deux fois le Père Bourges avait dû modérer le zèle importun de son confrère. Caldaguès était un de ces prêtres qui croient à l'Église plus qu'à Dieu, aux pardons de l'Église plus qu'au pardon de Dieu. Il ne demandait à Calas ni abjuration, ni repentir : qu'il se confessât, n'importe de quoi, et tout serait dit. Mais Calas ne répondait pas; Calas continuait à prier. Il se confessait à celui qui est assez grand pour tout savoir, et assez puissant pour tout pardonner.

Mais, de temps en temps, d'affreuses douleurs interrompaient sa prière. Son visage se contractait; ses

Digitized by Google

eux s'égaraient. Le corps usait de ses derniers droits ur l'âme, et l'âme s'indignait de ne pouvoir encore 'échapper.

Une fois, entre autres, dévoré d'une fièvre ardente, es yeux secs et hagards :

— Quelle heure est-il?... s'écria le malheureux.

— Mon frère, dit le Père Bourges, vous avez si bien ommencé... ne finissez pas moins bien... Oui... c'est ng... horriblement long... Mais l'éternité est bien lus longue... et elle approche... et elle va bientôt 'ouvrir pour vous... un peu plus, un peu moins de maux, ous en souviendrez-vous dans quelques heures?... lon... Ne demandez pas quelle heure il est... Il est 'heure de prier... l'heure d'offrir à Dieu, si vous êtes nnocent...

— Toujours *si*?... dit Calas, avec un regard de reroche.

— Eh bien, non, plus de *si*... reprit le Père. C'est 'heure d'offrir à Dieu, *puisque* vous êtes innocent, vos ouffrances... l'heure de vous jeter entre ses bras...

Il s'arrêta, comme effrayé de ce qu'il venait de dire. Jn hérétique reçu dans les bras de Dieu! N'était-ce as une hérésie rien que d'avoir pu le penser?

— Poursuivez, dit Calas. Vos paroles me font du ien...

Mais il baissait les yeux et continuait à se taire. Le rêtre était revenu.

— Oui, reprit Calas, du bien... J'ai demandé l'heure, n'est-ce pas?... Je me le rappelle à peine... Je souffrais ant!... Mais j'ai eu tort... J'ai eu tort... C'était un murmure... Dieu me le pardonnera... Mon Dieu! est-

Digitized by Google

ce que ton fils n'a pas prié pour que le calice amer s'éloignât de sa bouche?... Mais je n'ai pas prié, moi... J'ai murmuré... Ah! Dieu... tu me punis... J'ai demandé l'heure... La voilà...

Deux heures sonnaient, en effet, à une église voisine.

— La voilà, poursuivit-il. Je croyais n'avoir plus qu'un peu de temps à souffrir... Une heure encore... toute une heure... Mais n'y en a-t-il vraiment qu'une que l'on m'a mis ici?...

— Une à peine, dit le prêtre.

Et comme il disait ces mots, deux heures sonnaient à une autre église.

— Encore!... s'écria Calas; encore!... Eh bien, merci, mon Dieu!... Il y en a assez d'autres, dans la tombe, qui voudraient avoir été avertis, heure par heure, du moment de leur mort... Merci, mon Dieu!... Mais que je puisse au moins te la consacrer tout entière, cette heure que tu m'accordes encore... Ne permets pas que la douleur m'absorbe... m'égare... Et ce temps que les hommes me laissent par cruauté, je sentirai que tu me l'as laissé, toi, par amour...

Ainsi parlait, ainsi priait Calas; et depuis lors, soit que ses maux fussent en effet moins aigus, soit qu'il eût trouvé plus de force pour en combattre les accès, sa paix ne parut plus troublée. Tantôt il était muet, les yeux au ciel; tantôt, les yeux fermés, il murmurait de longues et ferventes prières; tantôt, tourné vers la fenêtre, il s'unissait de pensées et de vœux avec celui dont il savait que les yeux ne le quittaient pas.

— Eh bien, mon frère, lui dit enfin le prêtre, le sa-

Digitized by Google

rifice est-il maintenant complet? La résignation est-le entière, absolue?...

— Je l'espère, dit-il. Je voudrais en être sûr.

— Vous le pouvez.

— Comment?

— Si on venait vous dire que vous resterez là encore deux heures, que feriez-vous?

Calas réfléchit un moment.

— Je me soumettrais, dit-il.

— Pleinement?

— Oui... pleinement...

— Bien, mon frère. Vous voilà où Dieu vous voulait. L'épreuve a produit ses fruits. Elle peut finir, maintenant...

Elle allait finir, en effet. Le bûcher venait de s'allumer, et Calas avait senti remuer la corde restée autour de son cou.

Alors, il s'était tourné vers la fenêtre. Le rideau s'agitait. Une main, dont on ne voyait que les doigts, se préparait à l'écarter.

Mais tout à coup, on entend crier l'échelle. Un pas précipité retentit sur l'échafaud. Calas se retourne à demi. C'est encore le capitoul, pâle, hors de lui, effrayant. Il s'élance vers la roue, écarte les prêtres, et, d'une voix tonnante :

— Malheureux!... le bûcher est prêt... encore quelques moments, et ton corps est en cendres... Devant Dieu, qui va te juger, avoue... avoue...

Les regards du mourant étaient bien vite retournés du côté où volait son cœur.

Au même instant, la corde se serrait autour de

Digitized by Google

son cou. Quelques secondes après, il n'était plus.

Mais le rideau s'était rouvert. Il avait revu son pasteur, une main sur la Bible et l'autre au ciel.

XCV

Dix jours après, le 20 mars 1762, un homme gravissait, de grand matin, le sentier rocailleux où la trahison avait failli, quelques années auparavant, faire tomber Rabaut entre les mains du marquis de Narniers.

Cet homme, jeune encore, portait sur son front la triple vieillesse des passions, du chagrin et des fatigues; mais une âme énergique et même une espèce de joie brillait au travers de ses rides.

Il paraissait ému. Il s'arrêtait de temps en temps, soit pour reprendre haleine, soit pour regarder autour de lui. Il n'avait cependant pas l'air de chercher sa route. Ces lieux lui étaient évidemment familiers.

Arrivé près de la caverne, son émotion redoubla. Il se soutenait à peine; il paraissait même hésiter s'il poursuivrait. Enfin, comme s'il eût fait tout à coup un grand effort sur lui-même, il doubla le pas, et s'alla jeter à genoux à l'endroit où le vieux Fabre, le jour de la trahison, s'était assis pleurant son fils.

Il pleurait, lui aussi; il semblait demander à Dieu le pardon d'une grande faute. Son front s'abaissait de plus en plus vers le rocher humide de rosée. Tout son corps s'affaissait. Le tremblement de ses mains jointes

Digitized by Google

ompagnait le murmure de ses lèvres. Ses yeux, d'a-
d élevés vers le ciel, étaient maintenant fixés
sol.

Un homme, qu'il ne pouvait voir, venait de sortir de
caverne. Cet homme, après l'avoir un moment exa-
né depuis le seuil, s'était approché, mais lentement
sans bruit. Il le contemplait avec émotion. Il se
nchait vers lui, comme pour entendre sa prière.

Enfin, il lui mit la main sur l'épaule :

— Bruyn!... dit-il.

Bruyn, car c'était lui, se releva vivement.

— Fabre! s'écria-t-il.

Il reculait; mais Fabre lui tendit les bras, et il s'y
a en pleurant.

— Et toi aussi, disait-il, tu me pardonnes!... Toi à
i je pensais en ce moment même... Toi... Mais,
prit-il, toi ici?... Es-tu libre?... Te serais-tu
happé?...

— Ils m'ont fait grâce, dit Fabre.

— Qui?

— Des gens haut placés se sont intéressés à moi. On
fait valoir, à ce qu'il paraît...

— Oui... Ton dévouement...

— Enfin, je suis libre.

— Depuis quand?

— Depuis le 10 de ce mois.

— Ah! Dieu!... le jour même...

— Oui... Calas... Je sais... Mais son sang ne sera
as perdu. Il l'aurait donné volontiers, et de lui-même,
'il avait su ce que sa mort nous vaudra.

— Ainsi, tu crois...

Digitized by Google

— J'espère. L'indignation est générale. A Toulon, Marseille, dans toutes les villes où j'ai passé, il n'y qu'un cri contre le parlement de Toulouse. Mais on s'en tient pas là. On s'informe des lois qui nous régissent; on s'étonne, on s'indigne de les trouver encore debout. A Montpellier, le prince de Beauvau a voulu me voir. Il m'a loué... beaucoup trop... mais toutes ses louanges étaient des promesses de tolérance et de paix. Partout on m'a dit que nous touchons au terme de nos souffrances.

— Ce ne sont pas les prêtres, pauvre ami, qui te l'ont dit... Et les prêtres sont plus puissants que le prince de Beauvau...

— Aussi t'ai-je dit que j'espérais, non que j'étais sûr. Nous marchons, on ne peut plus en douter, vers une ère de tolérance; mais nous pouvons encore en être loin. On va chasser les jésuites; on ne chassera pas l'esprit de persécution, qui n'est pas plus le leur, au fond, que celui de tout le clergé[1]. Profitons toujours, en bénissant Dieu, des moments de paix qu'il nous accorde. N'est-ce pas lui qui tient les cœurs et les esprits en sa main? Ce même marquis de Narniers, qui nous a tant fait de mal, le voilà devenu un de nos plus chauds protecteurs...

— Je le sais, dit Bruyn.

— ... Et ce que tu ne sais peut-être pas, c'est que l'assemblée d'aujourd'hui se tiendra sous sa sauvegarde. Il s'est entendu, à ce qu'on dit, avec tous les

[1] Nous avons vu ailleurs comment le clergé lutta, jusqu'à la Révolution, contre les vues tolérantes de Louis XVI.

Digitized by Google

efs militaires de la province. Pour la première fois puis bientôt quatre-vingts ans, nous sommes sûrs n'être pas troublés. Un beau jour, Bruyn, pour nos glises !

— Pour toi, Fabre.

— Pour toi aussi, Bruyn. L'Église est comme le ciel. y a plus de joie chez elle pour un seul pécheur qui vient, que pour... Mais ne parlons pas de justes... ıe pour quatre-vingt-dix-neuf de ses enfants qui lui ınt restés fidèles. Tu n'étais pas revenu dans ce pays, ruyn ?

— Non; et j'avais fini par faire vœu de n'y jamais evenir.

— Ce vœu, qui t'en a relevé?

— *Lui*. J'étais à Paris. Il m'a écrit. Tiens... lis...

— « Le 20 mars, mon cher Bruyn, va être pour moi ın grand jour. C'est celui où nous consacrons au saint ninistère l'aîné de mes fils, votre ami d'enfance. Je eux que ce soit aussi le jour de votre réconciliation pu- lique et solennelle avec l'Église, qui vous avait pleuré omme perdu. Je vous le demande comme ami; je 'exige, au besoin, en vertu de l'autorité que vous m'a- ez donnée sur votre conscience. Venez... Et il pour- ait se faire que Dieu vous tînt en réserve plus de béné- lictions que vous n'osez en espérer. »

— Que veut-il dire?... dit Fabre. Est-ce un vœu?... Est-ce une promesse?...

— Je l'ignore. La seule bénédiction que j'attende, c'est cette réconciliation qu'il me promet. Qu'ai-je à espérer de plus? Depuis la mort de Madeleine...

— Madeleine est morte!...

Digitized by Google

— Tu l'ignorais?...

— Où? Au couvent?

— Chez un abbé, qui voulait en faire sa maîtresse.

— Les infâmes!... Et tu l'as su?...

— Trop tard. Elle morte, tu le comprends, mes espérances dans ce monde ne sauraient aller au delà de ma rentrée en grâce auprès de mes anciens frères. Quoi qu'il en soit, j'ai voulu passer par ici; j'ai voulu revoir en détail ces lieux...

— Moi aussi, dit Fabre, l'interrompant pour qu'il ne revînt pas sur sa lamentable histoire. Je suis arrivé à Nîmes hier au soir. Je n'ai eu que le temps d'embrasser mon père...

— Et le mien, Fabre, où en est-il? Comment l'as-tu laissé? J'ai su que tu lui avais servi de fils...

— Mon départ lui a été bien pénible.

— As-tu su que j'ai demandé à prendre sa place?

— Oui, et qu'on te l'a refusé.

— C'était justice. Je ne méritais pas, moi, qu'on me permît de faire une belle action...

XCVI

Ils étaient arrivés au *Temple*. C'était, on se le rappelle, le nom d'un des lieux où se tenaient les grandes assemblées. Dix mille personnes y trouvaient place. Des issues nombreuses, des hauteurs heureusement situées, d'où le danger pouvait être signalé de fort loin, avaient rendu ce lieu fameux dans l'histoire du Désert.

Quelques fidèles, venus par d'autres routes, y étaient

Digitized by Google

éjà réunis. La chaire était dressée, et, par derrière, ne tente pour les pasteurs.

Les arrivants se succédaient, rares d'abord, puis plus ombreux. Bientôt, quoiqu'il y eût encore plus d'une eure à attendre, tout se trouva envahi.

Ils ignoraient cependant, pour la plupart, la protec- ion du marquis de Narniers. Ils venaient, comme l'ordinaire, prêts à subir les conséquences de leur *rime*. Ils étaient sortis de chez eux en se disant, comme oujours, qu'ils n'y rentreraient peut-être pas.

La mort de Rochette et des trois frères, celle de Calas, lont on ne savait les détails que depuis deux ou trois ours, faisaient naturellement le sujet de toutes les con- versations. On se sentait plus que jamais sous la verge; et jamais, cependant, on ne s'était vus au *Temple* plus nombreux, plus empressés. Au zèle ordinaire s'était joint l'attrait de la cérémonie; à cet attrait, celui du danger même et de ces sanglants souvenirs qu'on se plaisait à remuer. La chaire que, depuis cent ans, par- lements et rois sapaient à l'envi, — on trouvait beau de la dresser en face du gibet d'un de ceux qui y montaient naguère. Tous, au récit de ces glorieuses morts, s'étaient demandé s'ils mourraient de même; tous avaient senti le besoin de se rassurer sur leur courage, en bravant en- core une fois les lois que Rochette avait bravées.

Il y avait foule autour de Fabre; foule encore, et même davantage, autour de Bruyn. Le mot de son ami se vérifiait déjà : ce pauvre peuple était plus heureux et plus ému à la vue du repentir qu'à celle de la vertu sans tache, même environnée de tout l'éclat que le monde peut lui donner.

Digitized by Google

XCVII

Sept pasteurs, selon l'ancien usage, devaient concourir à l'imposition des mains. Déjà étaient successivement arrivés, accompagnés des *anciens* de leurs églises, les pasteurs Vincent, Guizot, Encontre, Gibert, Bastide et Pradel. Nos deux amis, qui se trouvaient près de la tente, les y avaient vus entrer.

— *Il* n'arrive pas, dit Bruyn.

— Tu sais qu'on l'arrête à chaque pas. Tant de gens ont à lui parler !... Mais qu'as-tu ?...

— Il arrivait tard aussi, le jour où... Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !...

Bruyn se cachait le visage.

— Non, reprit-il, non... C'est plus fort que moi... Toutes mes tortures d'alors, je les retrouve aujourd'hui... N'essaye pas de me les ôter... C'est inutile...

— Eh bien, voici qui te les ôtera...

Il arrivait, précédé de ses quatre guides, et suivi d'un groupe nombreux. Son fils, que tous les regards cherchaient, était à côté de lui.

Lorsqu'il fut à peu près au milieu de l'assemblée, il demanda si on avait vu Bruyn. On répondit qu'on l'avait vu ; qu'il le trouverait un peu plus loin. Mais déjà sa question avait volé de bouche en bouche. Bruyn s'avança, Fabre le prit par la main, et ils arrivèrent ensemble sur le passage du pasteur.

Digitized by Google

Il les contempla un moment; puis, sans leur dire n mot, il leur fit signe de le suivre.

Une estrade, préparée pour les six pasteurs assis- ants, s'élevait au pied de la chaire. Il y fit monter les eux jeunes gens; et là, debout entre eux, au milieu 'un profond silence :

— Frères, dit-il, voici l'enfant prodigue, et voici 'enfant resté pur. Le père, aujourd'hui, c'est vous ous. Bruyn a péché; mais Bruyn s'est dit : « Je vais partir; j'irai trouver mon père; je lui dirai : Mon père, j'ai péché... »

— Oui!... dit Bruyn, en se jetant à genoux.

— Frères, poursuivit le pasteur, pardonnez-vous?

— Oui!... cria-t-on.

— Le déclarez-vous rétabli dans tous ses droits de membre de l'Église?

— Oui!

— Fabre, relevez-le. Vous avez acquis, dans les fers, le droit de représenter l'Église opprimée... C'est le seul prix qu'elle ait à vous offrir... Venez, maintenant... Venez, enfants...

Ils se jetèrent dans ses bras; et longtemps, sous les yeux de cette foule attendrie, il leur répéta ses bénédictions.

XCVIII

Enfin, comme ils descendaient avec lui :

— Ne vous écartez pas, dit-il. — Et il alla rejoindre

Digitized by Google

les pasteurs, qui, réunis devant la tente, avaient assisté à cette scène.

Mais tandis qu'on venait, de toutes parts, leur serrer encore une fois la main :

— Fabre, dit tout bas Bruyn, as-tu vu?...

— Quoi?...

— Là-bas, derrière les pasteurs...

— Eh bien?...

— Un homme enveloppé d'un manteau... Un autre, plus jeune, à côté de lui...

— Non.

— Le jeune, c'est le marquis de Narniers.

— Il aura voulu voir notre assemblée. Nous avons souvent eu des catholiques...

— Oui... Mais l'autre... Il tâchait de n'être pas vu... Et cependant... j'en suis à peu près sûr... c'était... c'était le père Bridaine...

On vint dire à Bruyn que les pasteurs le demandaient. Comme il approchait de la tente, le marquis— car c'était bien lui — en sortit.

— Bruyn, lui dit-il en lui tendant la main, vos frères vous ont pardonné... Vous pardonnerez aussi, n'est-ce pas?... J'ai eu de grands torts envers vous...

— N'en parlons plus, dit le Cévenol.

— Non... Parlons-en... C'est un besoin pour moi, Bruyn, que de les reconnaître ouvertement... Je le fais sans peine, soyez-en sûr...

— Je vous crois... Mais, je le répète, n'en parlons plus... Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi... Ce passé est trop cruel...

— L'avenir le réparera.

Digitized by Google

— Impossible.

— Qu'en savez-vous?...

— Ce que... j'en sais?... Mais vous me regardez... n air... Mon Dieu!... qu'est-ce qu'il y a donc?...

— Entrons...

Ils s'avancèrent... Mais comment peindrions-nous qui se passa alors?

Sur le seuil, Bruyn immobile et haletant; à quelques s, presque évanouie, sa Madeleine...

M. de Narniers, l'évêque, était mort. Son neveu, venu évêque, avait laissé courir le bruit de la mort Madeleine; puis, il avait jugé prudent de se débar- sser d'une maîtresse qui n'en était d'ailleurs pas ne. Il s'était donc résigné à perdre sa gageure. Il vait avoué au colonel que Madeleine vivait, et que lui, invincible abbé, il l'avait trouvée invincible. Le co- onel en avait écrit à Rabaut, et ils s'étaient entendus our la rendre à celui dont elle était restée digne.

Le marquis la prit par la main :

— Bruyn, dit-il, pure on vous l'avait enlevée, pure e vous la rends...

Et tandis que le Cévenol, qui avait visiblement at- tendu cette assurance pour croire à son bonheur, ser- rait enfin sa fiancée dans ses bras :

— Mon pauvre ami, reprit-il, ceci n'est pas un de ces dénoûments de théâtre, où tout est toujours pour le mieux dans le meilleur des mondes. Votre père est à Toulon; votre mère à Aigues-Mortes. A Toulon sont aussi l'aïeul et les frères de Madeleine. Tous ces pa- rents dont la présence manque à votre bonheur, vous les rendra-t-on? Je crois que vous pouvez l'espérer;

Digitized by Google

quant à vous le promettre, je n'oserais. Le nombre de vos ennemis va diminuant de jour en jour ; mais vous en avez d'irréconciliables, et ce sont ceux qui règnent sur les consciences. Ceux-là, à moins de se renier eux-mêmes, ils ne pourraient consentir maintenant à vous laisser libres et en paix. Pourtant, je le répète, espérez...

— Oui, dit Rabaut ; en dépit des persécuteurs, Dieu et le temps feront leur œuvre. Mes enfants, poursuivit-il, en attendant une bénédiction plus solennelle, laissez-moi vous bénir... Le malheur vous avait éloignés de Dieu... le malheur vous a ramenés à lui... Soyez à lui, et pour jamais maintenant... Soyez à lui, plus encore que l'un à l'autre...

— Amen !... murmura une voix qui fit tressaillir le Cévenol.

Il se retourna. C'était Bridaine.

XCIX

L'heure approchait. Au bourdonnement de la foule avait succédé un profond silence. Le lecteur était en chaire. Les précieux versets arrivaient, graves et distincts, jusqu'aux derniers recoins du *Temple*, et dix mille cœurs recueillaient, avec reconnaissance et joie, cette antique manne de leur désert.

Tout à coup, des dix mille bouches s'élança l'hymne triomphal qu'avaient entonné, trois mois avant, des bouches désormais fermées.

Digitized by Google

e cortége venait de quitter la tente. Humble cor-
, s'il en fut; mais que de souvenirs et que de vœux
compagnaient dans sa marche à travers ce peuple!
enaient d'abord quelques Anciens; puis Rabaut,
s son fils entre deux pasteurs, puis les quatre au-
, tous en robe. Quelques Anciens derrière, et c'était
t. Au reste, le Protestantisme était là dans toute sa
npe; et tel Bridaine le voyait sous la voûte du ciel,
il l'aurait vu sous celles de la cathédrale de Genève.
l était resté dans la tente. Il pouvait, sans être vu,
ıt entendre. Il apercevait la chaire et les premiers
ngs de l'assemblée.

Au pied de la chaire, sur l'estrade, étaient assis les
steurs; devant eux, le récipiendaire. Dans la chaire,
ıfin, Rabaut.

Alors...

Mais pourquoi la suivrions-nous pas à pas, cette cé-
émonie dont nous ne pourrions donner qu'un pâle et
ısignifiant programme? Ceux qui ne sentiraient pas
e qu'elle devait être dans ce lieu, sous ce ciel, dix
ours après la mort de Calas, un mois à peine après la
nort de Rochette, — ceux-là, ce n'est pas en la décri-
ant que nous les amènerions à se la représenter.

Mais au milieu de tant d'âmes émues, le plus ému
eut-être, c'était celui que nul n'apercevait: c'était
Bridaine.

Tout ce qu'il avait éprouvé, un mois avant, près de
l'échafaud de Rochette, il l'éprouvait, en ce moment,
à la vue de ce jeune homme à qui son propre père allait
conférer le droit d'y monter.

Tout ce sang, du milieu duquel la chaire lui sem-

Digitized by Google

blait surgir, — une voix, au dedans de lu
toi aussi tu l'as versé !

Ce texte, enfin, qu'il avait donné lui-mêm
sans le vouloir, près de deux ans auparavar
sait à la pensée de l'entendre ; il espérait
l'aurait oublié. Mais non. « Je vous envoie
brebis au milieu des loups, » dit-il ; et le
ments de l'assemblée, et les sanglots qui é
l'émotion du prédicateur lui-même, eur
fait du texte seul le plus éloquent des serm

. . . . . .

Une heure après, on rentrait dans la
nouveau ministre se jetait, tout en larme
bras du prédicateur.

Et le prédicateur, épuisé de corps et d'âm
vait plus que murmurer : Mon fils... mon
Dieu soit avec toi !...

Et une autre voix répéta : Amen... amen.

Cette fois, c'était son adieu. Bridaine é
d'émotions et de courage. Il se perdit dans l
chrétien avait trop souffert ; il s'en allait.
aurait voulu résister ; il ne pouvait.

FIN.

Paris. — Imprimerie de G. Gratiot, 30, rue M

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

M305398

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google